

Les Lèvres jointes (1899) reconstitué à partir des coupures de Le Journal et La Lanterne, de 1897 à 1901

Maurice Leblanc



Le Journal, Paris, 1899

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

LES LÈVRES JOINTES

RECUEIL DE
NOUVELLES PUBLIÉES PAR

MAURICE LEBLANC



Le Journal et La Lanterne — Paris
(Nouvelles parues entre 1897 et 1901)

TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

La date indiquée est la date de publication dans *Le Journal* ou *La Lanterne*

- 1898-12-30 [Celle qui attend](#) (*Le Journal*)
- 1898-01-30 [Les Yeux purs](#) (*Le Journal*)
- 1899-07-22 [La Tour d'ivoire](#) (*La Lanterne*)
- 1897-12-20 [Le Prix du bonheur](#) (*Le Journal*)
- 1899-06-27 [Le Cueilleur de bouches](#) (*La Lanterne*)
- 1899-06-17 [Hors du mensonge](#) (*La Lanterne*)
- 1898-01-16 [L'Émotion](#) (*Le Journal*)
- 1899-07-13 [L'Âme du père Vivandieu](#) (*La Lanterne*)
- 1898-08-07 [Les Deux mères](#) (*Le Journal*)
- 1900-03-31 [La Fiancée fidèle](#) (*La Lanterne*)
- 1898-02-26 [L'Harmonie sensuelle](#) (*Le Journal*)
- 1898-01-24 [La Chair merveilleuse](#) (*Le Journal*)
- 1900-06-05 [Selon la nature](#) (*La Lanterne*)
- 1901-03-16 [De l'une à l'autre](#) (*La Lanterne*)
- 1898-06-10 [La Lueur de l'espoir](#) (*Le Journal*)
- 1898-08-18 [L'Amoureuse](#) (*Le Journal*)
- 1900-01-25 [La Clef rouge](#) (*La Lanterne*)
- 1898-05-08 [Le Mal de la chair](#) (*Le Journal*)
- 1899-12-09 [La Jeune fille](#) (*La Lanterne*)
- 1898-04-05 [Le Geste affectueux](#) (*Le Journal*)
- 1898-12-15 [Le Bon mépris](#) (*Le Journal*)
- 1900-05-08 [Le Baiser de l'homme](#) (*La Lanterne*)
- 1898-05-14 [La Misère des laides](#) (*Le Journal*)
- 1898-06-28 [L'Éternelle esclave](#) (*Le Journal*)
- 1898-09-02 [L'Ami précieux](#) (*Le Journal*)

1898-11-22 [Le Désir d'amour](#) (*Le Journal*)
1899-09-26 [Leurs griffes](#) (*La Lanterne*)
1900-07-21 [Les Joies perverses](#) (*La Lanterne*)
1899-01-01 [La Haine](#) (*Le Journal*)
1899-02-13 [Le Lien factice](#) (*Le Journal*)

Celle qui attend

Au retour d'une excursion que je fis à Domfront, mon voisin de table, un habitué de la station thermale où je passais l'été, me dit :

— Vous l'avez vue ?

— Qui ?

— Comment ! Mais la demoiselle... la demoiselle du jardin public...

Je ne comprenais pas, il s'expliqua :

— Vous avez dû remarquer, dans la rue principale, une vieille petite maison flanquée de tourelles et dont le seuil s'abrite sous un toit d'ardoises.

— ... Soutenu par des colonnes de bois sculpté ?

— Vous y êtes. Eh bien, c'est là qu'elle demeure, toute seule, dernier rejeton d'une famille noble aujourd'hui ruinée. Sauf le curé et quelques vieillards, elle ne reçoit personne. Quelquefois, on la rencontre dans les rues les plus désertes, où le bruit de ses pas ne dérange pas le silence. Mais, tous les jours, à la fin de l'après-midi, on est certain de la trouver au bout du jardin public, devant les ruines du château, sur un banc d'où l'on découvre la merveilleuse vue que vous savez. Et elle reste jusqu'à ce que le soleil se couche.

— Que fait-elle là ? demandai-je.

Mon voisin se mit à rire.

— Elle attend, paraît-il, elle attend l'inconnu, le héros d'amour que chaque femme espère. « Il viendra par-là, dit-elle un jour, en souriant, à un prétendant qui se moquait de son attente ; il viendra par la route de la vallée, à cheval ; et il montera ce sentier, le long de la colline. » Voilà dix ans qu'elle se réserve pour lui.

Au cours de la saison, plusieurs fois, j'entendis parler de cette mystérieuse personne. Les uns la disaient jolie, les autres insignifiante, ou vieille, ou disgracieuse. Mais tous les détails confirmaient la légende de sa faction quotidienne dans les allées monotones d'un jardin de province.

Ne la connaissant pas, je ne m'y intéressais guère. Cependant, la veille de mon départ, errant à cheval au travers des forêts, j'avisai tout à coup les clochers et les tours de Domfront, et j'eus alors — seulement alors, j'en suis sûr — la curiosité, assez naturelle, il me semble, de voir celle qui attendait de la sorte, depuis dix ans.

Néanmoins, pourquoi ne suis-je pas entré dans la ville par la route ordinaire ? Domfront, l'étrange cité féodale, termine un plateau qui s'avance entre deux vallées comme la proue d'un navire entre deux vagues profondes. Pourquoi suis-je descendu dans l'une de ces vallées ? Pourquoi ai-je contourné la ville, au bas des remparts, au bas des assises colossales qui la portent ?

Je suivis la rivière. Une chapelle s'y mire. Et c'est là, oui, c'est là que l'idée, la mauvaise idée m'assaillit. Fut-elle si mauvaise ? Elle ne me le parut point, en vérité. Il n'y eut pas que la perspective d'un divertissement, d'une plaisanterie... odieuse. Il y eut aussi, je l'affirme, et ma conscience devrait emprunter à cette certitude de quoi combattre mes remords, il y eut surtout la volonté de faire du bien, de créer de la joie et de l'allégresse.

C'est cette volonté qui nous transporte souvent au delà des bornes de la sagesse, c'est elle qui m'a jeté comme un fou dans cette aventure. Comme un fou, je donnai de l'éperon. Comme un fou, je me mis à galoper le long des peupliers et des saules. Les fers du cheval retentissaient sur la route sonore. J'en devinaï le bruit, qui se propageait dans l'espace, et mon regard montait avec lui jusqu'au faite des rocs. Une ardeur singulière gonflait ma poitrine. J'aurais volontiers poussé de grandes clameurs. Pourtant, au fond de moi, je riais, oui, je riais encore à ce moment.

La vallée s'étrécit. Deux murailles la bordèrent, abruptes, farouches. Et soudain, tout en haut, à gauche, dans le ciel, je vis une silhouette de femme qui se penchait sur l'abîme. Elle était là.

Au sortir du défilé, j'arrêtai mon cheval, puis, mettant pied à terre, j'en attachai la bride au tronc d'un arbre. Je me rendais compte exactement que

j'agissais avec la plus parfaite aisance de gestes, comme quelqu'un qui ne se sait pas observé. N'étais-je pas un simple voyageur que retenait la beauté de l'endroit ? Je fis quelques pas à la découverte. Parmi les taillis s'engageait un sentier dont les courbes suivaient le flanc de la colline. Peut-être hésitai-je. Oh ! un instant seulement. L'ascension commença.

Elle fut rapide d'abord. À l'abri d'un petit bois de chênes qui me dissimulaient, je courais presque, et j'arrivai de la sorte jusqu'aux deux tiers de la hauteur, mais le bois cessa et je n'avançai plus que lentement. À peine même osais-je avancer. Elle me regardait, je ne doutais pas qu'elle me regardât, et il me semblait que ce regard ininterrompu pesait sur mon corps comme un obstacle. Je m'efforçais de rire. Non. Je ne pouvais plus. En outre, un désir invincible me commandait de lever la tête. Je ne voulais pas. Il me fallut y obéir cependant. Et je la vis, à quelques mètres au-dessus de moi, le buste tendu hors du balcon de fer qui protégeait l'esplanade supérieure.

Là, je m'en souviens, j'ai fait un geste hypocrite d'étonnement, d'admiration. Mais mon cœur battait sincèrement. Et le sien ! Oh ! comme il devait battre !

Il y avait encore un certain nombre de marches, pratiquées dans la pierre. Je les montai lentement, le front courbé. Et alors je mis le pied sur la terrasse où elle se tenait.

Nous étions à dix pas l'un de l'autre. Je la regardai. Elle me regardait aussi, toute droite. Vraiment, à compter de cette minute, il n'y eut plus de ma part la moindre comédie. J'agis avec toute ma foi, avec l'élan irréfléchi de mes meilleurs instincts.

Elle ne me parut pas belle, elle portait une méchante robe qui accentuait l'inélégance de sa taille. Mais sa figure était d'une douceur infinie et d'un charme que je ne puis encore comprendre. Et je la vis peu à peu devenir toute pâle. Et jamais je n'ai observé sur un visage une telle expression d'angoisse et d'espérance.

Je m'avançai. Elle tomba sur un banc, défaillante. J'allai m'asseoir à ses côtés.

Devant nous s'ouvrait l'espace merveilleux, l'espace adorable où se meurent les collines pleines de grâce, les forêts profondes, les plaines qui

ondulent, les horizons qui s'entrelacent, toute cette beauté des choses qui suffit à assouvir nos élans les plus religieux.

Le soleil se couchait. Nos yeux suivaient sa descente visible. Oh ! comme je la sentais vivre ! Auprès de celles que j'ai le plus aimées, dans l'ardeur de nos étreintes les plus violentes, jamais, jamais je n'ai senti mon âme plus intimement liée à l'âme d'une femme, la vie d'un être plus mêlée à la vie de mon être.

Je pris sa main. Elle eut un long tremblement qui s'apaisa comme l'agonie d'un écho. Puis, je l'entourai de mon bras, j'appuyai sa tête sur ma poitrine. Le soleil disparut. Le ciel devint rouge, comme si l'astre mort eût éparpillé son sang sur les nuages, dans l'immensité. Autour de nous, le jardin s'enveloppait d'ombre.

Je pris ses lèvres. Elles se donnèrent à moi, humblement et joyeusement, lèvres inhabiles de vierge, lèvres chaudes d'amante.

La nuit tomba. Alors, je m'en allai, lui disant :

— À demain.



Il n'y eut pas d'autre mot prononcé entre nous. Il n'y en eut jamais d'autre. Elle ne m'a pas revu.

J'y serais bien retourné. Mais j'ai eu peur, peur de son charme inexplicable, de sa tristesse, de son visage sans sourire, de sa pâleur d'angoisse et d'espérance. Et, d'autre part, je n'aurais pu recommencer l'abominable comédie.

Oui, abominable, et mes remords sont justes, et il n'y a plus de paix pour moi, car j'ai joué avec le cœur d'une femme. Pauvre rêveuse de province que la vie enchaîne à ton petit manoir, humble servante du destin qui attendais patiemment, sur un banc du jardin public, la venue de l'amour et du bonheur, j'ai ri de ta confiance touchante, je me suis amusé de tes rêves, j'ai joué, crime odieux, le rôle sacré du destin. Et je suis parti !

Et maintenant elle attend encore, j'en suis sûr, et c'est moi qu'elle attend. Tous les jours que je vis à m'agiter, à me débattre dans la lutte des passions et des égoïsmes, elle les vit, elle, là-bas, dans le jardin solitaire. Tous les soleils qui meurent, elle les voit mourir. Et elle attend, elle attend le retour

de celui qui a pris ses lèvres, de celui qui reçut son premier et son dernier baiser, de celui qu'elle aime et qu'elle aimera toujours.

Une fois, j'y suis allé, là-bas. Je me suis caché, comme un fourbe, derrière les saules de la rivière, et j'ai levé les yeux. Elle était là ! Elle était là ! tout en haut des remparts, penchée vers l'abîme, vers la route d'espérance, attendant...

Des années ont passé. J'ai aimé. J'ai souffert. J'ai vécu. Et voici que je suis las des amours, des foules et du bruit. Et je la vois, je la vois, elle m'attire. Il me semble qu'elle est l'âme même de l'étrange petite ville. Oui, c'est l'âme des vieilles petites villes, une âme douce, triste, qui tente et qui séduit, et qui enveloppe. Ses yeux sont calmes comme l'eau des douves. Ses gestes sont silencieux comme des rues. Et j'ai l'envie lâche de goûter ce petit bonheur commode, sans secousse, de me reposer, de m'endormir, de vivre sans vivre, d'être sans le savoir.

Je sens, chaque jour, que ma volonté défaille. Je n'ai plus de forces. Je suis perdu. Attends-moi, attends-moi. Encore quelques amertumes, quelques trahisons, et je remonterai le sentier qui serpente sous les chênes. Et je t'apporterai ma vie pour que tu l'ensevelisses auprès de la tienne...

Les Yeux purs

Depuis six ans, Hervé suivait aux côtés de sa femme la grand'route de la vie, sans même imaginer qu'il la pût suivre autrement. Il l'aimait. Régine l'aimait aussi. Elle le lui disait avec le trouble de ses yeux et le baiser de ses lèvres, et il sentait qu'elle disait vrai, car ses yeux étaient purs et ses lèvres étaient naïves.

Ils ne regardaient pas ce qui se passait à droite et à gauche du chemin. Que le ciel sourît ou pleurât, peu leur importait. Ils se mêlaient aux fêtes humaines et prenaient leur part des joies offertes, mais ces joies ne leur semblaient douces que goûtées l'un près de l'autre.

Souvent, Hervé pressait Régine dans ses bras et se taisait. Et elle entendait les paroles muettes que murmurait le silence : « Vous êtes un gracieux petit être de candeur et de volupté, vous êtes une jolie petite âme blanche, et je vous remercie. »

Or, un soir, elle brodait, et lui, cherchant un livre parmi ceux de sa femme, en aperçut un dont la reliure l'intrigua. Il l'ouvrit. C'était un album de notes écrites par Régine. Il lut au hasard :

« Vendredi. — J'ai vu Marc aujourd'hui. J'ai pu lui consacrer quelques heures. Comme il m'aime, et que c'est bon l'amour que l'on inspire !... »

« Samedi. — C'est peut-être meilleur de bien aimer... ainsi que j'aime. Je vais là-bas tantôt, et mon cœur tremble... »

« Jeudi. — Chaque fois, j'ai l'intuition qu'il m'aime un peu plus, que mes caresses et mon abandon lui donnent un peu plus de bonheur. C'est comme de l'eau qui s'ajoute à l'eau d'un vase. »

Éperdu, il leva les yeux. Régine était debout devant lui, le visage fou d'angoisse. Il la contempla indéfiniment. Il ne la reconnaissait pas. Une grande douleur s'épanouit.

Jaillie de son âme en lambeaux, elle poussa d'un coup, comme un arbre monstrueux dont les racines cruelles l'eussent déchiré. Sous le poids trop lourd, il pantela et gémit.

— Excuse-toi... dis quelque chose...

Le moindre mot l'eût allégé, fût-il de haine, de défi, ou même d'aveu. Régine murmura :

— Tu ne me croiras pas.

— Oh ! si, supplia-t-il, je croirai tout, dis des mensonges, dis ce que tu voudras...

Il sanglotait. Elle s'agenouilla devant lui :

— Mon pauvre Hervé, comme tu as du mal, par ma faute... et je ne puis rien... tu ne me croirais pas... pourtant, Hervé, écoute-moi : pas une ligne de tout cela n'est vraie...

Il eût voulu rire, mais, ayant rencontré ses yeux, il tressaillit. C'étaient les purs yeux de franchise et de vérité. Des larmes s'y mouvaient si l'on voyait très profondément en eux. Dans leurs transparences d'eau bleue et calme, il se baigna, tandis qu'elle disait :

— Je vais te parler de choses confuses, des choses que je ne comprends pas bien et auxquelles j'ai obéi, parce qu'elles ont été plus fortes que moi. Elles sont venues peu à peu, du fond obscur de mon être. Je les sentais courir et mordre comme de petites bêtes. J'en avais peur et je les tuais : elles renaissaient, c'étaient des désirs inexprimés, l'envie vague de distractions nouvelles... Cela ne se précisait jamais en tentation et aucun homme ne m'attirait. Mais j'étais en péril, assaillie d'instincts méchants, et je ne savais comment me défendre.

Haletant, Hervé plongeait toujours ses yeux dans les yeux limpides. Régine dit :

— Alors... oh ! tu ne me croiras pas... alors, J'ai eu recours à une vilaine ruse... l'ennemi que je redoutais, je l'ai créé moi-même, me comprends-tu, Hervé ? Ce Marc n'existe pas... il ne ressemble à personne... je ne sais pas comment il est... Il a des moustaches blondes et des yeux noirs, il est grand et gros pour ne pas être comme toi, mais, lui, je ne le connais pas, il reste en mon imagination, fait de pièces et de morceaux, selon mon caprice du jour.

Et je lui donne des rendez-vous, j'y vais, je raconte ce qui s'est passé, j'exalte son amour, je chante le mien. Nous avons des parties fines, on se cache derrière le grillage des baignoires... Et j'écris tout cela, je discute sur la passion, sur la jalousie... Car je suis très jalouse avec lui, et je lui fais des scènes, et il me brutalise, et je le déteste... Mon pauvre Hervé, me comprends-tu ?... C'est le contraire de toi... Tout ce que j'ai de bien correspond à toi, ce que j'ai de mal c'est sa part. Et il : me suffit... il trompe mes rêves mauvais... c'est l'aventure de ma vie... Elle me garantira des autres...

Pas une fois Hervé n'avait surpris dans l'onde pure des yeux le moindre courant d'imposture. Et le geste des lèvres gardait sa naïveté. Il espéra. L'arbre de douleur s'étiolait en lui. Les racines mouraient une à une. Régine songea tout haut :

— Et puis, cela répondait à d'autres choses plus inexplicables... J'étais lasse de vérité... Tout mon amour, tous mes instincts la réclament, mais il y a quelque part en moi un instinct sournois qui proteste... il veut le mensonge, lui... et je t'ai menti, surtout je me suis menti à moi-même... Et si bien que j'étais ma dupe... Oh ! oui, il faut que je te l'avoue, j'ai cru parfois à Marc. J'ai eu des soirs près de toi où j'étais ivre de son souvenir, et des matins où l'attente me remuait délicieusement. Et, par là, j'apaisais mon mal d'hypocrisie...

Le flot de vérité s'infiltrait en lui, noyant les doutes et les souffrances, lavant les blessures d'orgueil. Et, soudain, les derniers obstacles furent arrachés et, de toute sa force, de toute son intelligence, il ajouta foi aux paroles de Régine. Elle en eut d'intuition.

— Oh ! tu me crois, s'écria-t-elle, tu me crois ; comment est-il possible que tu me croies !

Elle pleurait à son tour. Il joua doucement avec les boucles de ses cheveux. Le grand trou vide que laisse la douleur ne peut s'emplir que de bonté. Il dit :

— Chère petite âme courageuse qui as lutté toute seule contre les ennemis obscurs qui sont en chacun de nous, chère petite âme blanche qui as défendu vaillamment ta blancheur, je t'aime plus qu'avant, et je te respecte. Si tu as employé l'arme de perfidie, c'est que la nature ne t'en a

pas donné d'autre. Continue la lutte, seule toujours, car tu es digne de combattre seule...

Il reprit le livre.

— Tiens, voilà ton unique allié... déverse sur lui ce que ton âme délicate recèle encore de menues faiblesses et de rêves involontaires. Revois Marc, et raconte-lui notre histoire et mon chagrin, et ma confiance, et dis-lui bien que je ne le déteste pas.

À travers ses larmes, elle sourit :

— Oh ! je ne lui parle jamais de toi... Et puis... et puis... si tu avais lu les dernières pages, tu aurais compris que nous commençons à nous lasser l'un de l'autre... On s'aime moins... vrai, ça ne marche plus, lui et moi...

Il l'attira passionnément contre sa poitrine et murmura :

— Eh bien, chère petite, quand tu en auras tout à fait assez, nous le tromperons, veux-tu ?.. On se jouera de lui... on se donnera des rendez-vous, sans qu'il le sache... et, un jour, tu m'offriras le livre de ton aventure, afin que je le garde et que je me souviene...

La Tour d'ivoire

Cette lettre m'intrigua fort.

Les études enthousiastes que j'ai consacrées à Guérande, la ville invraisemblable qui porte fièrement comme une vieille parure précieuse sa couronne de remparts et de donjons, m'ont valu une petite réputation locale. En outre, les quelques travaux accomplis par mon ordre pour me ménager un logis possible dans une des tours de l'enceinte dont la jouissance m'était accordée, avaient dû émouvoir la curiosité des habitants, Il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'une femme connût mon arrivée, et m'écrivit dès le lendemain, en me donnant comme adresse la poste restante et les initiales M. P. 22.



LA TOUR D'IVOIRE

Mais quel contraste bizarre entre cette écriture vilaine, commune, hésitante, et les choses exprimées, d'une émotion si vraie et si naïve, d'une gravité parfois si profonde ! Elle aimait, elle aussi, la vieille ville emprisonnée. Elle comprenait le charme de l'eau morte dans les fossés à moitié comblés, le charme des vieux arbres qui s'y baignent, le charme des vieilles murailles qui s'y regardent.

Je lui répondis. Elles m'écrivit d'autres lettres. Il y était question de la vie, de la mort, de la nature, de tout. Et, dit simplement, sans phrases, avec des fautes grossières, tout cela avait le parfum des choses dites par ceux qui ne savent rien et qui ont la science des plus grandes vérités et des grands

mystères. Les mots n'étaient pas des mots, mais des pensées, oui, l'ombre portée par de vraies pensées qui circulaient dans une atmosphère spéciale, un peu obscure.

Un peu obscure, surtout quand elle parlait d'amour. Elle se servait alors de termes plus vagues. On aurait dit les paroles ardentes et confuses d'une mystique discourant sur cet amour particulier qui n'a point d'objet, qui ne s'adresse ni à Dieu ni aux hommes, et qui est plutôt un élan hors de soi-même.

Qui était-ce ! Je cherchai. Je fis une enquête minutieuse de rue en rue, presque de maison en maison. Au déclin du jour, j'errais parmi les ormes du mail, d'où l'on voit l'immensité des salines et la courbe lointaine de la mer. Nul indice ne me mit sur la voie.

J'épiaï surtout les chastes demoiselles qui s'agenouillent aux alentours du chœur, dans la cathédrale, et qui prient sous la clarté silencieuse des vitraux.

Un matin, à la poste, j'entendis quelqu'un qui demandait tout bas à l'employé :

— Y a-t-il une lettre pour M. P. 22 ?

C'était un garçon de café, assez malpropre, de tenue mauvaise. On lui donna ma dernière lettre.

Je le suivis. Il s'en alla vers les remparts et prit une impasse tortueuse bordée de jardins. Une maison la ferme. Il entra. Maison louche, aux volets clos.

J'y frappai, le soir. Au salon m'accueillirent cinq filles. J'examinai leurs figures bestiales, leurs chairs fatiguées.

— Est-ce tout ? demandai-je.

On appela : « Charlotte. » Après quelques minutes, descendit celle qui répondait à ce nom. Elle s'arrêta un moment, hésitante, puis vint à moi et me dit :

— C'est moi, c'est bien moi que vous cherchez.

Elle me parut plutôt laide. Elle avait une longue chemise de gaze noire qui révélait un corps mince et gracieux. Des rubans roses, de mauvais goût, cerclaient la taille et les poignets. La poitrine était très jeune

Elle me regardait en souriant, sans aucun embarras. Elle ne me semblait plus si laide, déjà. De fait, par leur expression douce et profonde, ses yeux rachetaient les défauts du visage. Elle me prit la main.

— Viens, dit-elle.

Et elle me conduisit au second étage, dans sa chambre. Les murs en étaient blancs, l'aspect d'une grande propreté et d'un ordre parfait. Elle demanda, les doigts au nœud de sa ceinture :

— Tu veux de moi ?

Je ne comprenais pas. Depuis le matin, d'ailleurs, je vivais dans un étonnement stupide, ne pouvant croire à cette impossible réalité. Je lui montrai sa correspondance.

— C'est vous qui m'avez écrit, vous ?

— Tiens, répondit-elle, voici la lettre que je t'écrivais.

Elle me la tendit, c'était la même écriture.

— Mais d'où me connaissiez-vous ? Comment saviez-vous ce que je faisais ?

Elle ouvrit une petite fenêtre. Sous la nuit lumineuse s'amassaient les arbres du mail.

— Je vous voyais par là.

Elle s'assit au bord de son lit. Je restais silencieux. Alors elle se mit à parler. Elle parla comme elle écrivait, simplement et avec des expressions souvent communes, mais avec le même charme naturel. Elle parlait sans réticences. On la devinait prête toujours à mettre à nu son âme aussi bien que son corps, et elle ne s'imaginait pas qu'elle eût quelque chose à cacher, pour peu qu'on lui montrât de l'intérêt.

Elle était la fille d'un prêtre et d'une paysanne. Son père m'apparut, à travers ses souvenirs, comme une sorte de monstre, un fou et un illuminé ; sa mère, comme une fille des champs, forte et bête.

Elle avait poussé toute seule, au hasard. Son père la mandait souvent au village qu'il habitait, et commençait à l'instruire sur tous les sujets à la fois, sans qu'elle y pût rien comprendre. Ils faisaient de grandes promenades. Lui marchait toujours très vite, adressant des discours aux choses,

s'agenouillant parfois devant un arbre et priant. Il mourut, brûlé vif dans un incendie.

Un jour un valet de ferme la prit. Elle appartint ensuite à d'autres hommes, à tous ceux qui la voulaient, et cela dura des années. Enfin, elle était venue là pour s'épargner tout souci matériel. Elle y vivait en une indépendance relative, à l'écart de ses compagnes, presque libre même de choisir parmi les visiteurs.

— Heureuse ? lui demandai-je.

Elle me regarda, étonnée, comme si ce mot n'eût rien représenté de précis pour elle. Elle répondit :

— Oui, je crois, je fais tout ce que j'ai envie de faire.

— Et tous ces hommes...

— Eh bien ?

— Ça ne vous ennuie pas ?

— Si ça m'ennuyait... je ne serais pas là.

Elle me dit les besoins de sa chair avide de baisers nouveaux, baisers des paysans grossiers qui apportent l'odeur des champs, baisers des rudes matelots imprégnés de mer, et des paludiers avec leurs habits couleur de sel, et des ouvriers, et de tous, de tous. Pouvait-elle vivre ailleurs ? accepter l'offre de ceux qui la voulaient garder pour eux seuls ?

Étrange créature ! Auprès de personne je n'ai eu sensation plus nette de vie forte, personnelle, intérieure. Jamais je n'ai rencontré un mariage plus intime de la raison et de l'instinct, une logique plus appropriée aux exigences de l'être. Elle avait des instincts, et ceux qu'elle accueillait dans son lit n'étaient que les humbles serviteurs de ces instincts. Leur rôle se bornait à cela.

— Vous n'aimez pas ? lui demandai-je.

— Oh ! si.

— Qui ?

Elle parut encore étonnée.

— Qui ? Je ne sais pas... J'aime... J'aime...

Ses yeux s'illuminèrent. Je vis une grande amoureuse. Elle ne cessait d'aimer tout le monde, celui qui passait, moi, les choses aussi, le ciel qu'elle apercevait par sa fenêtre, la mer où elle allait souvent se baigner.

Une envie complexe me rapprocha d'elle, l'envie de savoir le secret de sa chair, de connaître son étreinte.

Et je la pris. Je la pris ! Quel mot d'orgueil ! Peut-on prendre ceux qui vivent de leur vie personnelle ?

Ce fut vraiment une sensation neuve, la sensation d'un acte isolé d'une volupté très définie, je pourrais dire locale, bien qu'elle se livrât en toute ardeur. J'ai compris, à cette minute, le mensonge de l'amour, la comédie bizarre dont on entoure l'union des corps pour en faire quelque chose de spécial, de surnaturel et de surhumain, alors que c'est la chose du monde la plus naturelle et la plus humaine. Par quelle hypocrisie divertissante est-on parvenu à nous représenter l'action d'aimer comme différente de manger, de boire et de dormir ? Pourquoi méprise-t-on une fille et non un restaurateur ? Respecter son corps, ne serait-ce point plutôt le contenter ? Que n'admire-t-on, au même titre que les forts et les agiles, ceux qui ont des sens ? N'est-ce pas la plus belle manifestation de la vie, et notre sensualité la plus exigeante ne coïncide-t-elle pas avec notre jeunesse, avec l'époque la plus noble et la plus parfaite de notre existence ?

Je l'ai revue souvent. Je la revois encore. Quand je souffre de l'amour, quand je me laisse prendre à la stupéfiante comédie qu'est devenu notre pauvre petit besoin d'assouvissement, je vais là-bas, et j'aime selon la nature et selon la vérité. Et j'ai la très grande joie de rendre à l'amour son unique et vraie signification.

Oui, je vais là-bas. Il se trouve dans la maison qu'abritent les remparts de Guérande la créature la plus harmonieuse et la plus sage que je connaisse. Elle n'est point d'une intelligence extraordinaire, elle écrit et elle parle mal, mais ce qu'elle a de pensées communique avec ce qu'il y a de plus essentiel. Elle est en accord absolu avec elle-même, avec ses instincts, avec ses rêves, avec l'idéal plus ou moins conscient que nous portons tous en nous. Elle reste inaccessible comme en une tour exposée aux vents et aux tempêtes, mais bien close et munie de chambres profondes et de salle mystérieuses.

Et elle vit là dedans sans contact avec personne, *quelles que soient les apparences*.

Le Prix du bonheur

La même année les fit orphelins. Ils eurent le même tuteur, un vieil officier qui les réunissait chez lui chaque matin et leur parlait d'honneur et de devoir. Quand il mourut, on les mit au même collège. Et ainsi Tristan de Caorches et Geoffroy d'Ecajeul passèrent ensemble toute leur jeunesse.

Des goûts analogues les fixèrent en leur pays de façon définitive. C'était la rude contrée qui environne Mortain. Les carrières qui la creusent comme des plaies, montrent son ossature de granit. D'antiques forêts la couvrent d'un poil âpre et confus. Des siècles d'héroïsme barbare dorment là, d'un sommeil irrévocable où flottent, comme des rêves, les légendes des Chouans et des guerres contre l'Anglais.

Les deux petits châteaux qu'ils habitaient semblaient des coffrets de pierre pour les pieuses reliques de ce passé féodal. Celui de Tristan accrochait au flanc lépreux d'une colline les angles et les pointes de ses tourelles, de ses poivrières, de ses gargouilles de plomb, tandis qu'en une vallée proche, au fond d'un bois de cyprès, le manoir de Geoffroy d'Ecajeul confiait à l'eau morte d'un étang la silhouette orgueilleuse d'une tour.

Ils vécurent simplement et fortement, n'ayant qu'une bourse et qu'un cœur. De beaux chevaux paissaient dans leurs prairies. Ils avaient de bons fusils et de bons chiens. De la ville et des environs on venait volontiers à leur table et à leurs chasses, car ils étaient accueillants et généreux.

Mais nul plaisir ne leur semblait comparable à celui qu'ils tiraient de leur mâle amitié. Là était le secret de leur bonne humeur, la cause qui faisait leurs yeux souriants et leur vie facile. Ils se regardaient avec la certitude confiante de ceux que la mort seule désunira.

Vers l'âge de trente ans, Tristan rencontra chez des voisins une jeune fille dont la grâce naïve le séduisit. Il l'aima. Geneviève se soumit à son amour. Le mariage eut lieu.

Ce nouvel état de choses n'apporta nul changement à l'existence des deux amis. Il ne leur parut point que le moindre élément de gêne se fût glissé entre eux. Avec l'ami de son mari, Geneviève se montra douce, affectueuse et naturelle, et Geoffroy d'Ecajeul n'opposait à cette cordialité ni raideur, ni jalousie. Tous les soirs, comme auparavant, il montait au château de Caorches. Des heures amicales s'écoulaient au coin du feu ou au clair des étoiles. Et, de la sorte, il se passa trois années.

Un après-midi, comme ils rentraient de la chasse, Tristan trouva sur la balustrade du perron une lettre où il reconnut l'écriture de Geneviève. Il lut :

« Je m'en vais. Tu ne me reverras jamais. Pardon. »

Il tomba sans connaissance dans les bras de son ami.



Durant deux semaines, il fut entre la vie et la mort, et durant quatre autres semaines, il dut garder le lit. Geoffroy s'installa près de lui, ne le quitta pas une minute, et le sauva. Mais, craignant toujours que son désespoir ne le poussât à quelque résolution funeste, il demeura six mois encore au château de Caorches. Enfin, pour le distraire, il l'emmena. Et ce fut à travers l'Europe un minutieux voyage de trois années où ils fouillèrent chaque pays, espérant que le hasard d'une rencontre ou d'une conversation les mettrait sur la piste de la fugitive. Mais les jours s'écoulaient et chacun d'eux ajoutait un peu d'ombre à la nuit mystérieuse qui enveloppait la disparition de Geneviève.

Ils revinrent en Bretagne. Le soir même de son arrivée, Tristan, fuyant des souvenirs trop douloureux, vint sonner au manoir de son ami. Il y passa la nuit et les journées et les nuits suivantes, et plus jamais il ne revit les tourelles et les créneaux de Caorches. Il faisait de longs détours pour ne s'en point approcher.

Et la vie fut monotone. Une mélancolie épaisse comme la brume qui pesait au crépuscule sur les étangs mornes, leur cachait désormais la joie des beaux spectacles et leur fit oublier la douceur de vivre. Peut-être, à la longue, la blessure de Tristan s'apaisa-t-elle, mais il ne riait jamais, et ses

yeux vagues semblaient toujours regarder vers des choses disparues ou invisibles.

Geoffroy le soignait avec une tendresse maternelle et, sans jamais lui parler du passé, le consolait silencieusement par ses câlineries douces. Souvent, aux heures obscures, il lui prenait la tête entre ses mains et l'appuyait contre son épaule. L'autre se laissait faire comme un enfant. Leurs larmes coulaient, Tristan murmurait :

— Je suis bien, il n'y a qu'ici, entre tes bras, que je sois bien.

Un jour, après douze ans de cette existence, alors que peu à peu l'oubli descendait en lui, il tomba de cheval et se tua.



Au bord de la tombe, Geoffroy se mit à genoux, et il resta longtemps avec le mort. Il se tordait les mains, il embrassait la terre et la mouillait de ses pleurs. Il ne partit qu'après l'arrivée du chien favori de Tristan, un vieux chien qui venait prendre place pour mourir. Alors, le dos voûté, la marche lente, il revint vers sa demeure.

Au seuil, il appela son domestique, serviteur fidèle qui l'avait élevé. Il lui dit :

— Donne-moi la clef.

Ayant pris la clef, il traversa des pièces, suivit des corridors, et gravit l'étroit escalier qui tournait à l'intérieur de la tour. Le bruit de ses pas retentissait comme au creux d'une grotte. Des trous creusaient le mur, pareils à des souterrains au bout desquels éclatait la lumière du jour. Une porte massive l'arrêta. Il l'ouvrit.

Il entra dans une grande pièce ronde où luisait la fente d'une fenêtre unique. Sans force, il tomba sur une chaise et se mit à sangloter.

Alors, Geneviève l'entoura de ses bras et lui dit :

— Pleure, mon amour, pleure.

Il pleurait à larmes abondantes, et elle disait :

— Pleure bien, pleure ton ami de tout ton chagrin et de toute ton amitié. Mais pleure-le sans remords. Je n'en ai pas, moi, je n'en ai jamais eu. Nous avons fait pour lui tout ce que nous pouvions faire et ainsi tout ce que nous

devions faire. Pendant quinze ans, pour que son cœur d'ami ne soit pas brisé comme son cœur d'époux, tu as subi la torture de le voir malheureux et d'assister au chagrin que nous avons causé... Va, mon ami, tu as fait ton devoir, et plus que ton devoir...

Il leva vers elle son triste visage et prononça :

— Et toi, Geneviève, toi qui depuis quinze ans restes ici enfermée, prisonnière, seule tout le long des jours, seule des années entières !...

Ils se regardèrent avec orgueil, fiers d'eux-mêmes et de leur noblesse. Geneviève avait des cheveux presque blancs et le teint d'ivoire de ceux que ne baigne jamais l'air du dehors.

— Ah ! Geneviève, balbutia-t-il, comme nous nous aimons ! Notre amour est au-dessus de toutes les infamies... Je t'aime plus que ma conscience.

Ils se sentirent les esclaves de quelque chose d'infiniment grand qui les mettait en dehors des conditions ordinaires de la vie. Le devoir change suivant les êtres. Leur devoir était de s'aimer, et ils s'aimaient.

— Geneviève, dit-il, tu es libre maintenant, ta prison va s'ouvrir.

Elle secoua la tête gravement :

— Non, Geoffroy, non, il ne faut pas que son honneur soit souillé, même après sa mort. Il faut que nul ne sache notre faute. C'est la rançon de mon crime, et je n'ai pas le droit de m'y soustraire. Et puis, je suis morte. Ma tombe est ici. Que j'y reste ensevelie.

Et elle dit encore, avec un adorable sourire :

— Et puis, vois-tu, j'aime ma prison ; toute ma vie est là, entre ces vieux, murs, tout mon bonheur. Je n'ai plus envie de marcher sur des routes, de voir des horizons, de sentir des fleurs vivantes. Tout cela me fait peur. Oh ! mon chéri, il n'y a pas au monde de paysage qui vaille pour moi les quelques arbres que j'aperçois de ma fenêtre et les reflets qui dorment sur l'eau de l'étang...

Le Cueilleur de bouches



LE CUEILLEUR DE BOUCHES

LE CUEILLEUR DE BOUCHES

Tandis qu'elle parlait, il regardait le mouvement de ses lèvres, les jeux charmants et divers que leur imposait la forme des mots. Elle s'en aperçut,

et les syllabes expirèrent, indécises. Il murmura :

— Donnez-moi votre bouche.

Elle fut interdite. Il n'y avait pas une heure qu'ils se connaissaient et qu'ils causaient dans le jardin de la petite ville provençale où elle tâchait de rétablir sa santé chancelante. Pourtant, il avait dit cela d'une voix si singulière, et il attendait avec une telle prière dans les yeux qu'elle se sentait troublée prête à lui obéir. Il répéta, penché sur elle :

— Donnez-moi votre bouche, je ne veux que votre bouche ; je ne vous demanderai jamais autre chose que votre bouche, je vous le jure.

Cette fois, elle le repoussa avec une sorte de brusquerie. Et ils s'observèrent en silence. Il avait une expression d'angoisse réelle, comme si on lui refusait quelque chose sans quoi il ne pouvait vivre, et qu'il eût l'intuition douloureuse qu'il ne l'obtiendrait jamais. Il regardait sa pâleur, sa beauté malade. Il regardait surtout sa bouche et il la prenait des yeux, il la caressait. Elle sourit :

— Mon Dieu ! comme vous avez l'air d'attacher de l'importance à cette conquête !

Il lui saisit la main, et sa voix fut âpre :

— Je n'attache d'importance qu'à cela. D'autres aiment les yeux, ou les cheveux, ou la chair de la femme. Moi, j'aime sa bouche. C'est sa bouche seulement que j'implore. Tout mon désir, tout mon amour, c'est sa bouche, uniquement sa bouche.

Du doigt, il frôla les lèvres réfractaires, et il continuait en s'exaltant :

— Oh ! certaines bouches, presque toutes... quel trésor adorable ! quelle merveille que la soie tendre et humide de la peau, que le pli souple des coins ! Quelle œuvre délicate et troublante que cette éclosion de chair rouge dans la blancheur du visage et devant la blancheur des dents ! Quelle jolie fleur fraîche, fleur de la sensibilité, fleur de volupté, fleur du rire, fleur de la vie surtout ! Les yeux sont l'expression apparente de notre pensée, mais la bouche, c'est la vie visible de notre corps, c'est là que la vie, enfermée dans sa prison de chair et de muscles, jaillit et s'épanouit. Elle y remue, elle y vibre, elle y palpite, elle y joue comme un enfant. Et c'est aussi par là qu'elle s'exprime. Oh ! le manège délicieux des lèvres qui s'amuse avec

les mots, qui avancent, reculent, s'arrondissent, se font grandes et petites pour se soumettre aux volontés de la parole ! Prendre une bouche, c'est jouir de tout cela, c'est ouvrir la porte somptueuse d'un sanctuaire inconnu, c'est boire à la double source de la vie qui entre avec toute la pureté de l'air, et de la vie qui sort avec le souffle tiède de l'âme.

Il parlait ardemment, les yeux toujours fixés sur la bouche de la jeune femme comme sur une idole à qui l'on chante un hymne d'adoration. Il dit d'un ton plus calme :

— Voilà ce que je cherche, voilà ce que je demande aux femmes... pas autre chose, et elles le sentent bien, et aucune qui ne finisse par m'accueillir. Pourquoi me repousseraient-elles ? Les plus vertueuses cèdent à la longue, parce qu'elles ne s'engagent pas au delà. C'est une caresse passagère, qui n'aura pas de suites, une minute de trouble, une petite faveur accordée aux instincts équivoques.

Et ainsi je vais de bouche en bouche. Je les aime toutes. J'ai eu les plus belles et les plus désirables, des bouches qui sont des œuvres d'art, des bouches qui ont la forme d'un arc ou d'un vol d'hirondelle, des bouches sensuelles ou froides, épaisses ou minces, rouges comme des blessures ou pâles comme des cicatrices. J'ai eu des bouches disgracieuses aussi, dont personne ne voulait, et celles-là se donnaient avec plus de ferveur, avec une gratitude qui était ma récompense. J'ai eu des bouches de vierge, des bouches d'enfant que je baisais chastement, des bouches de femmes vieilles que je baisais par miséricorde.

Je vais de bouche en bouche. Il en est que je prends une fois, et c'est fini, d'autres que je retrouve. J'ai des bouches amies, des bouches amoureuses qui m'appellent et que j'appelle à des rendez-vous de volupté. Et je leur enseigne le baiser. Si peu le savent. Je leur enseigne à se donner et à prendre, à vivre et à faire vivre. Et chacune a son baiser différent. Il n'est pas deux bouches au monde qu'il faille baiser de même sorte. Avec les unes, c'est une morsure ; avec d'autres, une caresse profonde. Il en est qui luttent, il en est qui agissent. Il en est qui sont des instruments de luxure, subtils et pervers ; il en est qui cherchent et qui inventent ; d'autres exaspèrent le désir, d'autres qui l'apaisent. Il en est qu'il faut effleurer du bout des lèvres, d'autres que l'on aspire et que l'on boit comme une

liqueur ; d'autres, très molles, qui s'abandonnent et que l'on mange comme une friandise, longuement, indéfiniment.

Et quelle émotion en face d'une bouche nouvelle ! Émotion de chaque jour ! Par quels mots l'attirer ? Par quel artifice ? Comment se donnera-t-elle ? Et quel est son goût spécial, sa saveur intime ? Elle se donne, et ma joie est entière, elle ne m'épuise pas, mon désir reste total, jamais suivi de lassitude.

Quelles ivresses ! Quels délires ! Pensez au nombre d'êtres qui ont exhalé leur âme entre mes lèvres, pensez à toutes ces vies différentes dont je me suis enrichi par le baiser ! Mon bonheur est comme une source faite de milliers de gouttes, toutes diverses en couleur, en forme, en parfum. L'humanité, pour moi, est un immense champ de fleurs que je cueille à ma guise et que je respire...

Mais il n'eut point la bouche de la jeune femme.

— Je ne vous la refuse pas par coquetterie, disait-elle, je ne suis pas coquette, ni par pudeur, car je l'ai donnée à bien des hommes déjà ; en outre, elle n'appartient à personne, et elle n'aurait aucune répugnance à vous appartenir... Cependant... cependant... vous ne l'aurez jamais.

Il ne l'eut pas. Il en fit le siège savant et obstiné. Il se consacra uniquement à cette conquête. Cette bouche fut la seule bouche, et il lui semblait qu'il eût donné toutes les bouches qu'il avait baisées pour baiser celle qui se refusait. Mais ses prières demeuraient vaines.

Comme il devenait très malheureux, il feignit l'amour pour apitoyer la jeune femme. Alors, elle s'offrit à lui, et il dut la prendre. Il eut son corps, sa gorge charmante, ses hanches harmonieuses, ses bras caressants. Mais il n'eut pas sa bouche.

Il sanglotait à ses pieds. Il la suppliait avec des mots et des gestes de martyr. Plus il disait sa convoitise, et plus elle s'enfermait dans un refus inexorable.

Et il s'épouvantait de la voir chaque jour plus pâle, plus malade. S'en irait-elle sans lui avoir livré le secret de sa bouche ?

C'était la fin. Il veillait auprès du lit. Par la fenêtre ouverte entraient la joie du soleil et la fraîcheur de la mer.

Elle eut un soubresaut d'agonie. Il se pencha :

— Donne-moi ta bouche.

— Non, non, fit-elle avec ses paupières convulsées.

Un instant s'écoula. Puis elle murmura, par petits souffles douloureux :

— Je ne te l'ai pas donnée... parce que tu ne m'as demandé qu'elle... Oh ! la première fois que tu m'as dit : « Je ne veux que votre bouche, je ne désire que votre bouche... » j'ai senti comme une insulte... Pourquoi rien que ma bouche ? pourquoi pas tout mon corps ? n'est-il pas digne d'amour et de désir ? Je me suis offerte à toi... tu n'as rien vu... tu n'as rien admiré en moi... Ma poitrine est belle, cependant... mes jambes sont belles... ma chair est blanche... Et toutes les femmes ont aussi de jolies choses, des bras... des seins... des yeux... des cheveux... des trésors innombrables devant lesquels il faut s'agenouiller... Toi, tu nous méprises puisque tu n'aimes que notre bouche, puisque tu ne nous aimes pas tout entières... C'est un crime... Je t'ai puni... je t'ai puni pour moi... pour toutes les femmes...

Il regardait, il regardait éperdument la bouche expirante, la bouche qui disait ces paroles suprêmes et qui n'en prononcerait plus. Et son désir s'exaspérait. Et soudain, il se jeta sur elle pour la prendre enfin, pour la baiser. Mais ce qu'il baisa, ce fut la bouche de la mort.

Hors du mensonge

Il y avait là vraiment les causes les plus puissantes d'intimité, l'étroitesse du salon, la gaieté du feu, la lumière calme de la lampe, et surtout, ce qui rend l'intimité chaude, délicieuse, confiante, naturelle, la présence de ces trois êtres, le mari, la femme et l'amant.

En face de la cheminée, dans un fauteuil confortable, les pieds sur les chenets, M. Moresnil, gros homme fort, à l'encolure énorme, à l'aspect commun. À gauche, Louise, sa femme, jolie blonde, souple et inquiétante. À droite, leur ami Raoul, tout jeune, les joues pâles, la silhouette délicate.

Ils n'échangeaient que peu de paroles. En réalité, ils attendaient quelque chose, un fait qui se produisait chaque soir. Et ce fait se produisit. M. Moresnil ferma les paupières. Un souffle régulier souleva sa large poitrine. Sa tête branla de côté et d'autre.

Alors Louise et Raoul se regardèrent tendrement. Leurs yeux ne se quittèrent plus. Et ils se disaient ainsi toutes les tristesses et toutes les joies dont tressaille le cœur de ceux qui s'aiment. Une heure s'écoula. Enfin Raoul sortit de sa poche un billet et le tendit à sa maîtresse. Louise allongea le bras. Et les deux mains, lentement, avec précaution, se rapprochèrent sous le nez du mari.

Mais, tout à coup, sur ces deux mains, une troisième s'abattit, dure comme le fer, les broya et saisit le billet.

Tous les trois ils restèrent un moment immobiles, en leurs poses peu naturelles, les deux amants terrifiés, lui impassible.

Puis, M. Moresnil éclata de rire et, roulant le papier entre ses doigts, le jeta dans le feu.

Louise et Raoul l'observaient, interdits. Ce dénouement imprévu les effrayait. Blêmes tous deux, ils tremblaient dans l'incertitude des paroles et

des actes qui allaient survenir.

Adossé contre la cheminée, sans colère ni amertume, d'un ton goguenard plutôt, le mari s'écria :

— Ah ! ça, mes bons amis, est-ce que vous me prenez pour un imbécile ? Alors vous vous imaginiez que tout votre petit manège depuis six mois m'échappait ? On s'embrassait dans les coins, on s'entrelaçait les jambes sous la table, on riait de moi derrière mon dos, et l'on me croyait aveugle ? Eh bien, non, vrai, vous avez une piètre idée de ma clairvoyance. Vous ne comprenez donc pas que j'ai vu votre amour naître dès le premier jour, lorsque vous-mêmes n'osiez pas vous l'avouer ?

« J'ai vu vos luttes. Car, je vous dois cet hommage, vous avez lutté, et vaillamment. J'ai été témoin de votre premier baiser, dans le couloir, là, entre la salle à manger et la chambre bleue. J'ai suivi le progrès des caresses. Hebdomadairement, à peu près, Louise faisait une concession. Enfin, le mois dernier, un mardi 14, à cinq heures du soir, un rendez-vous irréparable a couronné mon infortune. Depuis, cela s'est renouvelé trois fois. C'est peu. Hélas ! Louise a si peur ! »

Il se mit à marcher de long en larges puis, s'arrêtant, il prononça :

— Ma conduite vous étonne ? pas de scène, pas de reproches, pas de revolver. Alors, j'accepte ça, tout naturellement ? Ma foi, oui. Je ne suis pas beau, je vis en ours, à cheval ou un fusil à la main. Louise ne m'aime pas. Je n'ai donc jamais eu la prétention de la garder pour moi. Vous mon petit Raoul, vous êtes un poète, un rêveur. Vos âmes se sont reconnues. Vos cœurs ont battu à l'unisson. Il est par conséquent très juste que vous me trahissiez. Je trouve cela parfait et je vous y encourage. Mais il y a une chose que je ne veux pas, que je n'admets pas, c'est le mensonge.

Il frappa la table du poing.

— Ne mentons pas. J'en ai assez. J'aime les situations nettes. Vous vous aimez, vous êtes l'un à l'autre, soit. Seulement, je vous en prie, ne vous cachez pas. Il est certes inutile que vous vous embrassiez devant moi. Mais ne cherchez pas les petits coins, ne profitez pas de mon sommeil pour vous glisser des lettres. Quand vos regards se désirent, regardez-vous franchement, Vous avez de très jolis yeux, cela ne peut m'ennuyer de les

voir s'attendrir. En un mot, je veux bien être cocu, je ne veux pas être trompé. Il s'assit entre eux et leur prit la main :

— Soyons francs, soyons sincères. À deux, on est faible dans la vie, — à trois, fort. Seulement, à la condition de bien s'entendre et de savoir au juste ce que l'on peut espérer les uns des autres. Remarquez-le, il ne s'agit pas simplement de vos rapports avec moi, il s'agit aussi de votre situation, à tous deux. Or elle repose sur un mensonge.

Ils tressautèrent, indignés d'une telle accusation. Il repartit :

— Oui, un mensonge, et je tiens à ce que le malentendu cesse. Voici : Louise vous a juré, n'est-ce pas, Raoul, qu'elle ne m'appartenait pas ? Elle mentait. Elle m'appartient, et... souvent... très souvent.

Raoul baissa la tête, atterré. Louise, rouge de honte, se taisait. Le mari continua :

— Que voulez-vous ! nous avons chacun notre part, Je me suis marié, moi, pour ne plus courir de droite et de gauche et pour trouver chez moi ce qui m'est indispensable. Il m'est égal de n'avoir plus le cœur de ma femme : je veux sa chair, je veux ses sens. Eh bien, je les ai. Elle vous adore, c'est vrai elle se tuerait pour vous. Mais, voilà, c'est une femme, et vous ne lui suffisez pas. Il y a des sensations que vous êtes incapable de lui donner. Vous êtes trop chétif, de poitrine trop faible, d'expérience trop rudimentaire. Moi, je suis robuste, mon étreinte est vigoureuse, et... et j'ai tout un passé...

Méchamment, il insista :

— Surtout ne croyez pas qu'elle se donne à contre-cœur, en rechignant, et que je sois obligé de la supplier. Non, mille fois non. Elle y vient d'elle-même. Au besoin, elle m'y forcerait par ses coquetteries et ses avances. Si je vous disais que mes meilleurs moments, je vous les dois. Oui, au sortir de vos rendez-vous, elle est insatiable. Vos baisers excitent ses sens, et comme vous ne pouvez les satisfaire, c'est à moi qu'elle s'adresse. Non, en vérité, je ne suis pas, je ne puis pas être jaloux de vous.

Affalé dans son fauteuil, Raoul sanglotait, Moresnil s'approcha de lui :

— Allons, mon pauvre vieux, ne pleure pas. Il faut t'en aller. Tu reviendras demain, à la première heure. Apporte un volume de vers. La

lecture lui conviendra, car elle sera un peu lasse. Oui, j'ai vu pendant le diner que ses yeux brillaient en me regardant. C'est sa façon de m'exprimer son désir. Laisse-nous, veux-tu ?

Il le souleva par le bras, le conduisit devant Louise et lui dit :

— Embrasse ta maitresse.

Puis il l'entraîna jusqu'à la porte. Les pas s'éloignèrent, chancelants. Moresnil revint vers sa femme. Elle se jeta dans ses bras, et ils roulèrent sur un divan, sans un mot.

L'Émotion

« Mère, mère, lui ai-je écrit, pourquoi est-ce que je ne t'aime pas mieux ? Pourquoi mon père m'est-il si indifférent ? Pourquoi n'ai-je jamais répondu à ta tendresse si simple ? Voilà cinq ans que je vous ai quittés et que j'erre par le monde, et je sens que chaque jour m'éloigne de toi et de tout ce qu'une mère représente, les souvenirs calmes de l'enfance, la certitude immuable du foyer.

Je vis au hasard, mes pensées et mes rêves manquent de lien, j'ai une sorte d'inquiétude vague... À quel sujet ? Je ne sais pas... et je ne sais pas non plus pourquoi je t'écris tout cela. Peut-être ai-je simplement besoin de t'embrasser. Attendez-moi d'un moment à l'autre... »

Quand je revis ceux que j'appelle mon père et ma mère, quand je les revis dans cette maison triste d'Alençon où ils achèvent leur existence incolore de petits commerçants, il me sembla que je retrouvais des étrangers. J'eus en face d'eux la même impression de gêne que j'ai toujours eue. Ce sont des gens d'une autre race. Ils ne pensent ni ne sentent comme moi. Jamais, jamais, je n'ai surpris en eux une émotion, une trace d'émotion. Qu'ai-je de commun avec ces gens, moi qui tressaille d'angoisse quand une feuille se détache d'un arbre, à l'automne ?

Ma mère ne me parla point de ma lettre. Je me demandai en souriant ce qu'elle avait dû comprendre à cette plainte inexplicable et confuse. La chère femme ! Elle n'avait pas changé. Elle avait toujours sa bonne face ronde encore jolie, ses bons yeux inexpressifs, ses bonnes habitudes serviles d'épouse et de ménagère. J'aurais voulu souvent me serrer contre son cœur, et je suis sûr qu'elle m'y eût pressé tendrement. Mais je ne le pouvais pas. Il eût fallu pour cela accomplir des gestes qui me semblaient déplacés, en désaccord avec mes propres sentiments et avec sa nature peu démonstrative.

Or, un après-midi que mon père était absent, une calèche à deux chevaux, vide, s'arrêta devant notre maison. Ma mère me fit descendre.

— Apprête-toi et viens, nous ne rentrerons pas coucher ce soir.

Je fus surpris. Elle avait dit ces mots d'une voix singulière. Son attitude aussi avait quelque chose d'étrange. Que me voulait-elle ? Où allions-nous ? Pourquoi m'imaginai-je que ce voyage était un événement considérable et qu'elle était sur le point de mettre un terme à mes incertitudes ?

On prit la route de l'Ouest, et, durant des heures, la voiture suivit le cours de la Sarthe. Un soleil ardent nous brûlait. Ma mère ne disait rien. D'ailleurs, pendant cette journée, elle ne prononça que quelques phrases, mais toutes avec un accent si particulier, avec un trouble si bizarre, si inattendu ! Comme on montait une côte, elle me dit :

— Il y a vingt-cinq ans, j'ai suivi cette route. Une diligence faisait le service entre Alençon et Sillé-le-Guillaume, où je rejoignais ton père, parti l'avant-veille pour une affaire d'héritage. Nous étions trois, une femme de la campagne, un jeune homme et moi. Je me rappelle... On parla d'un tas de choses... On a ri beaucoup.

Je la regardai. Son visage m'étonna. Elle souriait, elle souriait comme en rêve.

Vers quatre heures, j'eus une grande surprise. La vallée se rétrécissait jusqu'à former deux falaises abruptes entre lesquelles la rivière s'étalait en un lac délicieux, et, au fond, dans la coupure même, un roc portait un petit village. C'était Saint-Céneri.

Ma mère me saisit le bras :

— Comme c'est beau, n'est-ce pas ! Par quel phénomène inexplicable subissait-elle le charme de ce spectacle ?

Il y eut une halte. Puis on se remit en chemin. Une longue côte nous conduisit sur un plateau, parmi d'âpres collines, dans des paysages magnifiques et imprévus à l'aspect sauvage, aux horizons infinis, comme en offrent les régions les plus convulsées. Et soudain, un autre village nous apparut. Il se cachait au creux d'une vallée merveilleuse qu'entourent de véritables montagnes. La rivière l'enlaçait comme un collier, et c'était, dans

le fond, un fouillis de verdure et de prairies, tandis que la croupe des monts s'arrondissait, sans un arbre, toute rose de bruyères en fleurs.

Ma mère balbutia :

— Saint-Léonard... Oh ! je me rappelle...

Nous descendîmes la côte. Un pont la termine. Elle dit :

— C'est là à cet endroit... les roues de la diligence se sont brisées... alors, le conducteur nous avertit qu'il faudrait passer la nuit à l'auberge... Allons-y, ce doit être la même.

C'était la même, une auberge sordide où l'on nous prépara deux mauvaises chambres. Après que nous eûmes pris quelques aliments, ma mère m'entraîna :

— Viens... nous allons faire la promenade que j'ai faite... ce jour-là... à la même heure... viens...

Elle n'a plus rien dit, plus rien avant la chose terrible. D'ailleurs, quelles phrases aurais-je pu entendre dans le tumulte des sensations qui se ruaient en moi, à mesure que nous avançons ? Le sentier s'élevait parmi des splendeurs et des grâces incomparables. Je me souviens d'une petite vallée morne où des moutons paissaient sous la garde d'un berger. Je me souviens surtout du plateau qui couronne la colline. Des pierres le bordent. Il domine l'espace. En me penchant, je vis Saint-Léonard, le miraculeux vallon où se déploie le geste harmonieux de la rivière. Le soleil se couchait. Les bruyères roses s'éteignaient. C'était d'un charme profond, d'une mélancolie sereine et pénétrante.

La nuit vint. À l'horizon, la lune jaillit comme une flamme. Je frissonnai d'admiration, mais la main de ma mère se crispait à la mienne, et elle m'entraîna de nouveau par des sentiers invisibles, à travers des ronces et des ajoncs. Elle marchait dans la nuit, sans hésiter, comme si elle avait parcouru cent fois l'obscur chemin. Et nous arrivâmes au bord de l'eau.

Sur la berge en pente, elle s'assit. Il y avait des saules autour de nous, et devant nous des peupliers si hauts qu'ils semblaient des arbres du ciel. Et entre eux la lune montait, et je la vis aussi dans l'eau. Je m'abandonnai. Une fois de plus, la nature s'emparait de moi. Je fus perdu dans la

magnificence des choses et dans le mystère des nuits lumineuses. Et je versais des larmes ardentes.

Alors, ma mère me serra contre elle, et je vis qu'elle pleurait aussi, Et elle parla.

— Écoute, je vais te dire... Peut-être comprendras-tu mieux... moi, je n'ai jamais compris... jamais... Autrefois, j'ai fait cette promenade, exactement la même... avec... avec le jeune homme... tu sais, celui de la diligence. Nous avons été sur le plateau... Il parlait très gentiment... sans beaucoup s'occuper de moi. Il admirait, comme toi, les bruyères, l'horizon, le soleil. Et je trouvais tout cela très beau, moi aussi, pour la première fois... Puis, on est redescendu là, à cet endroit même, et la lune était là... Oh ! je me rappelle, là, entre ces deux arbres... la même lune... aussi calme, aussi blanche. Et je ne sais pas ce que j'ai senti... je n'avais jamais senti cela, et je ne l'ai jamais ressenti, depuis... ça doit être ce que tu sens... Mon cœur tremblait... j'étais toute petite et aussi plus grande qu'à l'ordinaire... et toute fraîche... Et puis, j'ai entendu sa voix... Oh ! sa voix, c'était tout au fond de moi qu'elle parlait... Et puis, il m'a pris les mains... et puis il m'a entourée de ses bras...

Elle s'arrêta. J'étais bouleversé. Je lui dis avec une angoisse inexprimable :

— Alors... alors, moi ?

— Oui, oui, murmura-t-elle... c'est ici que je t'ai eu...

Je la regardai éperdument, je regardai la rivière, les peupliers, le ciel. Était-ce de la joie, de la douleur qui me soulevait ? Elle balbutia :

— Je ne comprends pas... il ne m'a pas dit un mot d'amour... Une autre fois, j'ai aimé un homme beaucoup... et il m'aimait... pourtant, je n'ai pas cédé... Mais, ce jour-là, il a fallu... je me suis donnée de tout mon être... et je ne sais même pas son nom... Oh ! pardon... pardon...

Je me jetai à ses genoux.

— Tais-toi, tais-toi, ne me demande pas pardon... Oh ! ma mère chérie, ne regrette rien ! Je suis heureux. Sois heureuse de ce que tu as fait... Que m'importe l'homme à qui tu as appartenu !... Ce n'est pas mon père, je te le jure...

J'étais fou. Je lui baisais les mains. Je sanglotais.

— Non, ma mère chérie, ce n'est pas à lui que tu t'es donnée, c'est à quelque chose que tu as senti une fois, une seule fois dans ta vie, c'est à la nature, à la beauté de l'univers ! En cette minute, tu as aimé plus que si ton cœur avait été un abîme d'amour... On n'a pas d'amour que pour les êtres, on ne se donne pas qu'à eux... Tu t'es donnée à toi, ma mère, à ce qu'il y a de meilleur en nous, et je suis né de cette émotion.

Je m'abattis dans ses bras. Elle les referma sur moi. Et ce fut un doux silence intime où le passé ressuscitait :

Après vingt-cinq ans sonna la même heure, C'était là que le premier frisson de ma vie avait jailli des arbres complices, de la rivière chuchotante, de la lune amicale, du désir religieux qu'éveille en nous le grand espace troublant. De tous mes sens exaspérés, je regardai, j'écoutai, je respirai, je me mêlai aux choses, aux forces toutes-puissantes et créatrices dont un miracle adorable avait imprégné mon sang. Et je connus l'énigme de ma destinée, le secret de mes exaltations, je compris pourquoi je suis bon, douloureux et sensible, pourquoi mon cœur est un réservoir inépuisable de larmes, de larmes délicieuses que fait couler un rayon de lune, un nuage teinté de soleil, un arbre qui rêve, une feuille qui tombe.

Soudain, je sentis la caresse de ma mère. Sa main jouait dans mes cheveux et me frôlait le visage. Son cœur battait violemment. Elle se souvenait, elle aussi. Avant de retomber dans le néant de son existence, elle vivait une fois encore, elle avait l'illusion de l'heure mystérieuse où elle m'avait conçu... Nous nous sommes embrassés longtemps. Était-ce bien moi qu'elle embrassait ?

L'Âme du père Vivandieu

Le nombre restreint des habitants et la régularité de mes promenades hors du village me permirent, au bout de quelques semaines, de remarquer ce fait : tous les jours, à l'arrivée du train de cinq heures vingt-trois, se tenait, sur le quai de la gare, dans la posture d'un monsieur qui attend, un petit vieillard aux manières respectables et aux vêtements soignés.

Dès que le train était signalé, son inquiétude se manifestait par des tics nerveux au visage et un menu tremblement des bras. À l'apparition de la locomotive, ses jambes visiblement défailaient. À l'arrêt du convoi, on eût dit qu'il allait tomber.

Trois ou quatre paysans descendaient. On refermait les portières. Et c'était fini. Alors le petit vieillard poussait un gros soupir, et il s'en retournait la tête basse, le dos voûté.

Le reste du temps, il s'occupait de façon ordinaire. Je l'aperçus souvent qui bêchait son jardin ou lisait un journal au seuil de sa maison. Il ne parlait à personne. On le saluait. Il répondait poliment et passait son chemin.

Ce fut le médecin qui me renseigna :

— Ah ! vous voulez sans doute parler du père Vivandieu, Le père Vivandieu est un ancien commerçant, assez riche, qui s'est marié ici, voilà vingt-cinq ans, avec la fille de l'instituteur.

— Comment, il est marié ?

— Si bien marié, qu'il a la constance d'aller au-devant de sa femme, chaque jour, à cinq heures vingt-trois, et cela, depuis des années, sans y manquer une fois.

Je ne comprenais pas. Il se mit à rire :

— Madame Vivandieu, après quatre ans de ménage, disparut un beau matin, et, chose étrange, cette fuite coïncida avec le départ d'un jeune

gentilhomme voisin qui la courtisait fort. Il est donc tout naturel que son mari attende avec une certaine impatience le retour de l'épouse prodigue.

— La curiosité s'exaspère en province, où les moindres faits sont gros d'importance. L'âme de ce vieillard me sembla soudain indispensable à connaître. Quels ressorts la mouvaient ? Quel espoir ? quelle illusion ?

Une série de manœuvres habiles me rapprocha de lui. Une autre me livra sa confiance. Je le décidai facilement à parler.

— Mon Dieu, monsieur, c'est bien simple, j'attends ma femme. Tout habitant de ce pays vous le dira en ricanant : « Le bonhomme attend sa femme. » Leurs sarcasmes m'importent peu. Je n'ai point daigné leur expliquer ma conduite. Mais puisqu'elle paraît vous intriguer, je consens à vous en apprendre le secret.

J'ai épousé une femme beaucoup plus jeune que moi, jolie, coquette, frivole, rieuse, vivante, alors que rien dans mon extérieur ou dans mon esprit ne m'autorisait à une telle audace. Ma seule excuse était l'immensité de mon amour ; ma sauvegarde, la droiture réelle d'Henriette.

Ce furent, monsieur, de cruelles années. J'y fis l'apprentissage de la douleur. Et quelle douleur ! Sentir que ce corps ne s'abandonnait qu'à regret, l'avouerai-je, même avec une certaine répulsion, ce corps que j'adorais, moi ! Et surtout, deviner que son cœur m'était hostile, que sa tête était pleine de rêves étrangers, malsains, coupables, qui sait ! Certes, je luttai courageusement. Hélas ! contre quoi ? Contre un dégoût instinctif de mes cheveux grisonnants et de mes membres malingres, contre des songeries confuses de jeune femme ? La lutte contre un rêve vague est impossible ; le jour où il se précise, il est trop tard.

Il se précisa. Henriette souffrit. Et tout à coup mes peines égoïstes m'apparurent insignifiantes, en comparaison de la torture que cette souffrance m'imposait. Elle eût succombé, je l'aurais tuée, monsieur. Elle résista vaillamment, dépérissant, à bout de force, et c'est moi qui fléchis. Vous détailler les angoisses par où je passai, serait inutile. Ma détermination vous les révélera. La voici, telle que je la notifiai à ma femme, la voici dans les mêmes termes — je les avais si mûrement pesés !

« Ma chère Henriette, je me considère comme responsable de ton bonheur. Or, tu es malheureuse. Je suis trop âgé, nos goûts sont

dissemblables. Tu as des aspirations légitimes vers un autre idéal, et tu es en droit d'en exiger l'assouvissement. Je te propose donc une séparation momentanée. Tu iras à Paris. Je te servirai une pension suffisante, et tu resteras là-bas le temps qu'il te plaira, vivant à ta guise, ne devant de comptes à personne. Le jour où quelque motif, lassitude, expérience, te fera regarder cette demeure comme l'unique refuge désirable, souviens-toi que j'y suis seul. »

« Elle rougit, puis se penchant vers moi, elle me baisa la main.

« — Vous êtes bon, mon ami, j'accepte... mais soyez sûr que je reviendrai. »

« Le soir, elle partit. Depuis j'attends. »

Une émotion violente me contraignait au silence. Il reprit, de la même voix simple :

— On crut, dans le village, à une fuite. Les poignées de main furent goguenardes. Je me tins à l'écart. Et, sans m'occuper des moqueries, la deuxième année, je commençai mon pèlerinage à la gare. Elle m'y apparaîtra un jour ou l'autre, je le sais. Voyez-vous, le chagrin et la solitude m'ont appris bien des choses. J'ai prévu que l'amour réservait à la pauvre enfant une première déception, qu'elle n'oserait pas me revenir encore, que son caractère romanesque la conduirait à d'autres tentatives, et que la dure réalité les changerait aussi en d'autres déceptions... jusqu'au moment où le besoin de repos me la ramènera. »

Mon admiration se trahit par un élan d'enthousiasme où je lui offris mon amitié. Le bonhomme était vraiment sublime d'ingénuité et de dévouement. Un examen plus soutenu me le montra pour le reste assez sot et assez vulgaire, mais tout ce qui concernait son amour le haussait à une noblesse d'idées surprenantes. J'avais alors la sensation qu'une âme palpitait auprès de moi. Ainsi, chez les plus niais et les plus lourds, parmi la croûte des appétits, des besoins et des habitudes, la douleur fait jaillir des éclairs d'âme qui les animent un instant du feu de la vraie vie.

C'est à ces instants que j'accourais auprès du père Vivandieu. Surtout je ne manquais point de l'accompagner à la gare. Il s'y rendait, le pauvre homme, en un état d'esprit immuable, Chaque jour renaissait sa confiance, identique, sans incertitude.

— Elle arrive, monsieur, quelque chose me le dit. Elle arrive, quelle joie !

Il marchait d'un pas léger, le corps droit. Sa canne exécutait des moulinets victorieux. Et il prononçait d'exquises phrases :

— Il est temps, il est temps. Voyez-vous, ma grande peur, c'était de mourir avant de la revoir. Car, en ce cas, elle n'aurait jamais su la vérité : ma croyance indestructible à son retour.

L'épreuve ne variait pas non plus. Le coup l'atteignait aussi violemment. « Cette fois, me dis-je, c'est l'effondrement définitif. » Erreur. Dix minutes après, il se raccrochait déjà à de petits espoirs timides, comme cet après-midi où il soupira naïvement :

— Elle a peut-être manqué le train.

Or, il advint qu'un jour elle ne le manqua pas. Je m'en aperçus aussitôt au cri qu'il poussa, à sa figure décomposée. Et cependant je devinai qu'il n'avait aucun étonnement. Il alla vers elle, lui tendit la main pour l'aider à descendre et demanda d'une voix étranglée :

— Vous avez fait bon voyage ?

Jamais je n'assistai à une émotion aussi intense. Il tremblait de tous ses membres. Les sacs et les couvertures dansaient entre ses bras. Pourtant, il ne voulut les confier à personne, et, sans plus s'occuper de moi, il s'en retourna au village, suivi de sa femme.

Cette entrée dut lui être douce. Il jetait aux paysans des regards de triomphe et semblait dire : « Vous voyez qu'elle est revenue ! Je n'étais donc pas si bête que cela... »

Quelle fût vieillie, déformée, épaisse, très loin, hélas ! de l'image flatteuse qu'il m'en avait tracée, peu lui importait ! C'était sa femme, l'attendue, la chère attendue !

Il la conduisit chez lui. Elle retrouva leur chambre d'autrefois, toujours semblable, avec les mêmes bibelots et les mêmes tentures, mais munie seulement, au lieu du grand lit nuptial, d'un petit lit étroit et neuf.

Elle regarda le vieillard, indécise. Il l'embrassa au front, parmi les cheveux, et, se retirant, lui dit :

— Je vous laisse dans votre chambre, *ma fille*.

Le lendemain, m'ayant raconté ce détail, il conclut :

— N'ai-je pas eu raison, jadis, d'arranger son départ ? Elle fût partie quand même, sans doute, et je ne l'aurais jamais revue. Et elle serait seule, en quelque coin, abandonnée de tous, punie d'avoir obéi, la pauvre fille, aux instincts d'amoureuse que le hasard lui a imposés.

En vérité, M. Vivandieu avait une âme, et d'essence bien précieuse, puisqu'il y a âme chaque fois qu'il y a compréhension, bonté et miséricorde.

Les Deux mères

Il suffit que ma carte d'état-major fasse mention d'un château, pour que je me détourne de mon chemin dans l'espoir de découvrir quelque'une de ces vieilles demeures où dort le passé ; mais ce mot d'Etennemare m'attirait en outre par le souvenir d'un nommé Louis d'Etennemare que j'avais connu au lycée et qui nous semblait fort différent de nous tous. En quoi différait-il de nous ? Aucun n'aurait su le dire, mais les enfants n'ont pas besoin de faits ni de preuves pour accepter les jugements que leur suggèrent leurs instincts. Une double curiosité me poussa donc. Elle fut amplement satisfaite.

De la route de Veules, on aperçoit, sur la lisière d'un bois, le petit château d'Etennemare. Il est en briques, composé d'un corps de logis bas et long et de deux ailes importantes. Une cour d'honneur, parée et ornée de balustrades en pierre, le précède et lui donne un petit air solennel. J'admirais l'harmonie de ses proportions, quand j'entendis un bruit de pas, derrière moi. Quelqu'un s'en venait vers la grille. Je reconnus mon ancien camarade. Il me reconnut aussi.

Il avait peu changé, ayant toujours ces regards vagues, ces allures déconcertantes, enfin ce quelque chose de singulier qui nous étonnait autrefois.

— Si cela t'intéresse, me dit-il après quelques minutes où nous refîmes connaissance, entre un moment, j'ai là quelques bibelots qui t'amuseront.

De fait, toutes les pièces qu'il occupait, c'est-à-dire tout le corps de logis principal, étaient remplies de meubles anciens, et décorées d'assiettes, de cuivres, d'armes, qui révélaient un collectionneur patient et documenté. Mais, par contre, des fauteuils et des rideaux d'un vert criard, d'abominables imitations de tapisseries, ornaient l'aile droite. Louis me dit :

— Voici la chambre de ma mère.

Dans un autre genre, l'aile gauche était d'un goût aussi détestable. D'horribles tableaux d'amateur pendaient aux murs et les vieilles boiseries elles-mêmes étaient souillées par des peintures et des dessins. Louis me dit :

— C'est la chambre de ma mère.

— Comment, m'écriai-je, mais tout à l'heure...

Sans paraître m'entendre, il me fit visiter d'autres pièces et d'autres étages, où se montraient les mêmes dissonances et les mêmes contrastes ; puis il me demanda :

— À propos, tu restes à déjeuner, n'est-ce pas ?

Il donna des ordres et, après un tour dans le parc, nous gagnâmes la salle à manger. Deux dames d'un certain âge nous y attendaient. Louis me présenta d'abord à l'une d'elles, une grande femme prétentieuse attifée de soie bleue et de rubans jaunes.

— Madame Lieuvain, ma mère.

Ensuite, il me désigna l'autre, une petite femme ronde, remuante, la figure encombrée de boucles d'un blond trop ardent.

— Madame Saint-Léger, ma mère.

Était-il fou ? Se moquait-il de moi ? ou bien, à l'égard de l'une ou de l'autre, ce nom de mère était-il simplement une de ces appellations affectueuses que l'on a pour une tante ou une vieille amie ? Quoi qu'il en soit, à peine à table, les deux mères se mirent à disputer entre elles sans la moindre vergogne. C'étaient des pointes ironiques, des reproches, des blâmes, une petite guerre ininterrompue à propos de choses si insignifiantes qu'il me serait impossible d'en citer une seule. J'étais fort gêné, et, après quelques essais timides pour entamer la conversation, j'avais résolu de garder le silence. Quant à Louis, très calme d'abord, il s'interposait de temps en temps avec une indifférence résignée, disant à l'une ou à l'autre :

— Allons, maman, tais-toi.. sois raisonnable... laisse-la dire...

Mais tout à coup, à la fin du repas, comme les deux mégères s'oubliaient jusqu'à proférer des injures, il se leva, pris d'une rage subite, saisit M^{me} Lieuvain par le bras et la poussa vers la porte de droite en criant :

— Toi, maman, fais-moi le plaisir de déguerpir.

Puis ce fut le tour de M^{me} Saint-Léger d'être expédiée sans plus de cérémonie.

— Et toi, maman, file de ce côté.

Après cette scène étrange, nous restâmes bien pendant vingt minutes, l'un en face de l'autre, silencieux. Louis avait allumé sa pipe et fumait. Moi, je l'avoue, je m'en revenais pas de ma stupeur. Quels rapports y avait-il entre ces gens ? Quel drame extraordinaire ces trois existences cachaient-elles ? Pourquoi ni l'une ni l'autre de ces deux femmes ne portait-elle son nom à lui, d'Etennemare ? À la fin, ma curiosité fut trop vive. Je lui demandai :

— Laquelle est ta mère ?

Il me répondit :

— Je ne sais pas.

— Comment, tu ne sais pas ?

— Non, et elles non plus ne le savent pas, et personne ne le sait et personne au monde ne peut le savoir.

Il y eut encore un long silence. Je ne le troublai point, attendant la confidence inévitable maintenant. Et, en effet, sans préambules, sans phrases inutiles, il me fit soudain ce court et bizarre récit :

— Autrefois avant nous, habitait dans ce château un médecin qui, pour augmenter ses petits revenus, recevait l'été des pensionnaires. Il y a trente ans, des amis lui envoyèrent deux femmes, M^{me} Lieuvain et M^{me} Saint-Léger, toutes deux enceintes, toutes deux veuves depuis les premiers mois de leur grossesse.

Ces deux femmes ne se connaissaient pas. Elles se plurent ici et décidèrent d'y rester et d'y faire leurs couches. Ces couches eurent lieu en décembre, et, hasard plutôt contrariant pour le docteur, elles eurent lieu le même jour. Un autre, hasard fit que, ce jour-là, le docteur était seul, ayant envoyé ses domestiques en course. Il plaça donc les deux femmes en cette salle et s'occupa d'elles simultanément. Les choses se passèrent très bien, mais avec une rapidité extrême. À peine le docteur eut-il délivré M^{me} Lieuvain et déposé l'enfant dans une corbeille munie de langes, qu'il dut courir auprès de M^{me} Saint-Léger.

Il mit au monde, avec le même succès, le second enfant, le déposa à son tour et, rapidement, donna quelques soins encore aux deux malades. C'est alors... c'est alors qu'il revint auprès des deux garçons et qu'il s'aperçut que, dans sa précipitation, il les avait étendus l'un contre l'autre, sans que le moindre signe lui permit de les distinguer l'un de l'autre. Il aurait dû se taire, choisir au hasard... Qu'importe, après tout... Malheureusement, il eut la bêtise de s'écrier :

— Sacré nom, je ne m'y reconnais plus... lequel est-ce ?...

Les deux mères avaient entendu.

Le surlendemain, l'un des deux garçons mourait. L'autre, c'était moi. De qui étais-je le fils ?

Il se tut. Je ne sais pourquoi, je dus réprimer une certaine envie de rire. Je trouvais à cette aventure extraordinaire un côté plutôt comique. Il me sembla même que Louis en avait conscience, car sa voix et l'expression de son visage marquaient une sorte d'ironie : c'était si bête et si niais, c'était si bien un de ces coups stupides, une de ces niches puériles que le destin s'amuse à comploter avec une imagination d'homme ivre ! Louis conclut :

— Tu vois la suite : je n'ai pas de père, je m'appelle Louis tout court, né à Etennemare ; pourquoi porterais-je plutôt le nom de Saint-Léger que celui de Lieuvain ? Par contre, j'ai deux mères, ni l'une ni l'autre n'ayant pu se décider à m'abandonner, car, somme toute, si elles n'ont pas de preuves de leur maternité, aucune d'elles ne peut se dire : « Louis n'est pas mon fils. » Seulement, il en est résulté que, dans le doute, ni l'une ni l'autre ne m'a aimé comme une mère. À la mort du docteur, elles ont acheté cette maison, et j'ai été élevé entre ces deux femmes qui ne se connaissaient pas, qui n'avaient rien de commun et qui, naturellement, n'ont pas tardé à se haïr de toutes leurs forces.

Voilà ma vie, mon cher, est-ce assez idiot ? Il y a là deux femmes : l'une ne m'est absolument rien du tout, et je l'appelle ma mère, et l'autre est réellement ma mère, ma créatrice, et je n'ai pas plus d'affection pour elle que pour l'étrangère.. Au fond... au fond... je les déteste toutes les deux... et pourtant l'une est ma mère... mais laquelle ?

La Fiancée fidèle

La veille de son mariage, Gertrude resta seule au fond du petit manoir qu'elle habitait avec son père, médecin de campagne. Ce soir-là, des paysans avaient emmené le docteur auprès d'une malade qui agonisait, à quelques lieues de distance. Quant à la bonne qui les servait, elle attendait au bourg voisin la livraison de la robe nuptiale.

Un silence profond dormait autour de la vieille demeure qu'une ceinture d'eau environnait de mystère et de mélancolie. En entrant dans sa chambre, Gertrude vit le grand lit neuf où elle recevrait, le lendemain, la caresse de l'époux. Elle frissonna d'amour, Son cœur fondait en larmes de tendresse et de joie. Sa chair de belle fille ardente s'émut à l'espoir de la volupté...

Soudain, elle tressaillit. Un bruit, dehors, chuchotait.

— C'est lui... c'est mon Georges, pensa-t-elle.

Le soir, souvent, il détachait la barque du bord opposé, et il s'en venait, au pied des murailles, lui dire son amour. Elle laissait alors tomber ses mains dans l'ombre pour qu'il les baisât, et toute sa vie descendait en ces mains, et il lui semblait qu'elle les trempait dans des baisers.

Elle ouvrit la fenêtre. Parmi les roseaux et le reflet des étoiles, la barque glissait. Quand elle fut proche, Gertrude murmura :

— C'est vous, mon Georges ?

Elle lui tendit des mains déjà troublées. Mais un cri de terreur lui échappa. L'homme sautait de la barque, s'accrochait au mur, s'aidait du balcon et, la repoussant, bondissait dans la chambre. Ce n'était pas Georges !



LA FIANCÉE FIDÈLE

Il ferma la fenêtre derrière lui et marcha vers Gertrude. Elle le reconnut alors. C'était un grand diable de fermier, une sorte de brute à cheveux roux et à l'encolure puissante, qui la poursuivait, depuis un an, de son désir silencieux. Il rôdait souvent autour du manoir. Quand elle se promenait, des bruits de pas l'accompagnaient de l'autre côté des haies touffues. Il lui faisait peur avec ses regards de fou. La veille, pour la première fois, il avait voulu lui parler. Elle s'était enfuie. Il avait couru après elle, lui jetant des pierres dont l'une fouetta ses jupes.

Elle se sentit perdue. Elle essaya d'appeler à son secours. À quoi bon ? Ses cris s'éteignaient dans l'énorme silence. Elle joignit les mains, prête à

s'agenouiller. Il sourit en ses poils rudes. Elle s'empara d'un flambeau de bronze et le brandit au-dessus de sa tête. Mais il fit quelques pas encore, les poings formidables, les traits tordus de rage. Et elle laissa tomber son arme.

Il n'y avait rien à faire. Elle comprit qu'à la moindre résistance, au moindre geste, il la tuerait. Elle en eut envie, de cette mort, comme du seul refuge. Mais la vie était en elle, irréductible à une telle lâcheté, ivre de force et de jeunesse. Et puis, elle en eut l'intuition brusque : morte ou vivante, que lui importait, à ce rustre, pourvu qu'il imprimât sa souillure ?

Elle le regarda. Elle vit la volonté de ses doigts velus, ployés au bout de ses paumes comme des tenailles, Elle vit la volonté de ses yeux en sang, de sa bouche de fauve. Il n'y avait rien à faire. Il était le maître. Il fallait mourir ou se livrer. Elle pensa à Georges, à leur grand avenir de bonheur et d'amour. Était-il possible de renoncer à tout cela ? Elle attendit quelques secondes encore dans l'espoir fou d'un secours suprême, d'un miracle. Mais il tendait déjà vers elle ses doigts meurtriers. Alors, sans un mot, en un effort surhumain de résignation, elle s'étendit sur le lit.

L'homme se rua d'un bond. Gertrude colla contre ses yeux ses poings fermés, et elle ne fut plus, entre les mains irrésistibles, qu'une chose inerte et froide. Elle le sentit qui s'acharnait après les étoffes. Elle le sentit qui regardait la merveilleuse poitrine dont nul encore n'avait même deviné la blancheur. De honte, elle s'évanouit.

Des heures sonnèrent au loin. Quand elle revint à elle, la chambre était vide. Par la fenêtre ouverte, la nuit versait son ombre tiède. Elle entendit le trot d'un cheval, des portes s'ouvrir, son père rentrer. Puis, les choses retombèrent au silence, à la mort, et il lui sembla qu'elle-même faisait partie. de ce silence et de cette mort, et que son cerveau ne pensait plus, et que sa chair ne vivait plus.

Soudain elle s'aperçut qu'elle était baignée de larmes, et que ces larmes coulaient indéfiniment. Cependant elle n'avait point l'impression de pleurer et d'être la source de ces larmes. Elle se leva. Les larmes coulèrent le long de sa gorge et de ses bras, et de ses hanches, comme de la sueur. Et cela lui donna l'envie d'un acte précis. Elle marcha vers la fenêtre, franchit la barre d'appui, et se laissa glisser comme autrefois elle laissait glisser ses mains

vers les baisers. L'eau fraîche baisa ses pieds, et ses jambes, et ses hanches, et sa poitrine, et tout son corps, et elle resta là longtemps, dans la fraîcheur de la nuit, dans la fraîcheur de l'aube.

Tout le jour, sa détresse fut affreuse. Elle sentait au fond d'elle une blessure irréparable. Une image obscène de l'homme s'interposait entre elle et le spectacle des choses, et lui voilait le regard aimant de son fiancé, la joie de son père, la gaieté de la petite église où les paysans avaient installé des fleurs en tapis et en guirlandes. Georges reçut sa main glacée. Au retour, sur le chemin qui borde l'étang, elle eut une crise de sanglots. Puis, jusqu'au déclin du jour, elle erra seule, parmi les plaines désertes.

Et, le soir, elle courut dans sa chambre et se jeta sur son lit avec des cris de désespoir. Et elle pleurait, elle pleurait de toutes ses forces, comme si elle eût voulu tremper les draps de ses larmes douloureuses.

— Gertrude.

Elle trembla d'anxiété.

— Gertrude.

C'était Georges. Il appelait au pied de la fenêtre. C'était Georges elle n'en douta pas.

Et ce fut immédiat, inexplicable, stupéfiant comme un miracle : une grande joie l'envahit, une joie ardente et irrésistible qui passa sur son âme. C'était Georges, l'époux adoré, le maître attendu.

Elle ouvrit et se pencha.

— C'est vous, mon Georges ?

Par un instinct confus, elle ne lui tendit pas ses mains à baiser. Il entra. Avec lui, avec la nuit délicieusement calme, entra tout le mystère de l'amour, de l'amour souverain qui lave les souillures, qui efface le passé, et pour qui l'avenir existe seul.

Elle comprit que l'acte de la veille n'avait aucune importance. Aurait-elle honte d'une petite déchirure à la main ! Qu'était-ce autre chose ? Toute femme qui se donne se donne pour la première fois. Le reste n'est que préjugé, habitude et bêtise. L'unique devoir consistait à épargner à Georges l'horrible vérité.

Mais que vaudrait un amour qui ne pourrait se résigner au mensonge ?

Elle fut infiniment heureuse. Elle se sentait aussi pure qu'autrefois. Georges s'avança. Elle palpita d'une émotion inconnue, toute rougissante de pudeur. Il la prit dans ses bras. Et il dut la supplier pour qu'elle consentît à lui abandonner sa bouche, sa bouche de vierge...

L'Harmonie sensuelle

J'ai choisi Nanthilde pour femme, parce que son apparence s'harmonisait merveilleusement avec la mienne. Comme moi, elle est grande, vigoureuse, de marche ferme, de corps souple et infatigable. J'en conclus que nos caractères devaient s'accorder, que la vie serait bonne auprès d'elle, et que nous suivrions d'un pas égal le chemin de nos destinées. Car, enfin, peut-on se juger autrement que sur des apparences, et la sagesse n'est-elle pas de s'y fier et de s'en remettre au temps pour découvrir la vérité de ceux à qui nous lions notre existence ?

D'ailleurs, ai-je le droit de rien reprocher à Nanthilde ? N'est-ce pas moi qui, par mes scènes et mon humeur soupçonneuse, rendis notre ménage insupportable ? Certes, ma chair fut déçue au contact de la sienne, et l'indifférence de son beau corps ne fut pas sans irriter mon orgueil d'éducateur et exaspérer jusqu'à la méchanceté mes exigences de mâle. Mais ne se montra-t-elle pas admirable de douceur, de résignation, de soumission ? Et rien, dans sa conduite, peut-il justifier la sorte d'attitude cruelle et implacable que je lui opposai après quelques mois de mariage ?

Pourtant, j'étais sans pitié. Je n'admettais pas qu'elle restât insensible à mes caresses. Je lui en voulais de sa froideur comme d'une offense volontaire, préméditée, sournoise. C'étaient des querelles furieuses et des injures abominables. Ma jalousie surtout la poursuivait obstinément. Au bal, il me semblait que son corps allait s'émouvoir au contact du premier venu. Un autre, plus habile que moi, plus aimé, ne jouissait-il pas en secret de cette merveille de grâce et de jeunesse ? N'était-elle pas, pour quelque rival, un instrument exquis de volupté, elle dont j'ignorais le moindre sourire de joie ?

À bout de forces, je l'ai emmenée chez mon père. Il habitait, dans une vallée du Morvan, les débris restaurés d'un vieux château où il se reposait

d'une vie assez orageuse et de passions dont l'écho m'était souvent revenu. Je lui donnai mes instructions. Nanthilde n'avait pas le droit de franchir les fossés qui entouraient le parc. Aucun homme ne devait pénétrer jusqu'à elle.

Quant à moi, je partageai ma vie en deux. À Paris, j'eus des maîtresses, toujours en quête de plaisirs et cherchant l'oubli dans les bras de la première venue. Puis, soudain, j'accourais là-bas comme un fou. Il me fallait voir Nanthilde, surveiller ses actes, arracher à son regard impassible le secret de ses pensées. Il me fallait la posséder surtout, comme si j'avais l'espoir absurde qu'elle pût enfin être possédée par moi, selon la plénitude de mes désirs.

Et chaque fois le désaccord s'accroissait entre nous. Chaque fois, c'était la rencontre plus misérable de deux étrangers. De plus en plus, je devenais le maître, inflexible et dur, elle, de plus en plus l'esclave insaisissable qui se déroba dans l'obéissance et dans le mutisme. Je la querellais, je la torturais sans que jamais une larme coulât de ses yeux ou qu'une plainte lui échappât. Tout au plus, quand je la prenais entre mes bras, pouvais-je deviner, à quelque signe, Son aversion, son effroi de ma caresse. Oh ! avec quel plaisir, alors, je la battais, la malheureuse !

Un soir j'arrivai. Le château était vide. Un domestique me remit cette lettre de mon père :

« Sur mon conseil, ta femme se soustrait à la vie épouvantable que tu lui imposes. Ton honneur n'a rien à craindre. Elle ne forme d'autre vœu que de vivre tranquille et seule, Je veillerai sur elle, comme si c'était ma fille... »



Certes, ma douleur fut atroce, et j'ai passé là des heures horribles, auxquelles ont succédé de longs jours monotones et inoccupés. Mais je ne peux pas me plaindre, car c'est à cette douleur que je dois l'éveil de ma conscience. J'ai vu clair en moi. J'ai vu que j'aimais Nanthilde et que j'avais agi comme un criminel. J'ai compris quelle admirable créature j'avais foulée aux pieds et combien sa fuite était excusable, même légitime. Alors, j'ai vécu dans le seul espoir de la mériter quelque jour.

Oui, j'ai vécu dignement, sans rien faire pour retrouver celle que j'aimais enfin selon l'amour qu'elle a le droit d'exiger. Dès l'abord, j'ai rectifié ma conduite. Peu à peu, j'ai aboli tous mes instincts de brutalité et de débauche. Je me suis purifié. Confiant en la vertu de Nanthilde, j'ai méprisé les besoins de ma chair. En même temps, mon esprit s'élevait, et je suis parvenu à une force d'âme dont ma femme eût pu s'enorgueillir puisqu'elle en était la réelle inspiratrice. Mais qui m'aurait dit qu'elle la mettrait à l'épreuve d'une si abominable façon, elle, elle que je vénère malgré tout, que j'aime malgré tout ?

Maître de moi, régénéré, je me mis à la recherche. Deux ou trois endroits me sollicitaient, un surtout dont mon père me vantait souvent, jadis, la situation et le charme, et où il possédait une petite maison. C'était dans le beau pays onduleux qui s'étend d'Avranches à Granville, en face du Mont Saint-Michel.

J'y allai l'autre semaine, et je la vis.

Il faisait un joli soleil de mai. Des arbres me dissimulaient. Je la vis sur la route, aux côtés de mon père. Elle cueillait des fleurs, des coquelicots, des marguerites et des mauves, et elle les lui donnait à porter, avec un sourire grave, comme si elle lui confiait un fardeau très précieux. Elle me parut toute jeune, heureuse et insouciant, Mon cœur battit violemment. Que restait-il de moi en celle qui avait été mienne ?

Elle prit le bras de son compagnon et ils entrèrent dans une maison joyeuse, à poutres en croix et à roses grimpantes. On apercevait au loin la mer.

— Durant huit jours, je n'osai me montrer. Peut-être un secret désir de connaître sa vie m'en empêchait-il également. Je pus constater, d'ailleurs, qu'ils vivaient dans la solitude la plus absolue. Chaque matin, le vieillard descendait sur la grève ; l'après-midi, elle sortait avec lui.

C'est un matin donc que je me présentai chez elle. Oh ! comme j'avais peur !

En me voyant, elle devint toute pâle. J'essayai de lui prendre la main. Elle me repoussa. Nous ne bougions plus ni l'un ni l'autre. Enfin, je me mis à genoux devant elle.

— Nanthilde, je vous aime et je vous demande pardon.

Elle murmura d'une voix sourde :

— Que voulez-vous ? Que voulez-vous ?

— Reprendre la vie où nous l'avons laissée, lui dis-je en tremblant.

Alors, elle se précipita vers moi en criant :

— Mais vous ne savez donc pas ? Mais, j'aime, j'aime ! Vous entendez, j'aime !

— Tu aimes, lui ai-je dit, sans bien comprendre.

Était-il possible qu'elle pût aimer, elle ! Je lui demandai :

— Qui aimes-tu ?

Et elle me répondit très simplement :

— J'aime votre père, je suis la maîtresse de votre père.

L'aveu terrible se prolongea dans le silence. Les mots en résonnaient, inexorables. Et il en vint d'autres qui résonneront toujours dans le silence de ma vie, d'autres qu'elle prononça sans haine ni méchanceté.

— Je ne vous ai jamais aimé. Dès la première nuit, j'ai eu horreur de vos caresses. Lui, je l'ai aimé du premier jour, et c'est moi, je vous le jure, c'est moi qui ai mendié ses baisers.

Je baissais la tête sous l'insulte.

J'avais l'impression que je me heurtais à un amour immense, indestructible.

Une dernière fois, je la regardai, je vis sa haute taille, ses épaules larges, sa gorge puissante. Et je m'en allai.

En chemin, j'ai rencontré son amant. Il a des cheveux presque blancs. Son dos se voûte. Sa marche est hésitante. C'est celui-là cependant pour qui elle m'a trahi, c'est lui qu'elle me préfère.

Pourquoi pas ? Je me suis trompé en concluant de la similitude de nos apparences à l'entente certaine de notre chair. C'est peut-être l'accord des âmes qui produit l'harmonie sensuelle la plus parfaite. Si son jeune corps, insensible à ma caresse ardente, vibre sous les baisers timides du vieillard, c'est que les paroles tendres, les prières, les câlineries, les délicatesses du cœur le troublent plus profondément que la volonté brutale de mon désir.

Sois heureuse, Nanthilde, aime qui tu peux aimer...

La Chair merveilleuse

Ils firent quelques pas l'un vers l'autre, les bras tendus. Mais avant de s'étreindre, ils se contemplèrent une fois encore de tout leur regard éperdu d'amour et de désir.

Rien ne pouvait plus retarder l'heure qu'ils différaient depuis si longtemps. Le divorce avait libéré Mathilde de son premier mariage. L'obstacle même de leur volonté n'existait plus. Ils étaient seuls dans la chambre nuptiale, libres de se prendre. Leur chair torturée par la longue attente, aussi bien que leur âme avide d'une union plus intime, exigeait l'acte suprême de l'amour.

Pierre la regarda des pieds à la tête. Une dernière fois, il imagina, sous le voile des vêtements, ce corps dont la splendeur devinée hantait ses nuits. Il allait enfin le connaître, le toucher et le caresser.

Elle s'avança, les lèvres offertes. Mais il la repoussa doucement. Il voulait la voir nue tout entière, d'abord, afin que leur premier baiser ne se limitât pas au contact de leurs bouches. Et, soudain, dans le silence sacré, il porta les mains sur elle comme un maître craintif et impatient.

Ses doigts tremblants ouvrirent peu à peu le corsage, et puis écartèrent les batistes. Et, peu à peu, de la chair apparaissait, ainsi qu'une source de blancheur. Et ce fut l'éclosion admirable de la gorge, et ce fut la taille souple et les hanches nobles. Et ce fut tout le jaillissement du corps.

Dans son ivresse, Pierre eut la vision rapide de quelque chose de merveilleux, en dehors de toute conception humaine, et, un instant, il joignit les mains, sentit ses genoux fléchir et balbutia des mots d'extase. Mais la folie du désir éteignit sa pensée et troubla ses yeux, et il la prit dans ses bras.

Ils gardèrent de cette nuit le souvenir apparent d'une grande joie. Et, cependant, le mal qui les devait tourmenter si fort fut en germe dans ces heures et, comme ils le comprirent plus tard, surgit dès le premier geste de leur amour. Le lendemain même, malgré l'exaltation de leurs paroles, ils sentirent distinctement, au plus secret de leur âme, une petite blessure dont ils ne pouvaient ignorer l'amertume croissante. Qu'éprouvaient-ils ? Ils n'auraient su le dire tout d'abord, une inquiétude confuse, le malaise peut-être qui suit l'accomplissement de nos plus beaux rêves. La réalité les avait-elle donc déçus ?

La seconde nuit se passa de manière étrange. Pierre devêtit Mathilde avec la même exaspération amoureuse, mais il s'arrêta comme la veille et, cette fois, il joignit les mains et s'agenouilla devant le corps dévoilé. C'était un spectacle incomparable. Il n'avait jamais imaginé des lignes plus pures, une beauté plus radieuse et plus absolue. Ses yeux en apprenaient les grâces diverses. Et il les disait en louanges étonnées, balbutiantes, comme s'il eût cherché des mots nouveaux pour ces splendeurs nouvelles.

Elle l'écoutait et le regardait, heureuse et fière. Du temps s'écoula. Il ne la toucha point. Ils s'endormirent sans un baiser.

Au matin, leur jeunesse les rapprocha. Ils eurent la même impression décevante, précise maintenant, si précise qu'il leur fallut bien l'attribuer au fait. même de leur étreinte. Et, les jours suivants, le mal se répéta. Le moindre contact le déterminait. Toute caresse l'aggravait. Ils n'en discernaient pas la cause obscure, mais ils devaient reconnaître la misère de leurs sensations. L'assouvissement ne répondait pas à l'élan de leurs désirs. Et, même, ces désirs en vinrent à se manifester de façon timide, gauche, moins fréquente. Pourquoi ?

Ils souffrirent infiniment. Ils s'aimaient toujours, et de plus en plus, et, par cela même, quelle douleur de ne pouvoir se prendre selon leur amour, se posséder selon le vœu de tout leur être ! Quelle tristesse pour leurs âmes aimantes de ne pouvoir se sentir jamais dans le frisson des chairs ! Et avec quelle désolation Pierre dénudait le corps de Mathilde et le couchait sur les fourrures du divan ! Vainement, ils tentaient l'épreuve. Étreinte froide, embarrassée, suivie d'un long silence !

Un soir, ils surent. Pierre, une fois de plus, dans l'espérance opiniâtre du bonheur, contemplait Mathilde. Elle ne bougeait pas, humble maintenant et sans nul orgueil. Avidé d'elle, il tendit les mains vers ses hanches et la bouche vers sa poitrine. Mais son geste s'interrompit. Et il reconnut que toutes les fois il en était ainsi, que depuis le premier jour il s'arrêtait en son élan comme si un obstacle, de plus en plus puissant, s'y fût opposé. Conscient soudain, il murmura :

— Ah ! Mathilde, ton corps est trop beau : tout cela est trop beau !

Ils savaient. Ils savaient l'étrange et complexe douleur dont ils étaient les victimes. Ils la purent analyser dans leurs souvenirs comme dans le présent. Elle resta victorieuse de tous leurs efforts et de tout leur amour.

— Tu es trop belle, Mathilde, répétait Pierre d'une voix désespérée.

Il se rendait compte que ses mains devenaient timides pour la toucher et que sa bouche hésitait devant sa chair somme si la baiser eût été sacrilège. Quand il l'enlaçait, il sentait contre lui les deux seins magnifiques et, songeait à leur ampleur orgueilleuse et à l'harmonie de leurs contours, il s'efforçait de n'en pas atténuer, même passagèrement, la forme parfaite. Et elle, en son instinct de femme, était embarrassée de cette gorge, et aussi de ses hanches, et de ses bras, et de ses jambes, parce qu'il lui semblait que c'étaient autant de points étrangers dont elle le devinait préoccupé.

Ils souffraient du mal d'idéal. Vainement, Pierre, surmontant sa gêne, caressait ce corps, s'emparait de lui, jouissait de lui ; il le sentait inaccessible. Quelque chose de mystérieux l'en séparait invinciblement, quelque chose de matériel presque, qui prenait en sa pensée une sorte de personnalité. C'était l'idée d'une perfection surhumaine, au-delà des rêves d'art les plus sublimes. Ces dignes de statue lui cachaient la femme vivante, et, pareillement, elle se trouvait emprisonnée, pour ainsi dire, dans les courbes merveilleuses de son corps.

Et ils restaient silencieux et froids l'un près de l'autre, comme s'ils fussent restés auprès d'une troisième personne, émanée de lui aussi bien que d'elle, la beauté de Mathilde, cette beauté qu'ils étaient impuissants à saisir et à maîtriser.

— Il n'y a pas de fusion possible entre la nature humaine et la perfection, disait Pierre.

Que de fois ils pleurèrent ensemble, si unis par leurs âmes meurtries et désireuses, si divisés par le miracle détestable de cette perfection !

Or, Pierre dut partir en voyage. Et, ce voyage, il le prolongea au-delà des quatre semaines fixées. À son retour, il trouva Mathilde étendue. Elle sortait à peine d'une longue maladie qu'elle avait réussi à lui cacher dans ses lettres.

Elle sourit, l'air heureux et triste. Il eut l'intuition qu'un événement considérable s'était produit.

Ils causèrent longtemps, les mains entrelacées et les yeux confondus. Et des frémissements obscurs de désir passaient de l'un à l'autre comme des souffles d'orage qui se heurtent. Et, peu à peu, il se pencha sur elle ; et, comme la première fois, et comme toutes les autres fois, de ses doigts toujours tremblants, il entr'ouvrit son corsage, écarta les batistes et la dénuda. Mais, cette fois — par quel prodige, il ne s'en rendit pas compte — il n'eut aucune hésitation, l'élan de son désir ne s'interrompit point, nul embarras ne troubla sa caresse. Elle s'offrit à lui en toute confiance, il la prit en toute ardeur. Et ce fut une étreinte profonde, totale, absolue.

— Oh ! Mathilde chérie, s'écria Pierre, je viens de t'avoir enfin, je te possède, tu es à moi, à moi !

Elle se dressa devant lui, et sa voix eut un accent de détresse infinie.

— Regarde, Pierre.

Il regarda. Le corps n'était pas parfait, Il y avait sous les seins une ligne d'ombre légère. Il y avait des creux aux épaules. Les bras et les jambes s'allongeaient, un peu amaigris.

Un soupçon atroce effleura Pierre.

— Mathilde, c'est toi qui as voulu cela... tu t'es rendue malade, exprès... des imprudences... j'en suis sûr...

Elle n'eut pas la force de protester. Un long silence les unit. Puis il la coucha sur ses genoux :

— Oh ! mon aimée, chère martyre d'amour, tu nous donnes le bonheur. C'est affreux, mais je l'aime mieux ainsi, tu es plus près de moi... je te

comprends...

Ses mains flattaient la chair conquise. Elles se promenaient impérieusement sur ce champ de volupté, s'arrêtant où il leur plaisait, à l'aise auprès des charmes moins admirables et des courbes moins pures. Et il adorait surtout les seins alourdis. Sa bouche les baisait joyeusement l'un après l'autre. Et son baiser suivait en-dessous d'eux l'ombre légère qui les avilissait.

Mathilde pleurait, cependant...

Selon la nature

Le navire fit naufrage. Trois passagers qui s'accrochèrent à des vergues et à des épaves furent jetés sur la côte d'une petite île. C'étaient deux Français, le mari et la femme, et un Anglais qu'ils ne connaissaient point.

Ils ne perdirent pas leur temps à se lamenter ni à combiner d'inutiles signaux. Le couple sécha ses vêtements derrière une roche, l'étranger derrière une autre, et tous trois partirent à l'aventure. Une heure leur suffit à constater que, seuls, des troupeaux d'antilopes et des bandes d'oiseaux habitaient leur nouveau domaine. Les côtes étaient nues, mais il y avait au centre une source, un peu de verdure et un bouquet d'arbres gigantesques. Les deux hommes décidèrent — par signes, car ni l'un ni l'autre ne parlaient le même langage — que l'on s'installerait là.

Ils burent. Ils mangèrent des baies et des racines. Deux huttes en branches furent construites, des feuilles mortes accumulées. Il faisait chaud. La première nuit s'écoula fort bien.

Les jours suivants, les semaines suivantes, un effort patient et ingénieux permit de rendre l'existence plus confortable. À l'aide d'armes grossières, on tua, première condition d'existence. L'Anglais était robuste et infatigable, le Français adroit et fertile en ressources, la femme exercée aux soins du ménage. En outre, le souvenir de leurs lectures les secourait puissamment, et l'exemple des divers Robinsons leur indiquait tout ce qu'il est d'usage de faire en pareil cas : rafistolage des vieux habits et confection de vêtements neufs au moyen d'écorces et de fibres, capture d'animaux par la force, la ruse ou la persuasion, fabrication de baumes utiles et de liqueurs agréables, agencement de logis commodes, propres et gais.

Bref, il arriva qu'ils s'arrangeaient si bien du présent que le passé leur importait peu et que de l'avenir ils ne se souciaient guère. Les deux hommes avaient toujours à s'occuper. La femme apportait la joie de sa

beauté et de sa grâce. Quant aux relations, elles étaient fort nettes. Le couple, uni depuis quelques années seulement, s'aimait beaucoup. Par affabilité et aussi par intérêt, ils essayèrent d'attirer leur compagnon et d'apprendre sa langue ou de lui enseigner la leur. Mais il opposait à ces avances une telle réserve, cherchant si visiblement les occasions de s'éloigner et de travailler à l'écart, qu'ils renoncèrent à leurs tentatives.

Et des mois passèrent ainsi, puis un an, puis deux ans. Un état de choses existant, on ne voit pas de raison pour qu'il prenne fin, si nul événement ne surgit. Or, que pouvait-il advenir ? L'Océan les emprisonnait inexorablement et ils connaissaient l'île en ses moindres détails.

Il advint ceci : un jour de grande chaleur, la femme ayant découvert ses épaules, l'époux aperçut dans le regard de l'étranger une lueur de concupiscence. Il l'observa. Les yeux étaient fixes, rivés à la luxuriante chair, et les mains tremblaient un peu.

Il n'en éprouva pas d'agacement, ce qui l'étonna, la même aventure l'ayant jadis, un soir de bal, jeté en une fureur jalouse. Mais des pensées multiples l'assiégèrent, et dès lors sa conscience fut le théâtre d'un drame intense et complexe.

Surtout lui apparaissait ce à quoi il n'avait point encore réfléchi, et sa femme non plus assurément, l'étrange situation de l'Anglais. Ils ne se gênaient pas eux, dans la manifestation extérieure de leur amour.

Sans y attacher d'importance, ils se laissaient surprendre aux bras l'un de l'autre et les lèvres jointes. Et sans nulle coquetterie — cela était incontestable — mais par la force des choses, la femme se montrait souvent vêtue de façon sommaire, la gorge presque nue, les jambes visibles à travers les loques et les oripeaux.

Quelle impression devait subir le malheureux au spectacle de ces baisers et de cette chair ? Jeune et robuste, que ressentait-il durant les nuits ardentes, quand il évoquait l'étreinte proche de ses deux compagnons, l'abandon de la femme, la folie et le spasme de ce corps dont il savait le secret merveilleux ?

L'époux imagina les tortures possibles, certaines, de ce colosse aux appétits puissants et jamais assouvis. Il discerna que son besoin de solitude n'était que le désir de fuir le danger, et que les énormes travaux qu'il

entreprenait à la fois aboutissaient à de bienfaisantes fatigues. Et il eut vraiment pitié de lui.

— N'aurait-elle pas, elle, la même pitié si elle devinait ? se demanda-t-il, et alors quelle serait sa conduite ?

Il songea tout à coup que cela peut-être arriverait ou que toute autre raison surviendrait qui pousserait sa femme vers sa chute. Mais cette idée, phénomène inexplicable, ne le troublait pas outre mesure. Il l'examina souvent, car elle le hantait et, des semaines et des semaines, il la retourna en tous sens avec l'étonnement continu de n'en point souffrir.

Et ce n'est que peu à peu, par une lente intuition de soi-même et des causes profondes qui déterminent les êtres, qu'il comprit la vérité. Il comprit qu'en pleine nature et loin du monde, il était fort simple qu'il n'éprouvât que des sentiments naturels, sans mélange de fausseté ou de vanité. La jalousie n'est qu'un instinct de propriété. L'orgueil l'exaspère et les siècles et les foules et l'habitude lui ont donné la force et l'apparence d'un instinct naturel. Au point de vue absolu, que lui importait la chute de sa femme ? Cela ne lui causerait aucun ridicule. Leur amour en serait-il diminué, leurs caresses moins douces, leur intimité moins voluptueuse, et le bénéfice de joie et de tendresse qu'il en retirerait, moins grand et moins durable ?

Il comprit cela, et surtout il le sentit. Comme de l'eau qui lave et qui purifie, le contact incessant de la nature l'avait lavé des instincts acquis et des préjugés ineptes, l'avait purifié de tout ce qui est mesquin et factice. Et non seulement il admit sans effroi l'éventualité de l'acte, mais pour que cet acte ne fût pas entaché de trahison et de petitesse, il le voulut préparer lui-même. Et sa pitié sincère l'y incitait comme à une réparation légitime.

Et il dit à sa femme les choses qu'il pensait :

— Comprends-tu bien ? Élève ton âme au-dessus des médiocrités ordinaires, pour bien comprendre. Lui et moi nous sommes deux êtres identiques, affranchis de toute contrainte sociale. Le hasard nous a jetés là, et nous avons en commun cette île avec toutes ses ressources, et, en outre, toute notre énergie et toute notre habileté pour y vivre. Ce que nous avons trouvé et ce que nous avons apporté, voilà notre patrimoine. Il est à lui comme à moi, et je ne prétends pas davantage en distraire quelque chose à

mon profit que je ne l'admettrais de sa part. Or, est-il juste que j'aie, moi, la joie inappréciable d'un corps de femme, et qu'il ne l'ait point lui ? Songe à la consolation, à l'enivrement, à l'extase dont il est privé. L'acte légal de notre mariage constitue-t-il pour moi un droit réel ? Je le penserais, là-bas, où cet acte est une association de deux êtres contre tout ce qui les entoure. Mais ici, ne fait-il pas partie, lui, au même titre que moi, de cette association ? Je te le dis gravement et solennellement, sans même qu'il me soit possible d'en souffrir, je te considère comme dégagée du devoir de fidélité envers moi. Bien plus, je déclare que ses droits sont analogues aux miens.

Les yeux dans les yeux, il lui dit :

— Va vers notre compagnon, femme, et offre lui ton corps.

Elle ne sembla point gênée. Il y eut un grand silence. Puis elle sourit d'un sourire inquiétant et doux.

Et il devina qu'elle n'avait pas attendu les paroles de vérité et de conscience pour obéir, elle, à sa bonté de femme, à sa perversité de femme, à son instinct de femme. Il tressaillit, prêt à la douleur et à l'irritation. Comment avait-elle réussi à tromper sa clairvoyance ? Mais une foi ardente le soulevait et il trouva que c'était bien. Chacun avait agi selon soi et selon la nature. Pourquoi condamnerait-il la femme ? N'est-elle pas plus proche encore de cette nature que l'homme, et par conséquent ne doit-elle pas plus vite s'y soumettre ! Et n'est-ce pas encore la nature qui veut qu'à la bonté et à la tendresse de la femme il se mêle toujours un peu de mensonge ?

De l'une à l'autre

Odette fut devant moi, dès que se glissa dans nos âmes et dans nos veines le poison de l'amour, Odette fut devant moi comme une petite fleur frêle qu'il m'était loisible de cueillir selon mon caprice.

Il ne se peut pas que de deux êtres liés par quelque sentiment l'un ne soit le maître de l'autre. Ce n'est point toujours le plus fort, ni le plus volontaire, ni le plus indifférent. La faiblesse et la lâcheté sont des causes de domination quelquefois supérieures à la persévérance et au courage. Et le phénomène est incompréhensible qui fait que telle créature marche devant telle autre et la conduit sur les routes de la vie.

Odette me suivait avec cette angoisse de ceux qui vont vers le danger et qui le voudraient affronter, tant l'incertitude les torture. Je lisais dans ses pauvres yeux l'appel du baiser qu'elle redoutait de toute son honnêteté et qui serait pourtant le terme d'une douleur. Mais une sorte de cruauté me déconseillait d'agir. J'aimais que chacun de mes gestes fût pour elle un espoir et une crainte. Il me semblait sentir auprès de moi le tremblement d'une feuille aux premiers souffles de l'orage. Et c'était doux de savoir que je pouvais l'apaiser, faire couler de ses yeux les larmes calmes, changer son effarement en la grave souffrance des amours heureuses.

J'attendais. N'avais-je pas l'avenir ? Dix ans, quinze ans de cette existence m'appartenaient. Autant la façonner suivant les exigences de mon bonheur. Nos semblables sont des statues que nous animons de nos sentiments, de nos sympathies, de nos haines. Voir sa propre vie sourdre en une âme vierge et en un corps nouveau, la voir qui s'insinue lentement à travers mille obstacles, qui désagrège les remparts, qui comble les vides et s'enfle d'un afflux incessant, quelle volupté plus profonde que d'envahir un être comme un torrent aveugle qui viole et renverse !

Elle me disait si doucement, la pudique créature dont les lèvres, à la fin, ne s'effarouchaient pas des plus précis aveux :

— Je ne veux pas, je ne veux pas être à vous et je sais que je serai vôtre au jour et à l'heure qu'il vous plaira.

Je me penchais vers elle et murmurais :

— En ce moment, ici, consentirais-tu ?...

Elle défaillait. Ce n'était pas seulement appétit de sa chair éperdue, mais aussi désir infini de toute son âme soumise et avide de marquer sa soumission. Étrange et pervers calcul qui me poussait à différer l'étreinte comme si chaque minute d'attente ajoutait une promesse à l'extase définitive ! N'était-ce pas aussi sa souffrance qui me plaisait ? Car elle souffrait, la pauvre chère, elle souffrait misérablement. En vérité, jamais être ne fut comme elle la chose d'autrui. De continuelles sensations de créateur m'exaltaient. Oui, je la créais indéfiniment.

Or, un jour, une femme vint chez moi voilée. J'allai vers elle : « Odette, Odette... »

Ce n'était point Odette, et c'était elle pourtant, moins jeune, moins fraîche, plus mystérieusement belle. Une insurmontable angoisse m'oppressa. Pourquoi ?

La femme dit : « Je suis *sa* mère. »

La voix n'était point agressive, mais décidée. Elle venait avec la certitude de vaincre. J'en eus d'ailleurs l'intuition. Mais comment aurait-elle raison de moi ?

Elle s'assit à mes côtés et prononça :

— J'étais en voyage, j'ai deviné d'après les lettres d'Odette que quelque chose d'anormal se passait... je suis revenue, elle m'a tout avoué... il faut en finir...

Je l'interrogeai du regard. Elle continua :

— Je vous connais à travers elle, je sais ce qu'il y a de délicieux et de passionnant dans votre aventure, mais la malheureuse en souffre trop... et je vous demande de la laisser.

— Moi, m'écriai-je, ne plus la voir !

Elle sourit. Et ce sourire, je le sentis, était plein de pitié pour moi. Qu'importaient mes protestations devant son inébranlable certitude de succès ! J'en fus tout troublé. Elle me saisit les mains et murmura :

— Je vous en prie, laissez-la, laissez-la... et tout ce que vous exigerez, je vous l'accorderai.

Oh ! de quel étrange ton elle disait cela ! et quelle infinie séduction émanait de la mystérieuse créature ! Sa grâce m'imprégnait et je tremblais de deviner le sens secret de ses paroles. Mais elle précisa :

— Ce que vous voulez d'elle, d'autres peuvent vous le donner, d'autres qui seraient semblables... plus belles même... ainsi, moi.

J'étendis les bras comme pour la repousser. En vérité j'avais peur, et j'eus soudain l'idée que cette peur était d'essence analogue à la peur qu'Odette avait de moi, une peur faite d'espoir, d'humilité de faiblesse. Qu'allait-elle faire, mon Dieu, qu'allait-elle faire ? Elle s'approcha, et son souffle baignait mon visage.

— Il n'y a pas de raison, disait-elle à voix basse, pour préférer une femme à une autre, si leurs formes sont identiques, si leur apparence est la même. Qu'aimez-vous en Odette qui ne soit en moi ? Son âme ? Mais connaît-on jamais une âme ?

Elle dit d'autres choses encore. Elle n'eût rien dit qu'elle m'eût convaincu pareillement, car sa présence seule faisait que je n'avais plus de volonté. Puis j'entendis qu'elle me parlait de son corps et qu'elle en proclamait la splendeur. Et je me bouchai les yeux. Mais je voyais, je voyais à travers mes poings fermés, le geste de ses mains qui dégrafaient son corsage et la blancheur de ses épaules et le jaillissement de sa poitrine lourde. Je fus épouvanté comme au contact de quelque grande bête prête à m'anéantir.

Elle me prit. Elle fit de moi ce qu'elle voulut.

Et je suis la chose d'un autre être. Qu'y a-t-il de différent entre Odette et elle ? Je ne sais. Peut-être rien. Cependant Odette était en face de moi comme une feuille devant la tempête, et je suis en face de sa mère comme une feuille devant la tempête.

Et mon corps ne m'appartient plus, ni mon cerveau, ni ma vie. Quelqu'un joue avec tout cela, comme l'Océan avec un brin de paille. Et ce quelqu'un, il me semble que c'est toujours Odette, mais une Odette qui s'est agrandie tout à coup, augmentée de forces inconnues, tandis que, moi, je diminuais jusqu'à n'être plus qu'un pauvre insecte... Et je n'y comprends rien...

La Lueur de l'espoir

Tous les étés, il errait à travers la France, roulant sur les grand'routes nues ou sur les petits chemins sinueux, au bruit doux et profond de sa bicyclette. Il aimait la vie qui palpite à l'ombre des choses mortes, le charme des églises déchues, des murailles en ruines, des étangs solitaires.

Cette année-là, il parcourut le magnifique pays de l'Orne, vieille terre féodale, rude et mystérieuse, et, un jour, sur la lisière d'une forêt, au fond d'une cour entourée de bâtiments de ferme, il aperçut un vieux manoir, ou plutôt, selon l'expression de la contrée, un vieux logis vénérable et simple. Il entra. Une femme âgée, l'air maladif, en vêtements de paysanne, mais bourgeoise d'aspect et de manières, vint à lui. C'était la châtelaine. Elle consentit à l'accompagner dans sa visite, tout en le prévenant qu'il ne verrait rien de bien curieux.

De fait, la demeure était quelconque, l'ameublement fort banal : de grandes pièces vides, enlaidies par un abominable papier, un air de maison déserte, sans un coin d'intimité. Mais l'étranger ne put retenir un cri d'admiration devant le spectacle que l'on avait du perron principal. Un merveilleux jardin français descendait de là, adorablement régulier, fait de plates-bandes symétriques et d'allées parallèles, orné de petits arbres taillés en formes amusantes, silhouettes d'animaux ou de choses. C'était un vrai jardin d'autrefois, d'une prétention délicate, d'un goût factice et compliqué.

L'enthousiasme du visiteur sembla plaire à la vieille dame. Elle lui fit les honneurs de son domaine. Il y avait là toutes les fleurs surannées que l'on ne trouve plus que dans les coins de province, des fleurs passées de mode, des fleurs de curé ou de dévote, et qui ont des odeurs saines, austères, tout à fait respectables. Elle en cueillit quelques-unes et les lui donna, comme on

offre un présent de haute valeur. Ils arrivèrent ainsi au bas du jardin, sur une terrasse qui dominait un vallon frais et paisible.

Elle voulut s'asseoir, avouant une grande fatigue. Ils parlèrent. Certains mots qu'elle prononça, l'aisance de son langage le rendirent curieux de connaître le secret qu'il supposait à cette existence bizarre. Elle vivait là depuis trente ans, avec deux domestiques, sans jamais franchir la grille d'entrée, sans voir personne, sans autre joie que l'entretien de son jardin. Pourquoi ? Pourquoi cette voix triste ? Pourquoi cet air de personne que le destin a brisée, et qui vit par résignation, en dehors de l'espoir, en dehors de la vie ?

L'heure était douce et grave. Sous l'herbe du vallon, la rivière chuchotait. Fut-ce besoin de confidence, bavardage de vieille, excès de mélancolie ? Toujours est-il qu'elle parla sans qu'il la dût beaucoup presser. Ce ne fut pas long, quelques phrases courtes : toute vie d'ailleurs ne-tient-elle pas en quelques phrases, en quelques mots ?

— J'ai été heureuse, monsieur ; oui, pendant dix ans, j'ai été très heureuse. J'aimais mon mari, un bon et brave homme, et j'aimais mes enfants. Oh ! mes enfants ! J'en avais cinq. Vous entendez ? Cinq : trois filles d'abord, et puis deux garçons. On vivait près de Paris, dans une jolie maison... Et puis, voilà les choses qui se sont passées en un mois, pas plus d'un mois. Un soir, mon mari rentra, fiévreux, grelottant... Une maladie se déclara ; il mourut trois jours après... Et mes deux filles aînées tombèrent malades aussi, et elles moururent dans la même semaine. Et puis ce fut le tour de mon fils aîné, et puis le tour de mon autre fille, et ils moururent tous deux... Et puis, enfin, le dernier tomba malade aussi, mon petit garçon, un tout petit à peine sevré...

Elle tremblait de tous ses membres, et un tel désespoir l'agitait encore qu'elle ne vit pas le trouble de l'étranger.

— Eh bien ! eh bien ! murmura-t-il, achevez. Le petit, le dernier, il est mort comme les autres, n'est-ce pas, il est mort aussi ?

Elle dit à voix basse :

— Je ne sais pas.

— Comment ! vous ne savez pas ?

— Non, j'avais trop souffert, toutes ces morts, le père, quatre enfants, et puis celui-là qui allait mourir... j'étais folle de douleur, je n'ai pas eu le courage, non, je n'ai pas voulu savoir, j'ai voulu garder mon espérance, si faible qu'elle soit, un doute, et je me suis enfuie...

Il lui secoua le bras violemment.

— Comment s'appelait-il, celui-là ?

— Guillaume.

Il se leva d'un bond. La vieille pleurait, perdue dans ses souvenirs. Oh ! cette histoire navrante que son tuteur lui avait racontée au sortir du collège, cette histoire qui était la sienne, à n'en point douter, et qu'il entendait maintenant de la bouche de cette vieille paysanne ! « Ma mère ! » balbutia-t-il. Quelque chose palpitait en lui, une émotion profonde, non qu'il se sentit attiré vers elle, mais le miracle de cette rencontre le bouleversait. Il fut sur le point de s'agenouiller et de l'entourer de ses bras. À ce moment, elle reprit :

— Est-il mort ? C'est probable, mais je n'en suis pas sûre ; peut-être est-il vivant, mon Guillaume. J'ai tenu les quatre autres, là, inanimés, tout froids, lui non... Il n'y a rien d'impossible à ce qu'il soit vivant. Depuis, je n'ai pas voulu m'enquérir, parce que j'avais peur de la vérité ; je me suis enfermée ici, à l'abri de toute nouvelle, et j'ai attendu, j'attends que le hasard me l'amène ; j'attendrai jusqu'à ma mort, ce qui n'est pas beaucoup maintenant... encore quelques mois.

Elle se mit à tousser. Il la regardait tristement. Parlerait-il ? Nul instinct ne l'y poussait, nul élan d'amour vers cette petite vieille, inconnue deux heures auparavant. Mais ne devait-il pas lui donner cette consolation suprême ? N'était-ce pas son devoir ?

Il sentit que non. Elle n'aurait pas le temps de savourer son bonheur, et elle avait perdu trop de temps pour ne point le regretter affreusement. Quel remords pour elle ! Quel épouvantable supplice d'apprendre soudain qu'elle avait manqué trente années de tendresse, de dévouement, d'orgueil, trente années de maternité réelle ! La joie de le retrouver compenserait-elle la torture de ne pas l'avoir retrouvé plus tôt, surtout la torture de l'avoir abandonné ? « Si j'avais su ! si j'avais su ! » ne cesserait-elle de se dire.

Oh ! non, il ne parlerait pas. Il ne soufflerait pas sur cette fragile existence. Elle s'était bâti là, dans ce décor suranné, entre ce logis d'un autre siècle et ce jardin factice, un pauvre petit bonheur auquel il ne fallait point toucher. Elle avait choisi l'incertitude : qu'elle s'éteignît donc dans le mensonge doux de cette incertitude.

Il prit sa main décharnée et en baisa les rides. Et il s'en alla, emportant pour tout souvenir de cette rencontre les fleurs que sa mère avait cueillies.

L'Amoureuse

Nous allons nous marier, Christine et moi. Mariage étrange après nos fiançailles d'il y a trente ans, après ces trente années si vides pour moi, si magnifiques pour elle. Notre nuit de noces sera très calme. Je baiserais le front de ma femme et je m'en irai. Nous sommes si vieux !

Ce sont nos parents qui nous ont destinés l'un à l'autre jadis, alors que nous nous connaissions à peine. Christine était encore au couvent, et je ne la voyais que de loin en loin. Je devais l'aimer déjà, car je me souviens que je remarquais chaque fois les progrès de sa beauté, et c'est autant de Christines, différentes et de plus en plus belles, qu'évoque ma mémoire.

Son père mourut ; puis, comme elle prenait ses dix-huit ans, sa mère. À son lit de mort, celle-ci lui fit promettre de m'épouser. Elle s'y engagea, et il fut convenu que la chose s'accomplirait au bout d'un an. En attendant, elle vécut chez des parents éloignés qui ne s'occupaient point d'elle et lui laissaient toute indépendance. Respectueux de sa réputation, j'espais mes visites, mais il n'était point nécessaire que je la visse pour que mon amour augmentât, ainsi que mon admiration. M'aimait-elle ? Je ne me le demandais point. Il me semblait que, chez cet être si incomplet et si vague qu'est la jeune fille, l'amour n'existait qu'à l'état inconscient. D'ailleurs, je ne pensais à rien : j'aimais.

Et c'est un mois avant la date fixée que Christine me fit venir et me dit, sans détour, sans embarras :

— Mon ami, j'ai des choses graves à vous confier, des choses qu'un an de liberté et d'expérience m'a apprises et qui sont un obstacle insurmontable à nos projets.

Je l'interrogeai anxieusement. Elle répondit :

— Je ne vous aime pas comme on doit aimer celui à qui l'on consacre toute sa vie, et voici également ce que je tiens à vous dire, autant pour être

franche que pour apaiser votre amour-propre : je n'aimerai jamais personne assez pour lui consacrer toute ma vie.

— Comment ?... Je ne vous comprends pas...

— C'est bien simple ; certains détails ont éveillé mes doutes, je me suis étudiée, je sais ce que je vaudrai, je sais ce que je ferai et, je vous l'affirme, quel que soit mon mari, il me sera impossible de lui être fidèle. Oh ! ne vous récriez pas ! Est-ce que vous me connaissez ? Moi, je me connais, j'ai senti la force qui m'attirait vers les hommes, j'en ai laissé s'approcher de moi, et rien que leur présence me trouble. D'abord, j'en étais toute honteuse, mais que voulez-vous ? C'est en dehors de ma volonté : j'ai des instincts qui me poussent, et je suis sûre qu'un jour ou l'autre, bientôt, je n'y résisterai pas... Le premier homme que j'aimerai... Le premier même... dont... j'aurai envie, je lui appartiendrai... je m'offrirai à lui...

Elle hésitait, non par pudeur, mais pour moi, par crainte de ma peine. Et de fait... Oh ! ce que je souffrais ! Elle, ma Christine, dire de telles choses, annoncer de telles infamies... Je balbutiai :

— Et moi ? et moi ? Vous ne m'aimez donc pas ?

— Pas de la sorte, non, pas de la sorte... Sans quoi... sans quoi je serais votre maîtresse.

Sa voix grave me fit tressaillir. Elle était debout devant moi, créature admirable, haute et forte, aux yeux ardents, aux lèvres charnues. Son corsage se tendait sous l'effort de sa poitrine. Elle semblait vraiment prête à l'amour, faite pour l'amour. Elle me dit encore :

— Je me rends compte que je ne suis pas comme celles qui m'entourent ; elles ont raison d'agir comme elles agissent ; moi, ai-je raison ou tort de faire ce que je vais faire ? je ne sais pas, je ne sais pas non plus si je serai heureuse ou malheureuse : tout m'est égal pourvu que je puisse m'abandonner à mes instincts.

Je me levai.

— Christine, que votre premier baiser, du moins, soit pour moi.

— Non, non, répondit-elle, je ne donnerai jamais ma bouche quand je n'aurai pas envie de la donner, mais toutes les fois que j'aurai envie de la donner, je la donnerai.

Il y avait trop de colère et de douleur en moi pour que la séparation s'accomplît doucement, sur d'affectueuses paroles. Je m'enfuis, sans un mot d'adieu.

Et j'ai vu sa vie. Oui, depuis, dans l'ombre, à son insu, j'ai été le témoin silencieux et attentif de sa vie. J'ai tout deviné, j'ai tout connu. Elle eut un premier amant, elle en eut un second, un troisième... et puis... j'ai oublié, comme je sais qu'elle a oublié elle-même. Elle en prit des jeunes et des vieux, des beaux et des laids, sans que rien, souvent, m'expliquât la raison de son choix. Les préliminaires duraient peu. La liaison était brève. La rupture s'effectuait en une heure. Elle allait de l'un à l'autre, avec autant d'aisance que si elle eût été dans un grand jardin, libre de prendre les fleurs qu'elle voulait, les cueillant, les respirant et les mettant en gerbe contre sa poitrine.

On ne la voyait guère seule, mais toujours penchée au bras de quelque nouvel ami. Et tous elle les regardait avec le même regard de tendresse et de reconnaissance, comme si elle n'eût jamais aimé que le même homme. Pas une fois je ne la surpris triste ou indifférente, pas une fois rêveuse. Sa vie n'était qu'une action continue. Et tout naturellement, son apparence se conformait de plus en plus à la sorte d'action qu'elle accomplissait, ses yeux n'exprimant plus que le désir et que la promesse, ses lèvres se tendant au baiser, ses seins s'offrant comme des appâts. Oh ! la belle créature de volupté ! Mais, pensais-je, est-ce du bonheur que cache ce sourire, ou bien, plutôt, n'est-il que la grimace voulue de quelque misère déplorable ?

Pendant ces douze dernières années, j'ai perdu Christine de vue, divers voyages m'ayant éloigné, de sorte que je n'assistai pas au déclin de sa jeunesse et que je ne sus point si elle avait suivi la même route. Mais pouvais-je en douter ? C'est seulement il y a deux mois qu'une lettre d'elle me rappela. Je revins en toute hâte, et un jour elle entra chez moi.

Nous restâmes une longue minute à nous regarder, avec une émotion que je devinais aussi violente en elle qu'en moi. Des cheveux gris, des rides, des paupières bleuies, elle avait toutes les marques de son âge, et cependant quel charme encore en son visage las !

Elle prononça simplement :

— Me voilà, j'ai fini.

On aurait cru que nous nous étions quittés la veille et qu'elle m'annonçait la fin d'une entreprise quelconque, un peu fatigante peut-être, mais si naturelle et si agréable. Le temps d'aimer était fini. Elle avait eu des amants, le plus possible ; aujourd'hui, elle n'en avait plus envie, et elle le disait.

Nous échangeâmes quelques phrases, puis je lui demandai :

— Chère Christine, avez-vous été heureuse ? Êtes-vous contente de votre vie ?

Oh ! jamais je n'oublierai la clarté de son regard. Il s'illumina de joie et de franchise, et elle s'écria :

— Oui, je suis contente de ma vie, oui, j'ai été heureuse, si heureuse que je le serai jusqu'à la fin de mes jours.

Puis, tout bas, d'une voix ardente, elle me dit :

— C'est du bonheur qu'ils versaient en moi ; ce qui coulait dans mes veines ce n'était pas autre chose que du bonheur : la volupté n'est-ce pas un excès de bonheur ?

Alors sa vie m'apparut tout entière, ainsi que la leçon qui s'en dégagait, et je compris mieux les divers sentiments qui m'avaient porté à l'indulgence, presque à l'approbation, depuis la rupture de nos fiançailles.

— Vous avez eu raison, Christine. Si nous connaissions toujours notre vraie nature, et si nous y obéissions, quelle, qu'elle soit, nous aurions les plus grandes chances d'être heureux. Vous avez deviné et écouté la vôtre, et de là vient votre satisfaction. Certaines femmes sont faites pour le mariage, pour la maternité ; d'autres pour se dévouer, d'autres, et vous en êtes, pour l'amour. Celles-là doivent aimer et se donner.

— Et leur part est la meilleure, dit-elle. C'est si bon de se donner, c'est si bon d'être belle, bonne, forte, saine, et de s'offrir tout simplement ! Que de fois j'ai senti à la joie des hommes qu'il n'y a pas au monde quelque chose de plus précieux qu'un corps de femme. Le mien était beau et ardent, mon devoir n'était-il pas d'en tirer de la joie pour le plus grand nombre d'hommes ?

— Et maintenant, lui demandai-je ?

— Maintenant, il est vieux, il est mort, il ne compte plus. Je n'ai plus qu'à vivre et à me souvenir. Il me reste mon humeur égale, beaucoup de gaieté, beaucoup de bonté. Cette fin d'existence, cette vieillesse, voulez-vous que nous la passions ensemble ?

Et voilà comment se firent nos secondes fiançailles. L'avenir me consolera de mon triste passé. Je suis fier de celle qui va porter mon nom. J'épouse une femme qui a rempli ses devoirs envers elle et ses devoirs envers les autres.

La Clef rouge

Oh ! la haine ! une fois dans ma vie je l'ai vue de près, la vraie, celle qui se tait, attend des années pour s'assouvir, et jouit implacablement des vengeances monstrueuses qu'elle élabore.

Toute mon enfance est liée au souvenir de deux camarades, Hubert de Pleucadine et Rodolphe d'Arvan. Ensemble nous fîmes nos études, ensemble notre droit à Paris. Nous n'avions pas de secrets entre nous, et j'aimais autant le pâle et débile Hubert que le vigoureux et puissant Rodolphe.

Puis l'existence nous sépara. Ils retournèrent dans leur pays, au fond du Morbihan ; nos lettres, d'abord fréquentes, s'espacèrent, et je n'entendis plus parler d'eux.

C'est l'an dernier, au cours d'un voyage en Bretagne, que je les revis. Ils habitent deux manoirs voisins, le long de la lande de Lanvaux, deux vieux manoirs à murs crénelés et à douves profondes. Chacun d'eux vit seul, mais tous les jours ils se retrouvent chez l'un ou chez l'autre à l'heure du souper, et passent leurs soirées ensemble.

Le diner eût lieu chez Hubert, dans une haute salle dont la cheminée bâillait tragiquement. On mangea, on but et l'on parla beaucoup. Or, au café, je dis :

— Voyons, Hubert, j'ai lu, il y a quelques années, l'annonce du mariage d'un Pleucadine... Était-ce toi ?

Un lourd silence pesa. Les coudes sur la table, Hubert serrait entre ses poings sa mince figure blanche. Puis il eut un petit sourire froid, et ce fut d'une voix presque indifférente, et où cependant je percevais parfois une sorte de tremblement, qu'il me répondit :

« — C'était moi. J'ai aimé une seule fois dans la vie, et celle que j'ai aimée consentit à devenir ma femme. Nous fûmes très heureux, Édith et moi... Tu te souviens, Rodolphe, combien nous fûmes heureux ? Elle était si belle et je l'aimais tellement. Elle m'aimait beaucoup aussi d'abord, d'un amour frais et ingénu, et sa pureté faisait que j'osais à peine la toucher, comme si chacun de mes baisers se fût adressé à une vierge.

« Or, écoute bien, je dus m'absenter pendant six mois. Et quand je revins, elle me prit à part, et voici l'étrange langage qu'elle me tint :

« — Hubert, je ne t'aime plus.

« Elle dit cela posément, les yeux dans mes yeux, et, sans pitié, elle ajouta :

« — J'en aime un autre, un autre auquel j'appartiens, tu entends, un autre qui est mon amant.

« Était-elle folle ? Son regard avait quelque chose d'inquiétant et sa voix était bizarre, et je sentais qu'elle parlait malgré elle, sous l'influence d'une force intérieure et toute puissante. J'eus envie de la tuer, puis j'éclatai en sanglots, et vraiment je ne croyais pas que ce fût vrai, non, je ne pouvais le croire. Mais elle écarta mes mains et me dit méchamment :

« — Ce n'est pas l'heure de pleurer. Il faut examiner ce que nous avons à faire. Je comprends que tu perdes la tête. Moi, voici des jours, des semaines que je réfléchis, et je sais tout au moins deux choses : la première, que je ne veux plus vivre avec toi, et la seconde, que je veux vivre avec *lui*. Seulement, comme je respecte ton nom et qu'il ne faut pas que ton honneur soit entaché ni que toute ta vie soit perdue à cause de moi, voici ce que je te propose.

« Et elle me fit cette incroyable, cette stupéfiante proposition :

« — Je vais mourir... comprends bien, je ferai semblant de mourir... si tu t'y prêtes et que tu n'oublies aucune des précautions que je t'indiquerai, nul ne s'apercevra de la supercherie. Le caveau de notre famille est spacieux, à l'écart. Le soir même, tu en enverras la clef à celui dont tu trouveras le nom, après ma mort, écrit sur un papier, dans ce tiroir...

« Voilà ce qu'elle me proposa, mon cher. En vérité, cela pouvait-il naître ailleurs que dans un cerveau de femme ! et fallait-il qu'il fût détraqué par la

passion ! Édith, la gracieuse et tendre vierge, prononcer de telles paroles, et avec une telle volonté, un tel acharnement féroce ! Et je sentais qu'elle avait combiné tout cela amoureuxment, comme une chose possible, d'où son bonheur dépendait, une chose que je n'avais pas le droit de refuser... sans quoi... sans quoi elle s'en irait, en plein jour, et vivrait avec *lui*, et se donnerait à *lui*, devant tous. Et rien ne l'aurait arrêtée, rien, j'en eus la conviction irrésistible. Alors... alors, j'ai accepté. »

Je le regardai avec étonnement. Il était très calme. Il bourra sa pipe, l'alluma et reprit d'un ton léger.

« — Ma foi, oui, j'ai accepté. Que veux-tu ! il n'y avait pas à choisir... elle serait partie, la mâtime, autant qu'elle partit à l'insu de tous. C'était le seul moyen que cela restât entre nous, entre elle, moi et *lui*. Et elle mourut. Elle mourut d'un transport au cerveau. Par égard pour mon désespoir, on me laissa la veiller seul, l'envelopper dans son suaire, l'enfermer dans son cercueil. Et tout cela ne manquait pas de nous amuser. Nous riions beaucoup, elle et moi. Ce petit jeu nous semblait comique. Sur l'honneur, je n'eus pas une parole de reproche et mon adieu fut exempt de colère.

« — Je te pardonne, lui dis-je.

« Et je clouai le cercueil consciencieusement. sans oublier un clou.

« L'enterrement eut lieu. Ce fut très triste, tu te souviens, Rodolphe. Ma douleur frappa tout le monde, une douleur muette, sans larmes. On la descendit au sépulcre. Moi-même je refermai la porte et j'emportai la clef dans ma poche.

« Telle est l'histoire de mon mariage. »

Il se leva et se mit à marcher en sifflotant, comme si l'aventure était terminée.

— Eh bien ? lui dis-je, un peu anxieux.

— Eh bien, quoi ?

— Mais la clef...

— Quelle clef ?

Il eut l'air de réfléchir, puis s'écria :

— Ah ! oui, la clef du tombeau... ma foi, j'avoue que j'ai été fort embarrassé. Figure-toi que je n'ai jamais pu mettre la main sur le papier où ma femme avait inscrit le nom de son amant. Avait-elle oublié cette formalité ? avais-je mal compris ? J'étais fort en peine... à qui envoyer cette maudite clef ? Je pensais du moins que la chose avait été entendue entre eux, et tous les jours j'attendais que le monsieur vint me réclamer sa maîtresse. Personne n'est venu...

Dans le grand silence, une sorte de râle passa. Je regardai Rodolphe. Il était blanc comme un linceul, et ses lèvres balbutiaient des mots inachevés. Alors j'eus l'intuition brusque de l'épouvantable vérité. Mais était-ce possible, mon Dieu, était-ce possible ? Hubert, cependant, s'était approché de lui et, doucement, lui disait :

— Qu'y a-t-il, mon bon Rodolphe ? Ah ! c'est vrai, je ne l'avais pas raconté cela. J'ai eu peur de te chagriner, tu l'aimais bien. aussi... et tu as été si gentil avec moi, me consolant, venant chaque jour mêler tes larmes aux miennes...

Il le couvrait de ses yeux de sauvage, son petit corps débile penché sur le colosse terrassé. Et il prononça :

— Écoute, Rodolphe, j'ai un service à te demander. Jusqu'ici, j'ai eu la constante de conserver la clef, mais vraiment ce dépôt me gêne... et puis j'ai attendu assez longtemps... Garde-là, veux-tu ?

Il écarta les plis de sa chemise. À son cou, au bout d'une chaîne, contre la peau, pendait une petite clef, toute rouillée, couleur de sang...

Le Mal de la chair

Parmi ceux qui la sollicitèrent, dès qu'elle fut veuve et décidée à vivre librement, selon les ordres de son cœur ou de ses instincts, Marie-Anne n'en retint que deux. Eux seuls lui plaisaient. Comme de juste, ils offraient les contrastes les plus satisfaisants, Guillaume étant grand, fort, vigoureux, d'intelligence lourde et vulgaire ; Philippe, enthousiaste, éloquent, mais d'aspect malingre et peu engageant. Tous deux l'aimaient en toute sincérité, elle le savait, et cette similitude d'amour, autant que l'opposition de leurs mérites et de leurs défauts, la laissaient dans une indécision pénible.

À la fin, elle les emmena chez elle, à la campagne, leur promettant de s'y résoudre en faveur de l'un ou de l'autre. Dans la liberté des relations et dans la vérité de la nature ne serait-elle pas plus à même de connaître l'état réel de ses sentiments ?

Ils se prêtèrent complaisamment à l'épreuve imposée, chacun se montrant tel qu'il était, sans chercher à s'embellir de dons factices, car ils redoutaient la clairvoyance de son jugement. D'ailleurs, ils l'aimaient d'une passion si violente qu'ils devenaient incapables de la moindre habileté.

La vie fut délicieuse et diverse. Suivant son humeur, Marie-Anne appelait l'un ou l'autre auprès d'elle. En général, elle gardait Guillaume dans l'intimité. de son boudoir, aux heures chaudes du jour, ou durant les soirs d'orage. Il la brûlait alors de son désir puissant. Entre sa chair et la sienne, il y avait un échange de caresses invisibles et de contacts impalpables. Il la suppliait. Plusieurs fois, il tenta de la prendre de force. Elle sortait de là brisée, inassouvie, décidée à lui appartenir.

Mais Philippe l'entraînait dehors, vers la douceur et vers la splendeur des choses. Et c'était un enchantement. Le soleil qui meurt, la lune qui rêve, tous les oiseaux et tous les arbres, tous les bruits et tous les parfums, il en disposait comme de philtres magiques. Tout ce qu'il y a de beau palpitait en

sa voix troublante. Tout ce qu'il y a de mystérieux murmurait en ses silences. Elle se sentait plus grande, et plus belle, et plus harmonieuse. Et par lui, plus que par Guillaume peut-être, elle avait de l'amour une sensation directe et réelle.

Elle ne se déterminait point cependant. Lequel choisir ? Qui préférerait-elle ? Elle n'en savait rien. Impatients, malheureux, ils la pressaient de questions :

— Est-ce nous que vous aimez ? est-ce lui ? Si c'est lui, dites-le, l'incertitude n'est plus supportable.

Ils en arrivèrent à beaucoup souffrir tous les trois. Les deux hommes se haïssaient mortellement. Elle ne trouvait auprès d'eux que reproches et plaintes amères.

Un jour, elle leur dit :

— J'ai pris ma résolution. Ce soir, nous nous réunirons, et je parlerai.

Ils vinrent, le soir, pâles d'angoisse, silencieux. Chacun attendait ses paroles comme un arrêt de vie ou de mort. Elle dit :

— Lequel des deux est-ce que j'aime ? je ne le sais pas plus qu'en arrivant ici. Quand je suis avec l'un de vous, c'est lui que j'aime, et, quand je suis seule, c'est tour à tour vous deux qui m'attirez sans que je puisse discerner celui qui m'attire davantage. Et c'est ainsi que j'ai acquis la conviction certaine, définitive, que je ne me déciderai jamais. Vous m'êtes, l'un et l'autre, indispensables. Alors, pourquoi l'un plus que l'autre ?... ou, plutôt, pourquoi l'un et pas l'autre ?

Ils ne comprenaient pas. Elle s'expliqua nettement.

— Eh bien, oui, j'y vois clair en moi, je connais ma nature, mes besoins, mes rêves, et je ne doute pas que, si je me donne à l'un de vous, je n'en arrive aussi à me donner à l'autre. Or, j'ai horreur du mensonge. L'hypocrisie m'exaspère. Je vous aime trop pour vous tromper. Voilà pourquoi je vous avertis en toute franchise que j'ai décidé de vous appartenir à tous les deux. Ma détermination est irrévocable, pour cette seule raison que toute autre serait vaine. Acceptez-vous ?

Ils la regardaient, interdits. Philippe sourit avec effort. Guillaume murmura :

— Vous êtes folle.

Marie-Anne s'écria :

— C'est votre amour-propre qui se révolte, car enfin votre unique désir devrait être de m'avoir. Que vous importe qu'un autre me possède aussi ! Vous préféreriez donc me perdre ?

Philippe dit simplement :

— Je vous aime.

— Moi aussi, fit Guillaume.

Elle répliqua avec une grande douceur :

— Je vous aime également, mes amis, mais que voulez-vous ? Aucun des deux ne peut me donner, à lui seul, ce que je demande à la vie. Est-ce ma faute ? J'ai un certain nombre de besoins qui veulent être satisfaits. Pourquoi en sacrifierais-je une partie ? C'est cette partie-là qui assurerait la plénitude de mon bonheur.

Elle dit, rêveuse :

— Le mal vient de l'étrange conception qu'on se fait de l'amour. Cela représente toujours quelque chose d'exclusif. Comment peut-on s'imaginer qu'un être réunisse précisément toutes les qualités qui correspondent aux besoins d'un autre être ? Pour chacun de vous, je représente un idéal complet. Tant mieux, mais, en toute conscience, l'un ou l'autre croit-il représenter mon idéal à moi ? Non, vous n'êtes tous les deux qu'une face de l'amour. Guillaume, j'ai besoin d'entendre les jolies paroles que vous ne savez pas dire, j'ai besoin qu'on plaise à mon intelligence autant, peut-être plus, qu'à ma chair. Mais aussi j'ai besoin de caresses, d'étreintes fortes, et vous ne pourriez pas me les donner, Philippe.

Elle se tut. Guillaume marcha sur elle, les poings crispés, le visage en désordre.

— Je vous veux, Marie-Anne, je vous veux à moi seul... à moi tout seul...

Elle haussa les épaules ironiquement :

— À vous tout seul ! comme si vous étiez le résumé de toutes les perfections, n'est-ce pas ? Hélas ! mon pauvre Guillaume, j'ai envie de vos caresses, c'est bien vrai, et votre force me tente. Mais avec quelle joie je vous tromperais ensuite, avec quelle idée de revanche ! Ne vaut-il pas mieux agir franchement ?

Philippe s'était caché la tête entre les mains. Marie-Anne s'approcha de lui.

— Tu me comprends, toi, n'est-ce pas ?

Il répondit lentement :

— Oui, je te comprends : tu m'aimes...

Elle défaillit et balbutia :

— Ah ! je t'aime ?... Tu crois... oui... peut-être...

— Vous m'aimez, reprit-il, il faut bien que vous m'aimiez puisque vous voulez m'appartenir, alors que vous n'avez pas envie de moi. Vous n'attendez de ma part aucune joie physique, mais tout ce que je vous donne d'émotion noble, tout ce que je vous révèle de l'amour, vous voudriez, de temps à autre, le sentir dans une étreinte de moi, si faible soit-elle.

À son tour, elle se tenait courbée devant lui, la tête entre ses mains.

Il lui dit tendrement :

— Vous êtes une honnête créature, Marie-Anne ; vous m'aimez, mais il vous faut des caresses plus ardentes que les miennes, des bras qui vous serrent plus violemment. Ce n'est pas votre faute. C'est le mal de votre chair et vous me l'avouez loyalement. J'accepte. Nous souffrirons beaucoup tous les deux. Oui, affirma-t-il sur un geste de Guillaume, c'est vous et moi qui porterons tout le poids de cette souffrance, car nous sommes seuls capables de la sentir dans tout ce qu'elle a d'humiliant pour notre orgueil. N'importe ! j'accepte. Nous aurons sans doute de grandes récompenses.

Marie-Anne pleurait. Il lui découvrit le visage.

— Donne-moi tes lèvres, mon aimée.

Ils se baisèrent la bouche infiniment, puis Philippe se releva et dit à Guillaume, d'un ton de maître :

— Tiens, donne-lui de la joie maintenant... je te le permets.

Et il sortit.

La Jeune fille

Le gros bourg où Ludovic devait passer les vacances jouissait de deux rues pavées, ce qui lui permettait de prétendre au titre de petite ville, et ce qui autorisait les habitants à dire que M^{me} Colleret, la tante de Ludovic, tenait le haut du pavé.

Cette situation enviable, M^{me} Colleret la partageait depuis quelques mois avec M^{me} Doucereux, une veuve fort bien, récemment installée dans le pays et dont on vantait la distinction. Aussi, pour honorer le jeune rhétoricien, sa tante invita-t-elle le lendemain même M^{me} Doucereux. Ludovic, garçon timide et d'allures gauches, ne souffla mot pendant le repas. La veuve parla beaucoup. Elle avait quarante-cinq ans, une figure encore fraîche et un noble embonpoint. Son double menton se reliait par de jolis plis de graisse à une poitrine sympathique, et des fossettes agrémentaient ses joues et ses mains potelées.



LA JEUNE FILLE

Au dessert, M^{me} Doucereux s'aperçut que Ludovic la dévorait des yeux. Elle en conçut un vif plaisir et un certain embarras, minauda, rougit et, prise de pudeur, couvrit sa gorge d'une serviette. Peu à peu, toute parole expira sur ses lèvres. Elle cessa de manger et de boire et resta immobile et frissonnante sous le regard avide de l'enfant. Le soir, M^{me} Colleret dit à son neveu :

— Ludovic, tu vas reconduire M^{me} Doucereux.

La veuve demeurait assez loin, au bord de la rivière. Ils cheminèrent en silence, sous la lune. Elle essaya de l'interroger, mais il répondit par un

grognement rauque et se heurta contre un poteau.

Dès son réveil, M^{me} Doucereux ouvrit sa fenêtre et fit sa toilette, chastement, cela va de soi, mais non sans que ses habitudes de femme soigneuse l'obligeassent à dénuder ses bras et son cou. Comme elle agrafait son corsage, elle étouffa un cri d'effroi. Les branches du grand saule touffu qui marquait l'angle de son jardin s'agitaient de façon insolite. Elle observa furtivement. Pas de doute : Ludovic était là, et, pour y être, il avait fallu qu'il traversât la rivière, et qu'il se mouillât jusqu'à mi-jambes. Elle s'effondra sur son prie-Dieu, et supplia le Seigneur comme si elle avait été en butte au danger le plus immédiat.

Désormais, Ludovic passa ses journées sur son arbre. Il n'en descendait que pour la suivre dans ses promenades, caché derrière les haies et les talus, invisible et toujours présent. Elle ne le rencontrait jamais, même point chez sa tante, car l'idée de la voir et de l'approcher le couvrait de sueur, et il disparaissait sans explications quand elle venait dîner. Mais, le soir, l'après-midi, le matin, elle le sentait autour d'elle, partout, elle croyait entendre les battements de son cœur dans la nuit et distinguer dans l'ombre ses yeux qui luisaient. Elle éteignait sa bougie pour se mettre au lit et laissait, pour s'habiller, ses persiennes closes. Puis, vêtue de peignoirs roses ou bleu ciel, elle ouvrait enfin sa fenêtre, s'accoudait au balcon en des attitudes de choix, et rêvait. Parfois, elle réussissait à pleurer. Un vaste mouchoir essuyait ses larmes, ostensiblement.

Il lui restait un filet de voix, aigre et chevrotant, dont elle avait tiré jadis quelque menue gloire. Elle l'utilisa. Elle le fit jaillir vers les étoiles en chansons d'amour mélancoliques et elle égrenait dans le silence des petites notes pointues que Ludovic prit, la première fois, pour les plaintes d'un crapaud.

Cela dura deux semaines. Un jour, comme elle suivait un chemin creux, sous une pluie battante, quelque chose vint s'abattre à ses pieds. C'était lui. À plat ventre dans une flaque d'eau, il lui avait empoigné les chevilles et, gloutonnement, il baisait ses bottines boueuses et le bas crotté de sa jupe. Palpitante d'effroi et de bonheur, elle ferma les yeux béatement, tandis qu'il lui ravageait les pieds à coups furieux, et elle gémit :

— Ah ! Ludovic, ayez pitié de moi.

Des pas s'approchaient. L'enfant s'enfuit.

Cet acte de passion sauvage bouleversa M^{me} Doucereux. Elle vécut dans l'espoir d'actes semblables, d'entreprises plus graves encore qu'elle n'aurait pu préciser, mais dont elle appelait la volupté enivrante. Elle multipliait les occasions de rencontre, fréquentait le chemin creux et s'attardait dehors, au crépuscule. Qu'allait-il tenter, mon Dieu ?

Ludovic ne tentait rien. Il n'osait bouger de son arbre, croyant l'avoir offensée. Et elle attendit des jours, vainement, avec une certaine irritation contre le collégien, et, en même temps, une telle crainte de ce qu'il pouvait faire, qu'elle se barricadait la nuit.

Restait la fenêtre, si facile à escalader. Pourquoi ne l'essayait-il pas ? Elle se mit à chanter des chansons ardentes, des hymnes à l'amour, des romances éplorées, pleines de promesses et de serments. Sa voix éperdue déchirait l'espace. Une fois, elle vit des ombres qui se glissaient derrière la ligne des saules. C'étaient des paysans qui avaient pris l'habitude d'assister à ces concerts étranges. Elle dut les interrompre.

Alors, audacieusement, elle descendit dans le jardin noyé d'ombre, et, le cœur serré, elle vint s'asseoir au pied de l'arbre où Ludovic se tenait blotti. Trois soirées s'écoulèrent ainsi, sans un mot, elle en bas, lui en haut, Mais, la quatrième, elle n'y tint plus et murmura :

— Ludovic.

Il dégringola comme un paquet qui tombe, et ce fit très simple et très rapide. Elle lui prit la main et l'entraîna dans sa chambre.

Ils arrivèrent comme deux fous, en un grand élan de bonheur et d'inconscience. Elle lui disait :

— Ah ! mon petit, mon petit...

Il balbutiait :

— Oh ! madame, madame...

Il se jeta dans ses bras, et ils s'embrassèrent indéfiniment, avec des soupirs et des sanglots.

— Mon petit, comme je vous aime !

— Madame, madame, répétait-il en pleurant.

Elle lui dit :

— Appelez-moi Suzanne, c'est mon nom : Suzanne Doucereux.

— Oh ! Suzanne !

Ils ne cessaient de se dévorer les joues et la bouche, et Ludovic, tremblant de désir, porta la main sur le corsage de Suzanne. Mais elle se dégagea violemment, enfouit sa tête dans son mouchoir et bégaya :

— Ah ! Ludovic, ayez pitié... Accordez-moi quelques minutes encore... si vous saviez, Ludovic !... j'ai menti... je ne suis pas veuve, je n'ai jamais été mariée... jamais un homme... non jamais... je suis demoiselle, Ludovic.

— Demoiselle ! proféra-t-il.

— Oui, oui, murmura-t-elle, et si heureuse de m'être gardée pour vous, Ludovic !

Elle frissonnait, prête à s'abandonner à ses caresses. Mais il ne remuait pas. Une sueur froide l'inondait. Avant cette entrevue, aux instants d'espoir les plus téméraires, il avait toujours rêvé d'une scène de passion où M^{me} Doucereux le prendrait et lui révélerait le mystère de l'amour, en personne experte et compatissante.

Et voilà qu'elle était demoiselle ! Cet aveu le paralysait. Une demoiselle, pour lui, cela représentait quelque chose d'obscur et de compliqué, et sa compagne lui semblait soudain inaccessible comme un roc, imprenable comme une forteresse, défendue par des obstacles tout à fait insurmontables.

M^{me} Doucereux attendait. Elle attendait l'entreprise de l'homme, toute confuse de pudeur, tout émue de désir, ignorante, elle aussi, et timide comme une jeune mariée. Elle pouvait attendre longtemps, Ludovic eût préféré mourir plutôt que de risquer un geste. Et ils passèrent des heures de la sorte, sur leurs deux chaises, immobiles, n'osant pas, ne sachant pas.

Au petit jour seulement, M^{me} Doucereux eut une crise de désespoir, et se jeta sur Ludovic. Mais il était glacé. Il m'avait point d'autre idée que de partir, et elle eut beau faire violence à ses instincts les plus chastes et lui offrir tous les trésors de son corsage, elle ne put le tirer de sa torpeur. Et puis elle y mettait tant de maladresse ! Est-ce là d'ailleurs le rôle d'une vierge ?

Telle fut leur nuit d'amour. Il en fallut trois semblables, trois nuits de découragement et de honte, pour que Ludovic devînt l'amant de Suzanne Doucereux.

Le Geste affectueux

On les présenta l'un à l'autre, avant le diner : « M. de Bergy, M^{me} d'Espréaux. »

Voisins de table, ils s'examinèrent. Ils avaient tous deux des cheveux blancs, beaucoup de rides, et un même souci de politesse mondaine. Ils causèrent en gens qui ont la faculté de causer sans rien dire, non point qu'ils fussent incapables d'une conversation plus élevée, mais le petit effort qu'il leur fallait faire pour s'y hausser ne se produisait jamais que dans des conditions de sympathie et d'intimité qui n'existaient pas encore. Ils parlèrent donc de façon vague, sans qu'aucun d'eux éprouvât le besoin de se renseigner sur l'autre, ou de lui confier le secret de ses goûts et de ses habitudes.

Le diner touchait à sa fin quand M. de Bergy prononça le nom d'un de ses amis, et M^{me} d'Espréaux s'étonna :

— Ah ! vous l'avez connu ?

— Lui ? C'était mon plus vieux camarade.

Elle reprit :

— Moi, j'ai surtout connu son meilleur ami, son compagnon d'armes et de voyages.

— Comment ! s'écria M. de Bergy, mais c'était moi...

Une seconde, pas plus d'une seconde, leur regard se rencontra, furtif, presque peureux. Puis leurs yeux se fuirent. Et ils restèrent l'un près de l'autre, en silence ; sans un geste. Ils s'étaient reconnus.

Les convives buvaient du champagne et riaient avec des démonstrations de gaieté bruyante. Eux semblaient étrangers à tout ce qui se passait autour de la table. Ils n'entendaient ni les paroles, ni les rires. Cela cependant ne les rapprochait pas davantage l'un de l'autre. Ils eussent tant voulu être

victimes d'une erreur, plutôt que de s'avouer la misère de cette rencontre où leur cœur n'avait point battu plus fort, où rien, rien, nul pressentiment, ne les avait avertis de la vérité. Un instant même, ils affectèrent l'ignorance, et leur entretien se renoua. Mais les mots se brisaient dans leur gorge. Et ils se turent.

On se leva. Il lui offrit son bras, et tandis que les assistants se répandaient dans les salons et se formaient par groupes, ils descendirent au jardin et s'assirent.

La nuit les enveloppait. Ils se distinguaient à peine, confondus avec l'ombre des massifs. Et sans doute pensèrent-ils que ce n'était point sans intention qu'ils avaient fui l'éclat des lumières. Et doucement, M. de Bergy, penché sur sa compagne, murmura :

— C'est vous, Régine ?

Elle ne put que balbutier :

— Oh ! Raoul... Raoul...

Le son des syllabes qui composait leurs noms les troubla délicieusement. Plus personne ne les appelait de la sorte, depuis qu'ils étaient vieux. Et cela leur sembla des mots d'amour, les mots d'amour les plus jolis et les plus ardents qu'ils se fussent jamais adressés.

M. de Bergy demanda :

— Comment se fait-il que mon nom ne vous ait rien rappelé, lors de notre présentation ?

Elle ne l'avait pas entendu. Et, comme il s'étonnait de sa propre erreur, elle lui apprit la mort de son premier mari et le second mariage qu'elle avait contracté quelques années plus tard. Elle ajouta en soupirant :

— N'importe, il est bien triste de ne pas s'être reconnus !

Ils eurent la vision désolante de leur vieillesse, de leurs infirmités et surtout du changement absolu de leurs visages. Le temps s'était abattu sur eux comme sur un champ de bataille. Pourtant Raoul protesta :

— Eh ! quoi, après quarante ans de séparation, une vie entière ! n'est-ce pas naturel ? Que reste-t-il de ce que nous étions, en apparence ? Rien. Mais le souvenir est immuable, lui. Je vous revois telle que vous étiez : votre

jeunesse et votre beauté persistent en moi, et je me souviens de tout notre amour.

Elle se mit à rire.

— De tout notre amour ! Comme vous vous avancez ! Tenez, vous rappelez-vous seulement le jour...

Elle lui cita un petit détail. Il rit aussi, ne se souvenant pas.

Dès lors, ils furent sans amertume. Ils admirent avec une résignation souriante et un peu d'ironie que, dans l'affaiblissement de leur mémoire, cette époque elle-même, si lumineuse qu'elle fût, avait bien pu s'obscurcir à la longue. Et puis, lui également. Le temps avait fait son œuvre sournoise, effaçant derrière eux, sur la route parcourue ensemble, l'empreinte de leurs pas et bien des marques de leur passage.

Alors ils s'ingénierent à retrouver les traces disparues, et chacun d'eux apporta sa part de souvenirs pour reconstituer l'histoire de leur liaison. Les détails se complétaient. Celui-ci venait à la suite de celui-là. Tel autre expliquait tel événement, et au fond d'eux-mêmes, au fond des retraites obscures de notre être, des souvenirs accouraient, comme des enfants endormis qui sortent de leurs cachettes et qui s'appellent joyeusement les uns les autres.

Et c'était leur jeunesse, les jours les plus adorables et les plus purs de leur jeunesse. C'était leur amour vivant, avec les heures claires du début, avec l'exaltation des premiers rendez-vous, et le charme des causeries, et le contraste savoureux des petites querelles sans cause et des grandes réconciliations.

— Il n'est pas possible que l'on se soit tant aimé et qu'il n'en reste que des souvenirs ! s'écria Raoul. Non, mon amie, rien de tout cela ne peut mourir. Ce furent des choses trop belles. Elles vivent en nous sans que nous le sachions, elles font partie du présent au même titre qu'hier et aujourd'hui : il suffit d'un mot pour que les plus vieilles minutes soient des minutes actuelles.

Et ce fut, en effet, comme autrefois. Leur émotion était de même nature que leurs émotions passées, plus douce peut-être, et plus grave. Comme jadis, Raoul prit la main de Régine et, comme jadis, d'un mouvement gracieux, elle porta la main de Raoul à ses lèvres.

— Alors il lui entourait le cou de ses bras et elle se serra contre lui. C'est là le geste le plus affectueux et le plus profond de l'amour. Il supplée à tous les autres. Il enveloppe les âmes et il unit les corps aussi bien que les plus tendres baisers et les plus suaves caresses.

Ainsi demeurèrent-ils en silence, leurs cœurs battant l'un contre l'autre une fois encore, tandis qu'ils goûtaient l'illusion de s'aimer comme ils s'étaient aimés en la fleur de leur jeunesse.

Mais un bruit soudain les fit tressaillir. Quelqu'un s'avancait sur le perron. Et une voix appela :

— Régine, êtes-vous ici, Régine ?

— Taisez-vous, taisez-vous, murmura-t-elle, frissonnante, à l'oreille de Raoul, c'est mon mari.

Ils ne bougèrent pas, blottis dans l'ombre, anxieux à l'idée que M. d'Espréaux pouvait descendre. Et c'était vraiment adorable, cette angoisse imprévue que le hasard accordait à leurs vieux jours.

M. d'Espréaux s'en alla. Et Régine dit, tout oppressée :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ce que j'ai eu peur ! Que serait-il arrivé s'il nous avait surpris !

Le Bon mépris

Ma surprise fut grande, en arrivant dans cette petite ville de province, insignifiante et perdue, de rencontrer Jérôme du Guerche, le romancier dramaturge. Il fumait sa pipe, le chapeau sur l'oreille, l'air un peu débraillé d'un monsieur qui est chez lui. Était-ce bien celui dont on admire à Paris, dans les salons littéraires, la tenue si correcte et les allures si réservées ?

— Que diable faites-vous ici, m'écriai-je ?

— Comment, ce que je fais ici ? mais c'est mon trou natal ; je suis ici parmi mes chers concitoyens, et pour rien au monde je ne manquerais d'y passer tous les ans deux ou trois mois. Mais vous, par quel hasard ?

— Oh ! moi, lui répondis-je, c'est aussi simple ; je me marie, mon beau-père est quelque chose comme conseiller municipal de l'endroit, je viens rejoindre ma fiancée, et...

Il m'interrompit d'une voix brusque :

— Vous entrez dans une famille d'ici ?

— C'est-à-dire que mes beaux-parents habitent Paris maintenant, mais leurs propriétés, leurs affaires, sont en cette ville et ils y séjournent de temps à autre.

— Il est curieux que l'on ne soit pas venu au devant de vous.

— Je n'ai pas annoncé mon arrivée.

Il sembla respirer, regarda autour de lui et murmura :

— Personne ne nous a vus... il n'y a pas de mal... suivez-moi.

Ses manières, ses paroles me déconcertaient. J'allais lui en demander la raison, quand il me saisit le bras et m'entraîna de force.

Tout de suite, nous quittions la rue principale pour gagner un labyrinthe de ruelles désertes qui nous mena du côté du mail. Sous les ormes, il hésita

une seconde, puis me guida vers l'extrémité au haut d'un petit rond-point où l'on ne pouvait être surpris. Là, mettant ses deux mains sur mes épaules, il me dit :

— Vous aimez votre fiancée ?

— Oui.

— Eh bien, mon cher, si votre bonheur dépend de ce mariage, ne dites pas que je suis votre ami, ne prononcez pas mon nom, ne me saluez pas, que je sois pour vous un inconnu.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je suis ici l'objet du mépris le plus absolu, parce qu'il suffit de me parler pour être compromis, et que mes fournisseurs eux-mêmes ne sont pas très bien vus.

J'éclatai de rire. Il rit également :

— Que voulez-vous ? il faut me traiter comme si j'avais la peste.

— Enfin, quoi ? Vous avez donc commis des crimes ?

— À notre point de vue, non, mais au leur, oui, et d'épouvantables. J'étais jeune, libre de tout contrôle, plein d'enthousiasme, d'illusions et d'idées généreuses, et j'ai agi suivant les impulsions de ma nature. Je n'ai point fait d'autre mal, mais c'en est un déjà, et très grand, que de manquer d'hypocrisie. Je proclamais des théories anarchistes fort audacieuses, je discourais dans les réunions d'ouvriers, je publiais des brochures incendiaires, autant de forfaits, n'est-ce pas ? Puis, surtout, j'ai aimé. Oh ! j'ai aimé comme un fou ! Or, il n'y a rien de choquant en province comme le spectacle d'un amour vrai, d'un amour naturel. Cela semble une injure aux petits sentiments et aux petites passions dont ces gens-là sont capables. Celle que j'aimais étant mariée, nos théories se compliquèrent de déclamations contre le mariage, d'appels à la liberté de la femme, à l'affranchissement de l'amour. Le scandale fut horrible. Potins, lettres anonymes, drames publics, il y eut de tout cela, et puis, d'autres choses encore, jusqu'au jour où je dus partir, chargé de la malédiction publique.

Nous rîmes encore, de bon cœur, et je lui dis :

— Mais qui vous force à revenir ?

Alors, il s'assit, me fit asseoir, réfléchit un moment, et parla d'une voix grave :

— Il y a en moi un principe de faiblesse assez dangereux, c'est une défiance instinctive de moi-même. Voici mon grand défaut : je n'ai pas d'orgueil. Ai-je le droit d'en avoir ? Là n'est pas la question : il faut être orgueilleux. Or, je suis trop disposé à juger de ce que je vaudrais par ce que pensent les autres sur moi, et, parmi ces opinions, je tends à admettre plutôt comme vraies celles qui me sont défavorables. Il me manque la foi qui est le lien de nos qualités diverses, la foi en ma valeur morale et intellectuelle. Cette foi, quand j'éprouve trop douloureusement le besoin d'en sentir le bon effet, quand je suis un peu las, quand un de mes ouvrages n'a pas réussi comme je l'espérais, cette foi je viens la chercher ici, dans le mépris.

Après un silence, il s'expliqua :

— Vous ne savez pas combien c'est délicieux, combien c'est fortifiant d'être méprisé. Quoi qu'il arrive, quels que puissent être les déboires de ma vie, il coule pour moi, entre les murs de cette ville, des sources inépuisables de joie : on me méprise. La province a la rancune tenace. Elle n'oublie pas, parce qu'elle n'a pas beaucoup de souvenirs à enregistrer. Mes exagérations, mes folies d'enfant, tout ce passé vieux de quinze ans, il existe encore ici comme une aventure d'hier. Mes crimes ont même pris une ampleur de légende. Je suis devenu une sorte de monstre. Je ne plaisante pas en vous affirmant que, pour certaines dévotes, j'évoque l'image de Satan. Mes amis d'enfance, aujourd'hui notaires, filateurs, épiciers, détournent la tête quand je passe. Je suis capable de tout, je me fais entretenir et mes mœurs sont infâmes. Eh bien ! voilà où je puise des forces, dans le mépris de ces gens que je sais, de toute certitude, que je sais être des imbéciles ou des méchants, ou des fourbes, en tous cas des individus de qualité morale et intellectuelle inférieure à la mienne. Si peu que l'on soit, on est quelque chose quand on est méprisé. Le mépris des foules élève immédiatement celui qui en est l'objet. Tel qui n'a pas le droit de me mépriser, me méprise, donc je vaudrais mieux que lui. Le mépris des insoucients fortifie ma conscience. Ce n'est point subtil ce que je vous dis, c'est de la vérité humaine et palpable. Quand je devine, dans la rue, la haine de tous les regards, l'émotion de tous les passants, la colère et la menace, ne suis-je pas grandi de toute cette réprobation ? Être incompris de ceux qui ne

peuvent comprendre la bonté, l'indulgence, l'intelligence, n'est-ce pas une raison de croire que l'on est bon, indulgent et intelligent ? À Paris, je suis un monsieur quelconque.

Dans un salon, il y en a dix, vingt, qui sont ou qui paraissent supérieurs à moi. Dans cette ville, je suis le maître ; ma force s'égale à la force avec laquelle on m'exècre. Vraiment, je vous le dis, ce sont des sensations de triomphateur. Je sors d'ici comme on sort d'un bain, purifié, régénéré, vigoureux et intrépide. Si l'avenir ne réalise pas mes rêves, je reviendrai finir mes jours entre ces murs et j'aurai la consolation d'avoir vécu une vie très pleine, très noble, très généreuse, puisqu'on m'aura méprisé infiniment.

Il se tut. Ayant songé, je lui dis :

— Vous avez raison, le mépris des imbéciles est une cause légitime d'orgueil. Mais le mépris des autres, de ceux qui ont une conscience juste et claire, ne nous diminue-t-il point ?

— Ceux-là n'ont pas de mépris, me répondit-il.

Quelqu'un venait. Il se leva rapidement :

— Adieu, et surtout ne me saluez pas si vous tenez à votre considération.

Je souris :

— Pour qui me prenez-vous ?

Il répliqua :

— Vous aurez tort. Quand on épouse une jeune fille de province, on doit épouser en même temps toutes les bêtises et toutes les rancunes de son milieu. D'ailleurs, vous y serez bien obligé.

Il disait vrai. Ayant parlé de lui, le soir, j'eus à subir de telles obsessions, de tels discours sur l'ignominie de ce personnage et sur le préjudice qu'une pareille fréquentation pourrait porter aux vues politiques de mon beau-père, que, le lendemain, je commis la petite lâcheté de ne pas reconnaître mon ami Jérôme du Guerche.

Le Baiser de l'homme

C'était un être doux et chétif. Sa mère l'aima peu. Il n'eut pas d'amis. Et toute sa jeunesse se passa dans l'isolement des tristes et des timides.

Avec l'âge sa mélancolie ne s'accommodant plus du tumulte de Paris, Pierre se réfugia en une petite ville de province pour y commencer de mourir, car la vie ne lui offrait guère plus que ce but. Mais il rencontra une jeune fille dont l'âme sourit à la sienne. Et il l'aima.

Il aima sa joyeuse santé, la lumière de ses yeux et la candeur de ses paroles et de ses pensées. Après plusieurs mois d'hésitations douloureuses dont Jeanne ne connut le secret que plus tard, il lui avoua son amour et reçut l'aveu du sien. On les fiança. Selon leur convention, la première année du mariage s'écoulerait en un manoir que Pierre possédait en Bretagne.

Ils y vécurent vingt ans, heureux et solitaires. En vingt ans, ils ne virent personne, hors deux vieux domestiques qui suffisaient à toutes les besognes. Recommencées indéfiniment, les mêmes excursions les promenaient à travers la lande rousse et les bruyères roses. Surtout leur vie se restreignait dans l'ombre épaisse du parc ou dans la haute salle du manoir.

Ils furent heureux, se contentant de ce que la destinée leur donnait, l'intimité des âmes, la gravité de l'amour, la joie des mains qui s'unissent et des silences qui rapprochent. Ils étaient de très purs miroirs où ils se contemplaient mutuellement. À peine, parfois, suivant la loi protectrice des personnalités, l'un des deux détournait les yeux pour que l'autre ne connût pas le mystère total de son être. Mais ces heures étaient brèves.

Chez Jeanne elles s'affirmaient par une sorte de malaise physique. Il lui manquait quelque chose d'inexplicable, et elle allait le long des routes, à grandes enjambées, cherchant la lutte contre l'âpre vent ou contre le soleil hostile. Pierre savait, lui, la cause de cette inquiétude. Et il baissait la tête et

enveloppait de ténèbres plus lourdes le coin obscur où ne pénétrait point le regard de l'aimée. Alors ils souffraient.

— Pierre, qu'avez-vous, mon Pierre ? suppliait Jeanne.

Forte et maternelle avec lui, elle le berçait entre ses bras, et son instinct lui apprenait les mots aptes à le consoler.

— Répète, disait-il, c'est comme de l'eau de bonheur que la bouche me verse.

Et elle répétait :

— Je suis heureuse, Pierre, je ne concevais pas qu'on pût être heureuse à ce point.

Au début de chaque année, il lui demandait anxieusement :

— Jeanne, si la solitude te pèse, si tu aspires à d'autres distractions, tu n'as qu'à vouloir...

Elle haussait les épaules en souriant.



LE BAISER DE L'HOMME

Or, le premier matin de la vingtième année, Pierre entra dans la chambre de sa femme et Jeanne vit que ses mains tremblaient. C'était l'instant des graves paroles. Elle s'en réjouit, car la tristesse croissante de son mari avait trop souvent dénoué, en ces derniers mois l'étreinte de leurs âmes.

Il s'assit au bord du lit. Et durant que les mots inexorables s'agençaient en lui, il regarda la fraîche créature aux lèvres tendres et aux épaules gracieuses. Il dit :

— Comme tu es jeune ! et comme tu dois me trouver vieux !

Elle ne le détrompa ni ne le plaignit,

— Je t'aime en dehors du temps, Pierre.

Hardiment elle se mit à jouer avec les cheveux blancs et suivit du doigt le creux des rides.

Ce geste doux le navra :

— Oh ! Jeanne, ta bonté me fait mal, je suis si coupable envers toi et d'un crime si monstrueux !

Il s'agenouilla.

— Écoute bien, écoute ceci : je n'avais pas le droit de me marier, je ne pouvais être ni époux ni père... comprends-tu, Jeanne ? tu n'es pas femme ! oh ! comment pourrais-tu comprendre, toi que j'ai supprimée du monde, toi la vierge naïve que j'ai dupée et sacrifiée à mon égoïsme d'infirme et de paria.

Il se pencha vers son oreille. Ils entendirent le battement effaré de leur cœur. Et, tout bas, honteusement, il lui révéla le mystère de la vie.

Il y eut un lourd silence où frémit l'angoisse des deux êtres. Jeanne restait impassible, la figure blême. Il balbutia :

— Je t'aimais trop, je n'avais jamais aimé, j'étais seul... alors le courage m'a manqué pour te fuir... Je me suis dit : « Cela durera un an... deux ans... et un jour je me confesserai ; ou bien elle devinera... » Et puis le temps passait. Chaque année, rappelle-toi, je t'offrais de changer d'existence. Entourée de gens, tu aurais appris... mais tu refusais... quels remords !... ta vie s'en allait, inutile... j'aurais voulu vieillir pour nous deux, et t'arrêter en pleine jeunesse... À la fin, je souffrais trop... j'ai parlé...

Elle ne bougeait pas. Son visage n'exprimait ni douleur ni reproche. Il fut épouvanté de ce masque rigide...

— Pleure donc, Jeanne, oh ! Jeanne, il y a dans ton malheur de quoi pleurer indéfiniment.

Elle semblait morte. Il se leva.

— Nous habiterons Paris, désormais. Tu es belle et jeune encore, tu pourras aimer, tu seras aimée. N'écoute que ton cœur et ton désir. Tu es libre. Je te relève de toute fidélité. Le seul pardon que je te demande, c'est de me punir. La faute me sera moins lourde après le châtement. D'ailleurs c'est ton devoir envers toi-même, et je t'y aiderai.

Sur la tête de sa femme, il tendit le bras, en signe de serment.

— Ton fils portera mon nom, tes enfants seront les miens.

Ils se disposèrent au départ. Pierre fit un premier voyage à Paris. Il y loua un hôtel. Ses anciens camarades le reconnurent à peine. Il rechercha la société d'hommes plus jeunes, et, parmi eux, il se demandait qui serait digne de Jeanne. Nul ne le contentait.

Il revint auprès d'elle. Les malles étaient prêtes, les meubles habillés de housses, les rideaux décrochés. Cela sentait déjà le délabrement des choses que l'on ne reverra plus. Il eut l'envie féroce de mettre le feu aux quatre coins de la maison pour que le toit s'en écroulât sur les ruines de son bonheur.

Des heures cruelles sonnèrent. Cependant d'ironiques visions lui attestaient la vanité de sa souffrance en comparaison des supplices futurs. Afin de s'y aguerrir, il observait Jeanne furtivement. Il contemplait les lèvres délicates, la nuque chaude, le rythme du corsage, l'harmonie des hanches. Il avait alors un pauvre sourire de damné.

Le jour du départ, il explora une dernière fois les allées profondes du jardin, des souvenirs traînaient au pied des arbres, de son cœur gonflé des larmes jaillirent, il s'abattit sur un banc, et soudain Jeanne apparut et lui dit :

— Debout, Pierre, et regarde-moi.

Il la regarda. Le dur visage de mort s'était détendu, tout imprégné maintenant de mansuétude et de pitié. Il comprit, elle dut le soutenir entre ses bras.

— Je te pardonne, Pierre, car tu as agi dans la foi de ton amour, autant pour mon bonheur que pour le tien... Je te pardonne... Vingt ans d'affection et de confiance, je n'ai rien à regretter.

Il voulut l'interrompre. Elle prononça :

— Ma vie s'est éclairée de douleur. Je vois des choses cachées et je te le dis : ma part est belle... tu m'as fait, au contact de ton âme, une âme de lumière et de vérité... Qu'importent les autres joies !

Il protesta, éperdu :

— Soit, effaçons le passé... Mais l'avenir ?

— L'avenir sera semblable au passé. Il s'écoulera ici, tu as été tout pour moi, tu seras tout.

— Non, non, s'écria-t-il, il y a autre chose, il y a la vie elle-même que tu ignores.

— Je connais la vraie, mon Pierre, et mieux que bien d'autres.

— Qu'en sais-tu ? Sais-tu ce que réserve le baiser de l'homme ?

Elle frissonna, toute faible à son tour, presque craintive, et supplia :

— Aie pitié, j'ai peur, aide-moi contre la tentation, le salut est ici, et le devoir, et le bonheur.

La voix haletante, il murmura :

— Alors tu ne seras jamais mère... tu acceptes cela ? jamais de petit être frêle à nourrir, à soigner, jamais de petite âme pure à éveiller ?

Par un brusque mouvement, elle le coucha sur ses genoux, et elle lui jetait à la face comme des caresses un peu rageuses :

— Mais tu ne comprends donc pas que c'est toi mon petit enfant ?... tu ne comprends donc pas que si la femme est morte en moi avant d'être née, c'est que la mère est vivante... et que tu es mon fils, mon fils chéri, le fils de mes entrailles et de mon cœur ?

Et de ses mains adroites et tendres, elle câlinait le vieillard, comme elle eut pétri la chair grasse et savoureuse d'un petit enfant.

La Misère des laides

Il avait le don mystérieux de plaire aux femmes. Cela résulte d'un ensemble inexplicable de qualités et de défauts qui varient selon chaque individu. Rien n'est moins précis. Deux hommes peuvent plaire, dont l'un est doux, enveloppant et câlin, l'autre irrespectueux, impatient et brutal. La femme n'a pas de préférence, pourvu qu'on l'oblige à se donner.

Il eut ainsi les plus belles et les plus fameuses, les plus honnêtes et les plus faciles. Il eut toutes celles que son caprice élit. Y a-t-il jouissance plus infinie ? Les femmes, ces miracles de grâce et d'harmonie, ces créatures divines en dehors desquelles il n'y a pas de volupté, les avoir toutes, être libre de choisir, parmi les blanches épaules et les gorges pures, les plus blanches et les plus pures, baiser les bouches les plus savoureuses, n'est-ce point le rêve suprême ? Ce fut sa réalité, à lui.

Et cette réalité demeura longtemps exempte de désillusion, car il ne goûtait point seulement des satisfactions orgueilleuses et des plaisirs égoïstes, mais aussi, et c'était la meilleure chose, il donnait de la joie. Il se lassa vite de conquérir, non de rendre heureux. Ce qu'il cherchait en grisant une femme avec la magie des paroles et des caresses, ce n'était pas tant la volupté ou l'affirmation de son pouvoir qu'un simple sourire de reconnaissance. Certaines lui disaient merci, certaines pleuraient d'émotion sous son regard ; à toutes, il donnait l'illusion de l'amour, de l'amour idéal, de l'amour entrevu dans leurs rêves les plus téméraires. Celles qu'il choisissait ne mouraient pas sans avoir été aimées.

Et il advint qu'il ne se soucia plus de la beauté. Il n'y faisait plus attention. Que lui importait qu'elles fussent belles, pourvu qu'elles fussent heureuses ! Le spectacle est monotone des formes toujours parfaites, tandis que la félicité a mille aspects divers, se manifeste par des preuves inattendues et touchantes.

Un jour, il s'éprit d'une qui était déjà flétrie, presque vieille. Et ce fut une révélation. Ah ! celle-là, celle-là l'aima ! Elle fut heureuse comme aucune ne l'avait été par lui. Celles qui sont belles et jeunes ont la joie de leur beauté et de leur jeunesse, et l'on n'y fait qu'ajouter d'autres joies qui, certes, ne la valent point. Mais à celles qui ne sont ni belles ni jeunes, on redonne la jeunesse et la beauté. Il les préféra, et auprès d'elles il recevait des impressions inconnues. Quelle ivresse dans leurs pauvres yeux las ! Quelle résurrection charmante de leur pauvre corps fatigué !

Mais il y a aussi celles qui n'ont même pas été belles, celles qui n'ont jamais de jeunesse, il y a les laides. Son instinct les lui révéla. Et c'est vers les laides qu'il voulut aller, dans un grand élan généreux. Il leur apporterait leur part de béatitude. Il apprendrait l'espérance à celles qui n'ont pas le droit d'espérer. Leur bouche s'entr'ouvrirait au baiser, leurs seins se gonfleraient de vie, aussi bien que les bouches les plus fraîches, que les seins les plus magnifiques.

Il en choisit une qui l'émut davantage parce qu'elle était consciente de sa disgrâce. Elle avait des yeux de tristesse, une attitude humble et le désir de n'être pas remarquée. Dès l'abord, elle fut effarée de ses hommages, et elle l'observait avec des regards qui ne comprenaient point. Il ne s'en inquiéta, non plus que des froideurs passagères, ni des jours où elle lui défendait sa porte. Il la savait à lui déjà, vaincue dès le premier instant. Et il continuait à la baigner de tendresse. L'heure venue, il lui fit l'aveu d'amour. :

— Je vous aime.

Il s'attendait à ce qu'elle se jetât dans ses bras. Mais elle eut, au contraire, un mouvement de recul. Et elle lui dit :

— Taisez-vous, il n'est pas possible que vous m'aimiez.

Étonné, il protesta. Elle reprit amèrement :

— Moi, je vous aime, oui, je vous aime, et il est tout naturel que je me sois laissé prendre à cet amour ; mais vous, c'est impossible !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? parce que je suis laide.

Il la regarda une seconde. Il sentait en lui une étrange douleur. Après quelques mots indécis, il se tut.

Il revint le lendemain et les jours suivants, et il ne parlait plus de son amour. Mais une grande tristesse assombrissait son visage. Il semblait timide avec elle, presque peureux, comme un enfant qui s'effarouche d'un mot ou d'un geste. Et à la fin il parut souffrir beaucoup.

Un soir de silence, il éclata en sanglots.

— Je vous aime.

— Non, fit-elle.

— Je vous aime, je vous jure que je vous aime.

— Non, non, c'est un jeu, une comédie dont j'ai suivi toutes les phases, mais vous ne m'aimez pas, on n'aime pas celles qui sont laides, sans grâce, sans séduction. Comment voulez-vous que je vous croie ? On aime la beauté, le charme, quelque chose... Mais que peut-on aimer en moi ?

Il lui prit les mains, et, avec une exaltation où tremblait toute sa vie anxieuse, toute son âme enfin sincère, il s'écria :

— Il n'y a pas de beauté, il n'y a pas de laideur... ce sont des mots... je ne sais pas si tu es laide ou belle, mais je sais que je te vois belle... je sais que je t'aime !

Elle palpitait sous le torrent des paroles douces et brûlantes. Mais, se reprenant, elle dit :

— Je ne vous crois pas.

Il vit ses yeux froids, son visage fermé, et il comprit que jamais elle ne le croirait. C'était la première fois qu'il aimait sincèrement, et celle-là ne le croyait pas. Quel détresse !

— Écoute, lui dit-il, tu serais heureuse de savoir que tu es aimée ? N'est-ce pas, ta vie ne serait plus la même, plus tard, si tu pouvais te souvenir que tu as été aimée follement, comme le sont les plus belles, d'un amour plus violent que la mort ? Tu serais heureuse de croire, n'est-ce pas ?

Elle soupira :

— Infiniment heureuse.

Il y avait un couteau sur la table. Il le prit et se tua.

L'Éternelle esclave

Éveline refusa la main du comte Jean de Bohalgo. Ce rustre l'effrayait. Avec ses poils blonds, ses mains velues, son torse d'athlète, il lui faisait l'effet d'un barbare ; Jean retourna dans son château, au bord de la Vilaine, à dix lieues de la ville où habitait la jeune fille, et elle n'entendit plus parler de lui.

Deux ans après, Éveline se fiança. Or, la nuit qui précéda le jour fixé pour son mariage, la porte de sa chambre s'ouvrit, et, sans même qu'elle ait eu la force d'appeler au secours, elle fut bâillonnée, ficelée dans ses couvertures, et emportée dans les bras d'un homme. À moitié morte de terreur, elle eut conscience que l'on suivait le couloir, que l'on descendait l'escalier, puis que l'on sortait de la maison. Elle s'évanouit.

L'air froid du dehors et la douleur causée par de brusques cahots la réveillèrent. L'homme l'avait couchée en travers de son cheval et lui soutenait la tête à l'aide de son bras droit. Ils allaient à grande allure. Elle voulut crier. L'homme mit sa bête au pas, se pencha sur Éveline et lui dit :

— N'ayez pas peur, Éveline, c'est moi, Jean, moi qui vous aime !

— Oh ! laissez-moi, laissez-moi ! supplia-t-elle.

Il remit son cheval au galop. Éveline de nouveau, perdit connaissance.

Le domaine de Bohalgo comprend un vieux castel bâti sur la pointe d'une colline de schiste qui domine le fleuve, et de grands bois qu'entoure un mur à créneaux et à poivrières. Nulle route n'y mène. À perte de vue, des landes l'environnent, si lépreuses que les bergers n'osent y aventurer leurs bêtes. Éveline eut sa chambre au dernier étage, une vaste pièce nue qui recevait un peu de lumière par une lucarne percée très haut.

Jean lui dit :

— Vous vivrez là, Éveline, vous y mangerez et vous y dormirez, jusqu’au jour où je ne vous aimerai plus. N’ayez pas d’espérance, la porte est solide et moi seul en ai la clef ; mes domestiques sont dévoués, personne ne connaîtra jamais le lieu de votre retraite.

Elle sentit l’inutilité de toute prière. Mais, dès le premier soir, voyant que l’on atteignait la fenêtre en mettant la table sur le lit et une chaise sur la table, elle projeta de réunir tous les petits bouts de ficelle et de linge qui pourraient servir à la confection d’une corde. L’espoir alors la soutint.

La troisième nuit, Jean entra chez elle. Il la trouva vêtue, éveillée, dans l’attente anxieuse de son arrivée. Et pendant une heure il la supplia, avec de grosses larmes qui roulaient sur ses joues et une voix triste qu’il s’efforçait de rendre douce et tendre. Les mains croisées, il restait à genoux devant la frêle créature, et il lui disait son désir en phrases touchantes et naïves. Elle ne lui répondit pas un mot. Il s’en alla en pleurant.

Durant des mois et à tout instant, il revint ainsi s’agenouiller aux pieds d’Éveline avec un respect de dévot craintif, et il touchait si timidement le bas de sa robe que la jeune fille commençait à se rassurer. Mais un jour de grande chaleur, il la surprit les épaules et les bras nus, et elle se sentit perdue. La lutte fut acharnée, elle se défendit contre lui comme elle eût défendu sa vie contre une bête sauvage. Puis peu à peu sa résistance mollit, elle n’avait plus de forces. Jean la prit.

Elle ne le vit pas les jours suivants. À sa place vint un vieux domestique qui lui ouvrit la porte de sa prison, et elle eut ainsi le loisir de se promener dans le grand parc toutes les après-midi. Mais elle ne songeait pas à s’enfuir, ni même à s’approcher des murs de l’enceinte, car elle devinait autour d’elle, derrière les massifs profonds, la présence de Jean. Elle ne cessait de pleurer. Jean cueillit des feuilles mouillées de ses larmes.

La huitième nuit, il pénétra de nouveau dans la chambre d’Éveline, et la lutte recommença, avec les mêmes phases, avec le même dénouement. Dès lors, elle fut sa chose. Non qu’elle consentit jamais à se soumettre et que sa volonté faiblît un seul instant, mais elle était à lui comme le faible est au fort, comme l’esclave est au maître. Chaque fois, au cours des longues années, il la trouva vêtue et prête à la même résistance. À quoi bon ? il la déshabillait aussi aisément que si elle s’y fut complu et, l’étreignant de ses

mains terribles, après quelques minutes, la réduisait à le subir. Immobile, les yeux clos, Éveline se sentait alors enveloppée d'un grand baiser qui lui couvrait la bouche, la gorge, toute la chair.

Cela dura sept ans, sept ans de martyre atroce, de solitude épouvantable, de misère et de désespoir. À cette époque la corde fut prête. Une nuit, Éveline parvint à en fixer une extrémité à la fenêtre, descendit le long du mur, sur les rochers qui dévalent vers le fleuve, s'aventura dans l'immensité des landes et, au matin, épuisée, fut recueillie par des paysans. Elle était libre.

Il s'écoula cinq années. Le comte Jean de Bohalgo ne sortit pas de son coin de Bretagne. À cheval des journées entières, il chassait ou galopait au hasard, comme un fou. Il ne parlait à personne. Nul ne franchit le seuil de sa demeure, quoique la porte du parc restât ouverte maintenant. La neige, le vent, un orage, une chasse au loup ou au sanglier, tels étaient les événements de sa vie.

Un soir, il nettoyait son fusil, en bas, dans la salle. On frappa.

— Entrez, cria-t-il.

Une femme entra, Éveline. Elle avait un grand manteau qu'elle défit, et elle s'approcha de Jean. Il s'était, dressé, tout pâle, tout tremblant, Elle s'agenouilla devant lui :

— Jean, Jean, me voici, je reviens près de toi... pour toujours, si tu veux...

Il l'enferma dans ses bras ainsi qu'en une prison. Et elle murmurait :

— Jean, j'ai cherché, j'ai connu des hommes... Oh ! Il n'y en a pas un qui sache aimer : ils disent des mots d'amour, ils connaissent des caresses... mais ils n'aiment pas... toi seul m'as aimée... toi seul aimes...

Elle n'acheva pas, toute rougissante devant le mâle vainqueur. Il lui dit :

— Crois-tu, Éveline, que je ne m'apercevais de rien, autrefois, quand tu étais dans mes bras ? Ah ! Éveline, malgré tes larmes et tes révoltes, tu te donnais comme jamais femme ne s'est donnée... Dès la première fois, j'ai senti ta chair qui vibrait sous mon baiser...

Ils se regardèrent passionnément, et elle reprit :

— Pourquoi n'es-tu pas venu me chercher ?

— Je t’attendais, Éveline, répondit-il.

— Tu m’attendais ?

Il l’enleva, gravit les deux étages en quelques enjambées et entra dans la chambre.

— Oui, Éveline, je t’attendais, regarde.

Il y avait à la fenêtre des barreaux de fer.

L'Ami précieux

Il n'y a pas longtemps que m'est apparue l'étrange situation que j'occupe dans le ménage Lauzier, entre le mari, Gaston, et la femme, Adrienne. Vraiment avec quelle inconscience nous agissons parfois ! Le seul fait d'agir nous cause une sorte d'ivresse qui nous aveugle sur les motifs, sur la nature et sur les résultats de nos actions. Nous faisons ainsi, sans nous en rendre compte, des choses qui, plus tard, nous déconcertent par leur bizarrerie ou leur perversité. Cela s'enchaîne par incidents si menus qu'on ne les distingue pas les uns des autres. Entre le point de départ et le point d'arrivée, il y a un abîme, et cet abîme on ne l'aperçoit que quand on l'a franchi.

J'ai connu d'abord Adrienne en soirée. Je subis tellement aujourd'hui la domination de son charme qu'il m'est impossible de croire que je ne l'ai pas subie dès le premier jour. D'ailleurs il faut que ce charme soit très réel et d'une puissance singulière, pour que l'on accepte les inégalités d'un caractère vraiment difficile et capricieux, et qui n'attend pas, pour se montrer tel qu'il est, la familiarité de relations plus intimes.

Il est donc certain que je l'aimai presque aussitôt. Aimer ces sortes de femmes, c'est souffrir. L'âme, plus encore que le corps, a besoin de repos. Elles ne vous en laissent pas. On ignore toujours ce qu'elles veulent, comment on sera accueilli, comment on se quittera, si elles sont contentes de votre hommage ou si elles le considèrent comme une offense. Auprès d'elles, une minute contient de la joie, du chagrin, de l'espoir, de l'épouvante. Le bonheur qu'elles vous donnent équivaut à l'enfer.

Mais, le plus terrible, c'est qu'on ne sait jamais quelle conduite tenir. À chaque circonstance j'étais à peu près sûr de choisir justement le parti qu'il ne fallait pas prendre. Et quand je lui eus avoué mon amour, il me sembla que je n'oserais plus jamais risquer la moindre tentative, tellement je restais

dans le doute sur les conséquences de mon aveu. Était-elle mon amie, mon ennemie, une étrangère, une indifférente ? M'aimait-elle ? Que faire pour qu'elle m'aimât ? À quoi me résoudre ?

Cela devenait une véritable torture ; j'avais constamment l'impression d'être en face d'une multitude de routes, sans que rien m'indiquât celle que je devais suivre pour arriver au but. Tous les jours, Adrienne m'échappait un peu plus.

C'est au moment le plus douloureux de cette lutte qu'elle me présenta à son mari. La sympathie fut immédiate. Du moins le fut-elle chez moi, et j'ai de bonnes raisons de croire que Gaston me porta le même sentiment. Nous nous vîmes beaucoup, et, détail à noter, nous nous vîmes en dehors de sa femme : ainsi à la salle d'armes ou bien aux courses, ou au cercle. Et, tout de suite, nous causâmes comme de vieux amis.

Gaston a, sur moi, la supériorité de l'âge et, en amour, d'une expérience indiscutable. Ses bonnes fortunes sont célèbres, et son mariage n'a pu faire oublier les passions retentissantes qu'il inspira. Et vraiment les conquêtes dont il peut s'enorgueillir sont justifiées par une connaissance surprenante de la femme, par l'intuition la plus assurée de ses moindres secrets et de ses moindres instincts. Il faisait, il fait encore bon ménage avec sa femme. En réalité, il la domine. Parfois je soupçonne en tremblant qu'Adrienne l'aime, bien que... bien que...

Amoureux comme je l'étais, je l'amenai inévitablement à parler d'amour. La précision et la subtilité de ses vues m'étonna. On aurait cru que, pour lui, le cerveau des femmes s'était ouvert, et qu'il avait pu déchiffrer le langage mystérieux et incohérent de leurs pensées et de leurs rêves, et de leurs instincts. Ses yeux voyaient des choses fort obscures. Il parlait comme un homme qui sait.

Son influence sur moi fut rapide et forte, au point que je la subis encore. Au reste, pourquoi tenterais-je de m'en affranchir puisqu'elle est légitime et qu'elle me fut précieuse ? Je lui dois tant !

Un jour, Adrienne se montra plus fantasque et plus inquiétante encore qu'à l'ordinaire ; sans doute, comme toutes les femmes, elle aime les larmes de celui qui les aime, car elle m'en fit verser d'abondantes. Et le soir, au cercle, cela se passa tout naturellement ; modifiant certaines circonstances

extérieures, de manière à ce qu'il ne pût avoir aucun soupçon, j'avouai mon amour à Gaston.

Je le répète, il n'y eut de ma part aucune ironie. Je fus d'une entière bonne foi. Malheureux, je cherchais un apaisement à ma peine.

Incertain, je cherchais un guide pour me conduire. Et à quel conseiller pouvais-je m'en remettre, qui fût plus avisé et plus clairvoyant que Gaston ? Il s'intéressa gentiment à mon cas, me demanda tous les renseignements nécessaires, réfléchit, et conclut :

— À votre place, voici ce que je ferais.

Je n'hésitai pas, je fis ce qu'il me dit de faire. Et l'événement prouva qu'en cette occasion particulière, je ne pouvais mieux agir que selon son conseil, puisque, aussitôt, Adrienne s'adoucit et que nos rapports se détendirent.

Je n'aurais pas aimé, je n'aurais pas été cet être tremblant, faible et tenace qu'est un amoureux maltraité, si cette expérience ne m'avait point rejeté vers Gaston à la première lubie de sa femme. Une seconde fois, il me donna son avis, une seconde fois, je m'en trouvai bien. D'autres difficultés se présentèrent, dont il me tira de la même façon.

Dès lors, je m'en remis entièrement à lui, avec l'abandon que l'on aurait à l'égard d'un homme possédant le secret de notre mal et le moyen infaillible d'en calmer toutes les manifestations. Je l'édifiai scrupuleusement sur mon amour, et sa science profonde du cœur humain, s'étayant de mes aveux sincères, il connut bientôt tout mon caractère, mes défauts, mes forces, mes ressources. Aussi ses conseils étaient-ils toujours justes et profitables. Je m'en ressentais dans mes relations avec Adrienne. Elle désarmait. Elle venait à moi peu à peu, chaque jour plus assouplie, plus souriante, plus grave, plus émue.

Je me gardais bien de la remercier, suivant en cela les ordres de Gaston qui devinait sa nature ombrageuse et, au fond singulièrement honnête. Qui devinait, ai-je dit ? Non, qui savait, car voilà précisément le point essentiel de cette comédie à la fois si innocente, je le jure, et si vilaine, hélas ! Gaston connaissait les femmes en général, et les explications minutieuses que je lui apportais sur celle-ci l'éclairaient assez pour me guider. Mais quel secours venait de ce fait spécial qu'il était le mari d'Adrienne, et qu'il la connaissait

mieux que toute autre femme au monde, puisqu'il l'avait aimée, puisqu'il avait réussi à se faire aimer d'elle ! Comme cela lui rendait aisée la tâche de me faire aimer à mon tour ! Il jouait à coup sûr. Il me suffisait, pour ne pas éveiller sa défiance, d'inventer certains détails accessoires qui ne pouvaient modifier son opinion.

Quant au reste, je ne craignais point qu'il m'induisît en erreur ; c'était sa femme.

Sensations délicieuses ! Sitôt blessé, j'accourais et il me pansait. Puis, guéri, armé de ses conseils, fort de sa certitude, je rentrais en campagne, et aussitôt m'accueillaient de nouvelles victoires.

— Voici ce que je ferais pour avoir sa bouche, me dit-il.

Je le fis et la bouche adorable se donna. Et, une autre fois, les bras se dénouèrent, et une autre fois la gorge s'offrit, et une autre fois mes lèvres connurent le goût de ses seins.

— L'heure est proche, s'écria-t-il.

Il le criait avec une joie qui doublait la mienne, une joie de créateur dont l'œuvre s'accomplit, une joie d'ami surtout, qui est content du bonheur de son ami.

Adrienne venait à moi, de plus en plus, petite créature domptée, soumise, aux mains jointes et aux yeux suppliants.

— Va, me dit-il, tu peux prendre celle que tu aimes.

Oh ! le soir, après, je jure sur ce qu'il y a de plus sacré, je jure que je n'ai pas ri quand je me suis jeté dans les bras de Gaston. Je n'ai pas été faux dans ma reconnaissance. Je n'ai pas menti en le remerciant.

Et aujourd'hui encore, bien que j'aie conscience de ma duplicité, c'est encore à lui que je m'adresse pour me diriger dans ma conduite avec sa femme. Adrienne est une nature difficile, inquiète. Je la connais davantage, certes. N'importe : j'hésite souvent. Gaston est là, je vais à lui, et je suis sûr de ne pas invoquer en vain son esprit et son cœur.

Le Désir d'amour

Cette lettre plut à Philippe. Parmi toutes celles que lui avaient values ses études psychologiques sur l'amour, c'était peut-être la seule qui ne fût point, comme elles le sont en général, d'une odieuse banalité et d'une prétention décourageante. Celle-là était simple, sensée, dénuée de toute recherche littéraire, et, malgré les inévitables jérémiades sur la tristesse de la destinée et sur l'isolement des âmes sensibles, la femme qui s'y confessait devait être naturelle et sincère. Un examen minutieux de l'écriture confirma Philippe dans cette opinion. Il écrivit selon les indications, poste-restante, à Semur-en-Auxois.

Trois jours après, il recevait une autre lettre. L'inconnue donnait son nom : Armande ; son âge : trente-deux ans, et racontait sa vie nettement sans restrictions, disant son mariage, plusieurs aventures inachevées, puis ses deux amours, l'un pour un homme qui ne l'aimait point et qui la trahit, l'autre pour un homme qui l'aimait et qui la trahit également — tout cela narré d'un air d'ironie douloureuse, et écrit au courant de la plume, par quelqu'un que n'offusquaient pas outre mesure deux ou trois fautes d'orthographe.

Philippe, dont on connaît cependant le caractère défiant et les principes de prudence, céda à un mouvement de sympathie irraisonnée, à un besoin d'expansion qu'il ne s'expliqua jamais et dévoila son âme, ses goûts, ses habitudes, ses aspirations, tout ce qu'il savait de lui et un peu de ce qu'il n'en savait pas.

Et la correspondance s'établit de la sorte. Elle fut régulière et très fréquente. Il leur fallut peu de temps pour se confier les moindres détails de leur passé, ceux mêmes qu'ils n'eussent pas avoué à leur plus intimes amis — mais les secrets semblent se perdre dans le mystère des lettres comme des paroles jetées à l'abîme, et l'on se livre avec une sorte d'ivresse. C'est

se parler à soi que de parler à qui l'on ne voit, ni connaît. Ils se parlèrent à cœur ouvert, à vie ouverte, en s'efforçant de ne jamais mentir et en répondant avec loyauté aux questions qu'ils se posaient l'un à l'autre.

Ainsi Armande et Philippe se connurent aussi bien que l'on peut se connaître. Leurs âmes, en sympathie d'abord se prirent d'affection, puis de tendresse. Elles se comprenaient merveilleusement et Philippe se sentait moins près de sa maîtresse actuelle alors même qu'il était dans ses bras, qu'il ne sentait près d'Armande quand il lisait une de ses longues lettres.

Au bout d'un an, ils résolurent de se voir, et Philippe voulut que ce fut à Semur même, dans la ville où elle vivait, à l'endroit qu'elle lui indiquerait comme celui de ses promenades et de ses rêves.



C'est une ville des plus curieuses, perchée sur un bloc de granit autour duquel se noue la boucle d'une rivière. Vue d'en bas, avec sa couronne de murailles posée sur la falaise abrupte, avec les débris de ses tours, avec les clochers de sa cathédrale, elle enthousiasma Philippe, comme un exemplaire parfait de ces vieilles cités de France où la vie fut forte et concentrée.

Des rampes le conduisirent sur le plateau, un dédale de rues étroites le menèrent vers le jardin public, lieu du rendez-vous. Il s'étend jusqu'à la crête des remparts et de grands ormes l'ombragent. Philippe sentit son cœur battre violemment. Quelle sorte de femme allait lui apparaître, et quel visage devrait-il donner désormais à la forme vague dont il revêtait ses sentiments ? Il ne douta point que ce fût cette silhouette qu'il apercevait contre le rebord de pierre qui garde l'abîme, silhouette gracieuse, habillée de couleurs blanches qu'égayait encore le clair soleil. Il marcha vers elle, et vint s'appuyer à ses côtés. Elle affecta de ne point l'entendre et ne se retourna pas, inquiète comme lui du premier regard. Mais il vit que sa main tremblait. Il murmura :

— C'est vous, Armande, n'est-ce pas ?

— Oh ! Philippe ! Philippe ! soupira-t-elle.

Ils se regardèrent. Elle avait un joli visage de douceur et de charme, des yeux infiniment tristes et une bouche souriante et désirable. Ils se plurent.

Philippe eût voulu lui dire son impression, tout de suite, pour prévenir un silence qu'il devinait imminent, et dont il craignait la gêne. Mais il ne le put, et il parla de toute autre chose, en phrases banales et littéraires, de la ville, du ravin sinistre, de l'horizon, de solitude délicieuse autour d'eux. Et elle répondait dans le même sens, incapable, elle aussi, de paroles plus intimes. Puis, silencieusement, ils contemplèrent les collines lointaines.

D'un effort, il éclata de rire.

— Voyons, c'est trop bête, nous avons tant de choses à nous dire !

— Oui, sourit-elle, tant de bonnes choses !

Sa voix étonna Philippe, non qu'il se fût attendu à une autre voix, mais il ne s'attendait certainement pas à celle-là. D'ailleurs Armande devait éprouver la même impression à son égard. Cette idée leur interdisait toute parole. Toute parole, bien entendu, qui répondît à leur attente, car, pour les autres, ils n'avaient aucun mal à les prononcer, pas plus que deux étrangers qui se rencontrent sur un mail de province et qui échangent des idées relatives au paysage et aux mœurs de l'endroit.

Plutôt que de continuer de la sorte, ils se turent, et ils étaient très tristes l'un et l'autre. Ils auraient voulu si ardemment s'entretenir de ce qu'ils écrivaient dans leurs lettres avec une telle aisance ! Mais ils éprouvaient à s'épancher autant de répugnance que s'ils se fussent trouvés en face de véritables inconnus. Ils se faisaient l'effet de deux personnes qui n'ont point d'intérêts, point de souvenirs communs. Et aucun d'eux n'eut, une seule seconde, la sensation que l'autre fût celui à qui il s'était confié. C'était un être nouveau, mais l'ami de sa pensée, l'élue de son âme, non, mille fois non.

Il lui prit les mains brusquement et, les yeux dans les yeux, il l'appela : « Armande, Armande ! » comme s'il eût espéré la découvrir au fond de ses yeux, l'autre Armande, celle de son rêve, celle qui n'avait pas de forme. « Armande, Armande ! » Mais il l'abandonna soudain se jugeant aussi ridicule que s'il avait pris entre ses mains la tête d'une dame quelconque pour lui crier son nom en plein visage.

Alors, ce fut fini. Ils comprirent que rien ne pouvait plus les unir et qu'impuissantes à prononcer de douces paroles, leurs bouches non plus ne se joindraient jamais. Leur espoir agonisa dans le silence et dans la tristesse.

Et dessus, comme des pelletées de sable, ils jetèrent des mots, Philippe surtout que stimulait son métier de psychologue.

— Oh ! Armande, j'ai beau savoir le secret de vos pensées, votre apparence, elle, m'est nouvelle, et je vous regarde comme une personne que je ne connais pas. Il m'est impossible de sentir que l'âme que je connais soit ici, devant moi, dans cette forme inconnue. Vos yeux, votre front, vos cheveux sont des spectacles inattendus. Ce n'est pas Armande à qui je parle, ce n'est pas elle que j'entends, je ne vous connais pas.

— Hélas ! murmura-t-elle, pourquoi avons-nous détruit notre rêve ?

— Et puis, en vérité, s'écria Philippe, qu'espérons-nous ? Que nous nous jetterions dans les bras l'un de l'autre comme des amoureux ? Fous que nous étions ! Mais l'amour, c'est d'abord, et avant tout, le désir des corps, c'est cela et pas autre chose... Le reste, l'harmonie des âmes, l'analogie des goûts et des aspirations, ce n'est qu'un tas d'ornements, d'excitations, de supercheries. Or, si belle que vous soyez, le désir que j'aurais pour vous ne pourrait être que le désir injurieux que vous inspire une jolie fille rencontrée. Non, vraiment, Armande, je ne vous connais pas.

— Eh bien ! faisons connaissance...

Une dernière fois ils se regardèrent, éperdument, prêts à se tendre la main. Mais ils ne bougèrent pas, ils ne parlèrent pas. Bien qu'il la trouvât jolie et qu'elle le jugeât à son goût, ils sentaient qu'il n'y avait pas entre eux d'attraction physique et qu'il était trop tard pour qu'ils se désirassent jamais d'un noble désir d'amour. Et Philippe dit encore :

— Voyez-vous, Armande, un seul baiser nous en eût appris bien davantage sur nous-mêmes que toutes nos confidences. Deux amoureux de village, deux brutes qui joignent leurs lèvres, pénètrent dans des profondeurs que nous n'avons même pas entrevues.

— Allez-vous-en, allez-vous-en, dit Armande en pleurant. Demain, nous recommencerons à nous écrire et tout sera réparé.

Il ne répondit pas. Il savait bien qu'ils ne pourraient plus s'écrire, puisqu'ils se connaissaient, et qu'en écrivant leur esprit serait importuné par l'évocation de leur image. Il murmura simplement :

— Adieu, Armande.

Et, entre ses larmes, elle le vit qui s'éloignait.

Leurs griffes

Il la tenait sur ses genoux, entre ses bras bien fermés, et les battements de leurs cœurs se confondaient. De temps à autre, il lui baisait les cheveux et le front, ou bien il l'éloignait un peu et il regardait son âme à travers ses yeux purs. Elle lui dit :

— Comme tu as confiance en moi ! Tu viens de me laisser seule pendant deux semaines, entourée d'hommes, et tu ne me demandes rien.

— Que veux-tu que je te demande ? fit-il ; je t'aime et tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Qui, je t'aime, et cependant...

Il tressaillit. Elle avait parlé avec cette voix un peu ironique et ce sourire inquiétant qu'elle avait à certaines minutes et qui le gênaient comme des choses inexplicables et déconcertantes.

Elle vit son trouble et s'en amusa.

— Sait-on jamais ! Nous sommes si faibles, nous autres femmes... l'ennui, la tentation...

Il lui serra les mains brutalement.

— Tais-toi, tais-toi, tu me fais trop de mal.

Il était pâle déjà et, malgré son ordre de silence et son effroi visible d'un mot plus précis, il interrogeait de tout son regard et de toute son attitude.

Elle en eut une émotion délicieuse. Il était donc entre ses mains comme une petite bête misérable et douloureuse qu'elle pouvait à son gré libérer ou anéantir ? Mais alors que dirait-il, que ferait-il, si, au lieu de ces allusions vagues et insignifiantes, il entendait tout à coup l'aveu d'une trahison, si elle imaginait le récit d'une faute quelconque, d'un abandon entre les bras d'un homme, si elle lui donnait des détails, des preuves ? Et l'envie lui vint, l'envie cruelle de savoir ce qu'il dirait et ce qu'il ferait, de voir comment

l'épouvantable souffrance lui tordrait le visage, comment il se comporterait, quels gestes il accomplirait, jusqu'à quel point il serait meurtri, déchiré, abimé. Le jeu la sollicitait. Que dirait-il ? que ferait-il ? Incertitude captivante...

Elle s'assit devant lui, presque à ses pieds, prit ses mains, baissa la tête et, d'une voix humble et grave, où tremblaient de la honte, des remords, de la peur, elle murmura :

— Oh ! si tu savais...

— Parle, parle, s'écria-t-il avec égarement.

— Eh bien... écoute... Oh ! je n'oserai jamais... Pourtant je ne pourrais pas vivre ainsi... avec ce souvenir... Écoute... ce n'est pas de ma faute... je ne sais pas comment ça s'est fait... Cet homme, je ne l'aime pas... Il ne m'aime pas non plus... Et, l'autre soir... avant-hier... il m'a prise...

Elle se cacha la tête entre les mains, et elle répétait tout bas :

— Il m'a prise... ici... dans cette pièce... là où tu es assis...

Une angoisse inexprimable la courbait. Elle s'attendît à un événement extraordinaire. Il allait la battre, la piétiner, la tuer peut-être. Mais, comme il ne bougeait pas, elle leva les yeux sur lui.

Elle resta confondue, comme si elle se fût soudain trouvée en face de quelqu'un qu'elle ne connaissait pas, qu'elle voyait pour la première fois. Elle n'aurait jamais cru qu'un visage pût être changé de la sorte. Ce n'étaient plus ses yeux, ni sa bouche, ni son front, ni ses joues. C'étaient de l'épouvante, de la détresse, des trous de douleur, des muscles convulsés comme avec des pinces de bourreau. Et il se taisait, et il ne remuait toujours point. Et, plus que tout, ce silence et cette immobilité dégageaient une atmosphère d'horreur et de tragique effroyable. Il lui semblait qu'elle le verrait toujours ainsi, pétrifié dans cette pose et dans cette expression de damné.

Elle eut pitié de lui. Comme il l'aimait ! Comme il souffrait ! elle fut sur le point de s'écrier :

— Mais ce n'est pas vrai, mon chéri, je te jure que ce n'est pas vrai !

Non, pas encore, Il fallait voir avant tout. Qu'allait-il dire ? Qu'allait-il faire ? Il ne pouvait rester sans parler et sans agir, Elle balbutia :

— Je te demande pardon... une minute d'oubli... je ne l'ai pas revu... je ne le reverrai jamais... je l'exècre...

Il se taisait. Il ne bougeait pas. Ah ! le malheureux ! quelle souffrance ! Elle en eut les larmes aux yeux, et volontiers elle l'aurait pris dans ses bras et consolé comme un petit enfant. Elle apprit que, elle aussi, l'aimait de toutes ses forces et de toute sa tendresse. Les meilleurs instincts s'éveillaient au contact de ce désespoir. Elle se sentit très bonne, très douce, très maternelle.

Et vraiment cela lui devenait douloureux à son tour de prolonger cette épreuve. De petits remords la taquinaient. Elle allait parler, pour qu'enfin il ne la regardât plus de la sorte, et qu'il sourit, et qu'il fut heureux. Mais elle se retint encore, toute pantelante de curiosité. Elle était avide de tout cet inconnu qui palpitait autour d'elle et de sa vie, avide d'insultes, de coups, de blessures, de dangers.

Il fit un geste. Elle trembla de peur. Il balbutia des mots confus, des outrages sans doute, des paroles de rupture et de châtement. Quelle angoisse exquise !

Mais soudain il s'abattit sur elle en sanglotant, et il se blottissait contre sa poitrine, il se serrait contre ses genoux, et il pleurait, il pleurait désespérément !



LEURS GRIFFES

Elle n'en revenait pas. C'était donc à cela qu'aboutissaient sa grande colère, son atroce douleur ? C'était cela, le dénouement, une crise de larmes. Alors, il acceptait ?

Oui, il acceptait. Il couvrait de baisers l'étoffe de son corsage. Il l'étreignait de ses doigts crispés comme s'il redoutait qu'elle ne s'échappât, et il bégayait :

— Ne t'en va pas... garde-moi... je ne puis vivre sans toi !...

Elle l'enlaça. Ses bras le bercèrent. Avec le revers de ses mains, elle essuyait ses yeux et ses joues. Et en elle, les mots se formaient, les mots de

délivrance qui allaient l'apaiser et le guérir. Elle riait déjà du bon tour qu'elle lui avait joué. Comme il riait, lui aussi !

Les mots se formaient. Ils montaient à ses lèvres. Pourtant... pourtant, elle ne les prononçait pas...

Du temps passa. Les sanglots du malheureux s'alanguissaient, comme la fin d'une agonie.

Elle l'écoutait, rêveuse. Et elle ne parlait pas. À quoi bon parler ! Un jour ou l'autre ne le tromperait-elle pas, réellement, cette fois ? Elle n'avait jamais douté de cette trahison, certaine, indispensable. Alors, puisque l'aveu était fait, pourquoi n'en pas profiter ? Pourquoi recommencer plus tard cette scène pénible, puisqu'il avait accepté. puisque c'était chose convenue, pardonnée ? Ne valait-il pas mieux garder cette position avantageuse, cette sorte d'affranchissement ?

Elle le baisa au front et lui dit, toute en larmes :

— Mon pauvre chéri, comme tu es bon... comme tu es meilleur que moi !

Les Joies perverses

Ils se retrouvèrent au petit village des Genêts, en face du Mont-Saint-Michel. Elle resta devant Jacques, tremblante d'amour et de joie. Il lui dit :

— C'est là-bas, ce soir, que vous allez enfin m'appartenir, Madeleine.

— Oui, Jacques, je vais être à vous... ce soir.

La carriole habituelle les mena, parmi les fondrières des dunes, jusqu'au grand désert de sable où les attendait un homme, une perche à la main, les jambes nues, Il se mit à courir devant eux, suivant d'invisibles chemins à travers les cours d'eau et la plaine mouvante.

Madeleine se serrait peureusement contre Jacques. Silencieux, ils regardaient le Mont grandir, à mesure qu'ils approchaient, et se préciser en détails admirables, avec son abbaye, avec ses remparts, avec la hautaine Merveille. Sur la grève unie, il semble que ce soit une œuvre entièrement humaine, et que les moines, en des siècles d'efforts prodigieux, aient fait tout surgir des entrailles de la terre, jusqu'au rocher lui-même.

— Madeleine, murmura Jacques, c'est pour nous que les hommes ont travaillé, pour donner à notre amour son premier asile.

Les trois portes de l'entrée leur furent des arcs de triomphe, et les marches creusées au flanc du Mont un escalier de gloire qu'ils gravirent lentement, comme on va vers un bonheur certain. La chambre était prête, petite cellule blanche qui s'ouvrait sur un large balcon. Ils s'assirent là, au-dessus du golfe nu.

Leurs mains se prirent. Leur amour déborda, emplit l'immensité comme la lumière du soleil, et se répandit au loin vers la mer invisible.

— Comme je vous aime, Madeleine.

Alors, Jacques se souvint. Il pensa aux autres femmes qu'il avait amenées à ce même endroit, en cette même chambre, et qui, devant le même

spectacle, lui avaient dit la même parole. Elles étaient cinq déjà, espacées sur douze années de sa vie. Il les revit toutes, si différentes les unes des autres, chacune lui apportant ce dont elle disposait en richesses d'amour, d'extase et de volupté, mais toutes, et Madeleine la dernière, concourant à lui créer une sensation de plus en plus formidable.

Ainsi, par un calcul pervers, aux joies présentes il ajoutait les joies passées. Il les retrouvait qui l'attendaient en cette île magique, à certaines places de prédilection, à certaines heures choisies. À peine arrivé, il était comme pénétré de tendresse, d'angoisse, de sanglots, d'espérance, de toute la multitude des souvenirs fidèles et délicieux. Sans efforts, il entraînait en cet état d'exaltation qui provoque les belles paroles, les silences graves, les minutes suprêmes de l'existence. Toutes ses caresses se superposaient les unes aux autres pour n'en former qu'une plus parfaite. Et alors c'était comme un amour immense et surnaturel qui croissait d'année en année, en dehors du temps et de la loi de lassitude, entretenu par des désirs qui ne connaissaient pas l'assouvissement.

Au déclin du jour, ils allèrent sur la tour du Nord. Voici que la mer se ruait dans le golfe. Elle galopait en vagues ardentes, elle glissait en nappes rapides. On aurait dit aussi qu'elle jaillissait du sable lui-même, en sa hâte d'accomplir son œuvre. La baie semblait une arène tumultueuse livrée aux eaux conquérantes, spectacle mystérieux, spectacle de résurrection où, dans des plaines de mort, la vie gronde, rugit et s'insurge. Et le soleil se coucha.

Madeleine, défaillante, tendit ses lèvres. Jacques les baisa. Et il baisa en même temps toutes celles d'autrefois. C'était un baiser unique, fait de baisers divers donnés sur des bouches différentes en forme, en parfum, en saveur, en pureté. Et le goût de la mer était aussi en ce baiser, et la fraîcheur de l'espace, et le sang du soleil.

— Regardez, dit Jacques en désignant la côte d'Avranches.

Dans la brume violette qui baignait les collines, la lune se levait.

Madeleine pleura. Sur sa main, Jacques sentit les larmes tomber. Oh ! la douceur de ces petites gouttes de notre cœur, comme il la reconnut ! Les autres aussi avaient pleuré. Il but leurs larmes. De quels yeux venaient-elles ? Il ne savait pas. Les siennes s'y mêlèrent.

Le soir, après le repas, ils descendirent. La mer avait monté au-devant d'eux, sous l'ogive des portes. Ils prirent une barque. Elle les mena le long des falaises abruptes que dominent les parois du monastère. Les étoiles brillaient autour du clocher de l'église. Ils voguaient à l'ombre. La mer paisible les berçait avec des chansons douces.



LES JOIES PERVERSES

LES JOIES PERVERSES

De l'autre côté de l'île, la lune leur apparut, et ils entrèrent dans de la clarté. Alors, devant eux, hors des flots d'argent, parmi la lumière bleue, surgit, comme une vision des siècles morts, une ville de rêve et de fantaisie,

une ville inimaginable, taillée en plein roc, sculptée et ciselée, couronnée de clochetons et de tourelles, et ceinturée de remparts et de donjons comme d'une écharpe de pierre.

Madeleine cacha sa tête contre la poitrine de Jacques. Elle ne voulait plus, elle ne pouvait plus regarder. La splendeur des choses la courbait. Elle avait la sensation presque douloureuse d'être éparse dans la nuit et de flotter dans l'espace au gré de la brise et des ondulations de la mer. Et les bras de Jacques lui paraissaient l'unique refuge. Elle était à lui, prête à se donner, désireuse de sa caresse.

Elle appela ses lèvres. Il se pencha sur elle. Mais, soudain, il la repoussa d'un geste brusque.

— Laissez-moi, laissez-moi, s'écria-t-il, il ne faut pas me toucher.

Sa voix était méchante. Madeleine demanda anxieusement :

— Qu'avez-vous, mon aimé ?

Sans répondre, il enjambait les banquettes et ordonnait aux matelots de retourner. Il les pressait. Il aidait au mouvement de la barque.

Le virage effectué, il vint se rasseoir. Il semblait très agité, et Madeleine l'entendit qui balbutiait des mots. Étonnée, tremblante, elle se taisait.

Ils rentrèrent dans l'ombre triste, le long des falaises. Une barque les croisa, des amoureux qui se tenaient enlacés. Madeleine gémit :

— Vous ne m'aimez plus, Jacques.

Il lui entourait le cou de son bras et la pressa. Il était calme maintenant. Il lui dit gravement :

— C'est justement parce que je vous aime, Madeleine.

Après un silence, il reprit :

— J'aime pour la première fois, je m'en suis aperçu soudain. Avec les autres, je me donnais l'illusion de l'amour. C'étaient des instruments dont je jouais. Vous, je vous aime, et c'est pourquoi j'ai horreur d'être ici avec vous... Allons-nous-en.

— Allons-nous-en... tout à fait ?

— Oui, Madeleine, tout à fait... je commettais contre l'amour des fautes dont je m'aperçois maintenant que je vous aime. Ne me demandez rien

encore... je n'ai pas le droit de vous aimer ici... Nous nous en irons, cette nuit même, n'importe où, dans quelque auberge de campagne, quelque part où je n'aie jamais été... et demain vous serez à moi. Je veux que notre chambre soit laide et le paysage banal. Nous fuirons les couchers de soleil et les clairs de lune. Ceux qui aiment n'ont pas besoin de beaux décors... Madeleine, toute la beauté du monde est en vos yeux. Allons-nous-en d'ici, car je vous aime...

La Haine

Il y avait huit jours que j'habitais ce curieux village limousin, quand à la table d'hôte de l'auberge quelqu'un s'écria :

— Tiens, ces demoiselles d'Archignat, regardez donc !

Cela devait être un événement, car tout le monde courut à la fenêtre. Je suivis les autres et j'aperçus deux vieilles filles assez pauvrement vêtues, qui marchaient en se tenant par le bras. Je ne notai rien de particulier dans leur visage insignifiant, ni dans leurs allures de petites personnes très simples. Aussi leur histoire, que l'on se hâta de m'apprendre, me frappa-t-elle d'autant plus.

Elle se résume en quelques mots. Quarante ans auparavant, les deux sœurs devenaient orphelines et héritaient, pour tout bien, d'un misérable château situé à quelques kilomètres. Elles avaient bonne mine à cette époque, dit la légende, et pouvaient plaire au plus difficile. De fait, un gentilhomme du pays, Jean du Favouet, s'éprit de l'aînée, M^{lle} Gilberte, la demanda en mariage et fut agréé. Ils s'aimaient, paraît-il, éperdument.

Or, la veille du jour fixé pour les noces, on trouva dans l'étang qui baigne les murs du château le cadavre de Jean du Favouet percé de trois coups de couteau. Le juge d'instruction arriva et hautement, froidement, sans larmes ni reproches, Gilberte accusa du meurtre sa sœur Enguerrande.

— C'est elle, je le jure, elle aimait Jean, et c'est parce qu'elle était jalouse qu'elle l'a tué.

D'ailleurs, il ne fut même point nécessaire d'interroger Enguerrande. Elle avoua, tout simplement, sans émotion ni apparence de remords, comme si elle avait accompli la chose du monde la plus naturelle.

— Je l'aimais, dit-elle.

Elle passa cinq années en prison. Quand elle revint dans le pays, elle trouva Gilberte qui n'en avait point bougé. Et la vie commune reprit.

On n'en savait pas davantage. Somme toute, le mystère de leur intimité restait absolument impénétrable. Depuis le drame, nul n'avait franchi le seuil de leur demeure. Elles vieillirent dans une solitude farouche, ne parlant à personne, laissant s'écrouler les ruines de leur château. Quelquefois, on les rencontrait sur les chemins d'alentour, toujours seules, et jamais l'une sans l'autre. Et c'était là le côté étrange de leur conduite : pourquoi vivaient-elles ensemble ? Leur extrême pauvreté ne suffisait pas à expliquer cette énigme. Comment pouvaient-elles se voir, se parler, entendre sonner ensemble toutes les heures de la vie, avec un tel souvenir entre elles ?

Un jour, dans un repli de terrain, parmi les bois, je découvris leur habitation. Un vieux mur crénelé entoure un grand espace de prairies et de vergers que j'aperçus par une brèche. Au milieu un étang, et au centre de cet étang, sur la pointe d'un petit rocher, s'amassent des ruines informes, des débris de tourelles et de pignons et d'escaliers, où l'on n'imagine vraiment pas l'existence d'une demeure possible.

Pourtant c'était bien leur logis, et une barque les y menait, qu'elles attachaient dans une anse de l'île.

Tous ces détails excitèrent vivement ma curiosité. Pourquoi cette solitude inabordable ? Comment s'écoulait leur existence, sur cette roche escarpée, à l'abri de ces pierres disjointes ? Que faisaient-elles ? Que disaient-elles ?

Malgré moi, je revenais chaque jour à mon poste d'observation. Et je les vis ainsi, une fois, prendre la barque, traverser l'étang et sortir de leur propriété. Elles se promenèrent une heure ou deux, visiblement au hasard. Je les suivis, je les croisai ; elles ne parurent même point remarquer ma présence. Elles se tenaient par le bras, comme d'habitude, et elles parlaient à voix basse. J'observai même qu'elles ne cessaient point de parler, mais il eût été impossible de saisir le moindre mot de leur conversation.

L'automne s'écoula, puis l'hiver survint, sans que j'apprisse rien de nouveau. Je ne les rencontrai plus, personne ne les rencontra, et l'on n'aurait su dire si elles vivaient encore. C'est un soir, après une semaine de

forte gelée, que je conçus et que je mis à exécution le projet audacieux qui assouvait ma curiosité.

Vers dix heures, par une nuit sombre, ayant franchi le mur, j'arrivai au bord du lac, du lac où l'on avait retrouvé le cadavre de Jean. L'eau était prise, je m'aventurai. Quelques minutes plus tard, j'errais parmi les décombres du château, dans des salles sans plafond, dans des cours embarrassées de ronces, dans des corridors en plein air et dans des escaliers sans marches. Rien vraiment n'indiquait que deux êtres habitassent là, et je commençais à me décourager quand un bruit de voix attira mon attention. Je me dirigeai à tâtons le long d'un couloir très obscur. Une porte le fermait. Les voix s'élevaient bien derrière cette porte.

Avec des précautions, infinies je l'entr'ouvris. Au bout d'une grande pièce, sous le manteau d'une cheminée immense, se tenaient ces demoiselles d'Archignat. Et j'entendis l'une d'elles qui disait :

— Tu as beau faire, il m'aimait, c'est moi qu'il aimait.

Et l'autre répondit :

— Peut-être ; mais, moi, je l'ai tué.

Elles parlaient de cela ! Elles en parlaient après quarante ans ! Et n'était-ce point de cela qu'elles parlaient, dehors, comme dans l'unique pièce qu'elles avaient conservée, dans l'unique pièce où j'apercevais la table encore servie et, contre le mur, leurs deux lits, côte à côte ?

Elles continuaient, et elles dirent d'effroyables choses. Et elles ne les criaient point comme on crie des paroles de colère et de rancune. Non, sans doute, leur voix s'était usée à crier et elles n'avaient plus la force de faire des gestes violents.

— Il ne faut pas que tu l'oublies, Enguerrande, Jean était mon amant. Par bonheur, je n'ai pas attendu, et Jean m'a donné des baisers, j'ai été la maîtresse de Jean ; tu ne comprends pas cela, toi, j'ai appartenu à Jean.

— Ton Jean m'a appartenu, Gilberte, plus qu'à toi-même ; il a été mon amant en rêve, et dans des rêves dont tu ne sais pas la force, je l'aimais plus que toi.

— Moi, j'ai mes souvenirs.

— Moi, j'ai des fleurs que je lui ai prises, j'ai un mouchoir à lui, j'ai un flacon d'odeur, j'ai de ses cheveux.

Oh ! quelle haine dans leur voix molle, dans leur attitude impassible ! Jamais rien ne m'a donné plus profondément la sensation de la haine que ces deux vieilles filles si calmes ! Avec quelle volupté elles se torturaient l'une l'autre ! Leurs yeux seuls brillaient, à la lueur du feu. Gilberte prit le bras d'Enguerrande.

— La dernière nuit, il l'a passée près de moi, dans mon lit, dans ce petit lit qui est là, et nous étions fous. Quelles caresses ! Il était si jeune, si beau, si fort ! Oh ! si tu avais connu sa bouche !

Il me sembla qu'Enguerrande frissonnait. Elle riposta :

— Je l'ai connue, Gilberte. Il a passé sa dernière nuit avec toi, oui, mais sa dernière heure, c'est moi qui l'ai eue... Au bord de l'étang, tu sais... je l'ai tenu dans mes bras, mourant, et sa bouche, sa bouche, je l'ai eue à mon gré, mes lèvres ne l'ont pas quittée.

À son tour, Gilberte frémit. Elles se regardèrent. Oh ! quelle haine ! Peut-on se haïr ainsi !

Des minutes silencieuses s'écoulèrent, chargées d'exécration. Puis, le dialogue de haine continua, abominable et grandiose, le dialogue implacable qu'elles ne se lassaient point de poursuivre depuis quarante ans. Et je compris qu'elles étaient liées par une haine plus que par les liens d'amour les plus solides. Elles vivaient ensemble parce que leur vie était dans cette haine et que, sans cette haine, elles n'auraient pu vivre. C'était leur joie, leur ivresse, leur bonheur. Elles se vengeaient éternellement, à chaque seconde, avec les mêmes paroles. Oh ! quelle haine ! quelle haine subtile et monstrueuse !

Et j'entendis encore Gilberte qui disait :

— Tu n'as rien eu de lui ; moi, j'ai senti sa vie en moi... Son sang a coulé dans mes veines... Si tu savais !.. Si tu savais !...

Et Enguerrande ricana :

— Mais sa vie, je l'ai sentie qui s'en allait, moi, et son sang, j'en ai bu, oui, tu entends, j'ai bu de son sang, à pleine bouche.

Elles ne remuaient pas, et pourtant j'eus l'impression qu'elles étaient prêtes à se battre, comme elles avaient dû se battre si souvent depuis la chose.

Et de fait, soudain, Gilberte prit Enguerrande à la gorge. Elles roulèrent sur le sol. Je m'enfuis.

Le Lien factice

À l'âge de dix ans, Marthe perdit sa mère, et avec sa mère, tout espoir de joie, de paix et de bonheur. Son père, M. Dudouy, nature inquiète et chagrine, semblait ne point l'aimer. Elle vécut seule auprès de cet homme qui la rudoyait, et fut malheureuse, étant sensible et tendre.

Elle avait dix-sept ans lorsque des spéculations maladroites de M. Dudouy les réduisirent, du jour au lendemain, à la misère la plus absolue. Son père dut accepter une petite situation qui leur donnait à peine de quoi vivre. Marthe fit le ménage et s'abîma les yeux à des travaux de broderie dont la vente leur permettait de joindre les deux bouts. Trois années se passèrent de la sorte, années douloureuses, pitoyables et mesquines, où elle n'eut d'autre consolation que de répandre des larmes tout en faisant son devoir.

Ils ne voyaient personne, sauf, de temps à autre, un vieil ami, Lucien Hardol, qui ne restait qu'un moment, et dont la venue régulière, depuis dix ans, étonnait Marthe, car son père le recevait avec la plus grande froideur. Très riche, il avait proposé une fois, d'un air timide, quelques secours, offre à laquelle M. Dudouy avait répondu en montrant la porte. Il revenait cependant, ce qui ne déplaisait point à la jeune fille qui aimait son regard doux, ses manières affectueuses, la tristesse de sa voix. Mais pourquoi s'obstinait-il en ces visites ?

Un soir, dès son arrivée, Lucien Hardol pria Marthe de le laisser en tête à tête avec M. Dudouy. Ils causèrent une heure. Quand elle rentra, ils étaient dans les bras l'un de l'autre. Son père pleurait.

— Viens, Marthe, je veux dire devant toi combien j'ai méconnu mon ami, mon meilleur ami. Et, maintenant, écoute-le.

M. Hardol semblait plus ému encore. Il ne put que balbutier quelques mots. Elle comprit qu'il la demandait en mariage. Et tout de suite il la

supplia de ne pas répondre, d'attendre, de réfléchir.

Mais le lendemain, la trouvant seule, il lui dit :

— Confiez-vous à moi, Marthe ; en vous sollicitant, je n'ai pas d'autre but que votre bonheur. Moi, je ne compte plus ; il s'agit de vous qui êtes pauvre et dont la jeunesse est horrible. Je veux que vous soyez riche et surtout heureuse. Vous entendez, Marthe, c'est le bonheur que je vous apporte... Je vous promets le bonheur, la réalisation de tous vos rêves... quels qu'ils soient... Ah ! si vous pouviez me croire !

De quels yeux sincères il l'implorait ! Jamais elle n'avait éprouvé pareille sympathie, jamais vers personne un tel élan de ses meilleurs instincts. Elle accepta.

Les fiançailles furent brèves. Marthe s'y montra plutôt souriante et paisible, quoique l'idée l'assombrit, à certaines minutes de détresse, d'épouser cet ami grave, aux cheveux presque blancs, un vieillard pour elle. Mais il avait des prévenances si délicates, et un air de bonté si craintif !

Malgré tout, le jour du mariage, elle fut mélancolique. Il y avait du soleil, de la gaieté dans les rues, des gens jeunes, et que l'on devinait contents de l'être. Elle aussi était jeune, et, pas encore une fois, elle n'avait eu à se réjouir de sa jeunesse. Et maintenant...

Le soir vint ; M. Hardol la conduisit en son hôtel.

— Voici votre chambre, dit-il.

Dans un coin, elle reconnut son petit lit de jeune fille. Il s'en alla. Au bout d'un instant, il lui faisait dire qu'il l'attendait au salon.

En entrant, elle fut frappée de l'expression de sa physionomie. Il rayonnait de joie. Il lui prit la main, l'amena devant un tableau, et, tirant le rideau de soie qui le recouvrait, il lui demanda :

— Reconnaissez-vous, Marthe ?

— Oh ! mère... mère... soupira-t-elle.

— Vous l'aimiez beaucoup, n'est-ce pas ?

Elle répondit :

— Oui, beaucoup... Je ne l'ai jamais oubliée. Elle me soutenait aux jours tristes.

Il lui dit à voix basse :

— Marthe, nous nous sommes aimés votre mère et moi...

Il y eut un silence. Enfin, elle murmura :

— Je suis contente, je croyais que mère n'avait jamais été heureuse... Et puis, je comprends pourquoi vous m'avez épousée...

— Oui, affirma-t-il, c'est en souvenir d'elle : je lui ai juré de veiller sur vous, de penser à vous plus qu'à moi, et d'agir comme je l'entendrais si votre bonheur était en jeu... Mais il y a une autre raison... plus mystérieuses... plus humaine...

Il interrogeait ses yeux purs, et, voyant qu'elle ne comprenait point, il sortit de sa poche une lettre et la lui tendit.

— Tenez, Marthe, voici les dernières lignes que votre mère a écrites ; elles vous sont adressées.

Elle lut et laissa tomber la lettre à ses pieds. Elle le regardait, toute pâle. Il tremblait, lui, anxieux des premiers mots qu'elle dirait. Mais son angoisse le contraignit à parler.

— Mon enfant, ne vous effrayez pas. Si j'ai agi de la sorte, malgré... malgré la chose... c'est en toute conscience, avec la certitude que j'en avais le droit et que le dénouement était à portée de nous.

Elle dit simplement :

— Ainsi... vous êtes mon père...

Éprouvait-elle pour lui des sentiments d'affection ou d'horreur ? Il s'écria d'une voix forte :

— Eh ! bien, oui, ton père, Marthe, ton père dont c'était le devoir de te sauver et de te rendre à la vie. Juge les choses de haut, mon enfant. Qu'importe la signature que nous avons échangée tantôt ! Rien au monde peut-il faire que nous soyons autre chose que père et fille ? Quel changement la journée d'aujourd'hui amène-t-elle à notre situation ? Le mariage n'est pas là, tu es assez grande pour le savoir. Je suis ton père et tu es ma fille, c'est le seul lien qui nous unisse : le reste n'est que convention et mensonge.

Elle prononça lentement :

— Ne pouviez-vous me dire la vérité ? Était-il besoin de cette cérémonie ?

— Il ne s'agissait pas seulement de t'apprendre la vérité, Marthe, je voulais m'occuper de toi et assurer ton bonheur. Or, je ne le pouvais pas : M. Dudouy était entre nous. Autrefois, sache-le, il a presque deviné notre secret, à ta mère et à moi. C'est pourquoi il ne t'aimait pas, c'est pourquoi il se défiait de moi, refusant mon aide et inquiet de mes visites. Que pouvais-je pour toi ? Rien. Oh ! ce que j'ai souffert ! Je te voyais malheureuse, triste, opprimée par cet homme comme le fut ta mère, lui servant de domestique, usant ton existence à des travaux de mercenaire, sans gaieté, sans espoir. Et j'étais impuissant ! Quel supplice, ma pauvre Marthe ! Que faire ? Lui avouer tout, à cet homme ? Je n'ai pas eu la force de briser sa vie... C'eût été odieux. Alors... l'idée m'est venue... j'ai senti mon devoir... relis la lettre de ta mère : « Tout ce qu'il fera sera bien fait, tout. » Les choses se sont arrangées toutes seules. Ma demande, comme je m'y attendais, a détruit tous les soupçons de M. Dudouy, et, toi, tu as eu confiance.

Elle le regardait, étonnée d'une tendresse si nouvelle et si délicieuse. Elle lui dit :

— Et maintenant ?

— Et maintenant, s'écria-t-il d'un air de triomphe, nous allons nous occuper de ton bonheur, nous allons chercher celui qui t'aimera et que tu aimeras. Il existe quelque part. Ah ! je saurai bien le trouver, et c'est moi qui te l'amènerai, Marthe.

— Et alors ?

Il lui prit les mains et gravement :

— Alors, je te rendrai libre.

— Comment ?

— Je suis vieux, Marthe...

Elle se jeta dans ses bras avec épouvante.

— Tais-toi, tais-toi, père... À ce prix-là, jamais... tu vivras... je n'aimerai personne... nous serons heureux...

Il la serra contre lui.

— Alors, il reste le dénouement que j'ai prévu, et celui-là, tu l'accepteras. Écoute, ce lien factice qui nous unit devant les hommes, il est nul devant nous. Nous le briserons. J'ai fait le contrat en conséquence. Cet hôtel t'appartient, et je t'ai reconnu comme dot la moitié de ma fortune. Le jour venu, je m'en irai ; tu demanderas le divorce, et tu seras libre, riche.

— Et toi, père ?

— Marthe chérie, pendant vingt ans, je t'ai vue peut-être une fois tous les deux ou trois mois, et j'étais pour toi un étranger, et je ne venais que pour assister à la détresse de ta vie et emporter d'affreux souvenirs. Crois-tu que je ne serai pas heureux-au-delà de toute expression, si je te sais heureuse, toi, si je t'aperçois de loin, dans la rue, au théâtre, près de celui qui t'aimera, et si tu viens de temps à autre m'embrasser en fille aimante, en fille heureuse surtout ? Sois sans crainte, va, et cherchons.

Elle pleurait doucement, et il l'entendit qui murmurait :

— Pourvu que nous ne trouvions pas trop vite, père.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Havang(nl)
- Acélan
- Ghanaud
- Hektor
- *j*jac
- Cantons-de-l'Est
- Le To Fou
- Ernest-Mtl
- Guillaumelandry
- Alfort14
- Toto256
- M0tty

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)